

**Il vient toujours un jour qui n'est pas
encore venu**

Attente

22h30. Gare de Käpylä. L'inconnu ne m'a pas laissé de moyens de le joindre, ni d'indications plus précises que ces lieu et heure. Je me reproche avec colère de m'être laissé embarquer dans cette affaire. Nous sommes un vendredi soir, mes collègues prennent un verre ensemble, il y a un super film à la télé et j'avais promis à Léa de l'emmener au cinéma voir « l'écume des jours » ce soir. Pour cette dernière partie, je dois dire que je ne perds pas grand chose. Moi, regarder l'adaptation cinématographique de « cette magnifique œuvre du grand Boris Vian » ça ne m'inspire pas plus que ça. Je ne comprends pas ce besoin qu'elle a sans cesse de vivre « comme une française », manger français, regarder des films français, parler avec tous les français qu'elle croise dans la rue, ici, à Helsinki... Toute son attitude s'oriente résolument vers un rejet de la culture finlandaise. C'était pourtant son idée de venir s'installer en Finlande, il y a deux ans déjà. Enfin son idée... Elle a eu une très bonne occasion pour un job ici, quelque chose de bien payé. Une boîte de production de jeux vidéos. Elle a sauté sur l'occasion.

Je peux difficilement dire que c'est une proposition qui m'a tout de suite emballé. Après mon doctorat, j'avais réussi à intégrer un institut de recherche à Montpellier qui m'offrait un emploi bien payé en CDI. Je ne me sentais pas prêt à retenter l'aventure de la recherche d'emploi et à remettre tout ce que j'avais acquis là-bas en question. Il faut dire aussi que la Finlande n'est pas réputée pour ses laboratoires de recherche. En fait, si vous voulez mon avis, la Finlande n'est pas réputée pour grand chose. Avant que Léa ne se mette cette idée dans la tête, je n'aurais même pas su placer ce pays avec précision sur une carte. L'ensemble de ces pays nordiques formait, pour moi, un ensemble vaguement indéterminé entre la Russie et le Royaume-Uni. Croyez-moi parmi mes compatriotes français je n'étais certainement pas le seul dans ce cas. Nombre de mes collègues ou parents m'ont demandé à plusieurs reprises quand est-ce que je partais pour la Norvège ou la Suède.

Et comme moi, tout ce qu'ils auraient su dire avec certitude, c'était qu'on y trouvait saunas, neige et forêts en abondance. Information qui se révèle exacte. Avec sa moyenne de quatre personnes par sauna, ses hivers de six mois et ses forêts où les cueilleurs de champignons peuvent errer sans jamais retrouver leur chemin, la Finlande

ne faillit pas à sa réputation. J'ai appris cependant très vite et un peu à mes dépens, que la Finlande a d'autres caractéristiques propres. Par exemple, aux très longues journées d'été où le soleil se couche à peine, succèdent de très longues nuits d'hiver où le soleil se lève à peine. Les mois de novembre et décembre, très pluvieux et très sombres, font la richesse des pharmacies, qui écoulent des stocks ahurissants de vitamine D. Le temps peu clément se reflète sur les visages renfermés des habitants. Le Finlandais typique est triste et bien porté sur la bouteille.

On pourrait penser que les longues journées d'été rattrapent tout ça. On se tromperait malheureusement lourdement. Les volets sont un élément inexistant en Finlande. L'été, dormir devient presque mission impossible. Chose inattendue, on finit par guetter avec impatience le retour de la nuit. Les étoiles et l'obscurité nous manquent. Ce soleil en permanence, c'est comme une absence d'intimité, de temps pour se ressourcer.

Et puis il y a la langue. Quelle adversaire coriace que cette langue à nulle autre pareille.

Ce n'est pas ce que j'imaginai cependant, il y a un peu plus de deux ans, quand Léa était rentrée ravie d'avoir reçu une proposition pour un poste en Finlande. Avec cela en tête, j'aurais sans doute arrêté là ses ambitions et je lui aurais proposé de chercher un poste en Espagne, ou en Italie, si elle tenait vraiment à travailler à l'étranger. On aurait même pu partir aux Etats-Unis - j'ai toujours rêvé de partir aux Etats-Unis.

Mais, tout naïf que j'étais, ma réaction fut bien différente. Son enthousiasme était communicatif. Et puis je ne voulais pas prendre le risque de déclencher un conflit aux conséquences ingérables. J'étais conscient que notre couple n'était pas à son meilleur et je ne voulais pas lui donner d'occasions de se plaindre. J'entendais déjà la remarque de sa mère au téléphone:

« Tu ne vas pas renoncer à ce poste pour ce type! Tu as toujours été bien meilleure que lui, bien plus intelligente, c'est ça le problème. Il est jaloux. Les hommes tu sais, ils veulent tous être le centre de l'univers. »

Sa mère a une vision du couple assez fascinante: nous les hommes, nous sommes des horribles dominateurs qui essayons sans cesse d'écraser nos femmes au plus bas, quitte à les rendre extrêmement malheureuses, juste pour flatter nos égos de mâââles... Au début ça me faisait rire, mais maintenant je serre les dents.

* * *

22h45 je commence à avoir froid. Toujours pas de signe de M. Anonyme. J'ai monté les escaliers pour vérifier qu'il n'y avait personne devant la gare et ai jeté un œil à l'autre quai. J'ai vu plusieurs personnes passer. Aucune ne me paraissait à la recherche de quelqu'un. Je ne sais pas à quoi ressemble mon mystérieux « ami », mais probablement pas à une femme, la cinquantaine, chaussures à talon et rouge à lèvres pétant, ni à une ado de 15 ans avec un énorme piercing dans le nez. J'ai cru avoir trouvé mon homme quand un jeune, la vingtaine, s'est approché de moi, comme pour me parler. Il m'a demandé si j'avais une cigarette. Non, je ne fume pas. J'ai bien pensé qu'il pouvait être mon contact et je lui ai demandé plein d'espoir:

« Vous vouliez autre chose? ».

L'homme m'a regardé bizarrement. Il a dû se dire que c'était une tradition étrangère, il n'a pas relevé. Il m'a remercié poliment mais fraîchement et s'est hâté vers la sortie.

22h55, mon téléphone vibre: j'ai un nouveau texto du même numéro que celui utilisé pour me contacter la première fois.

Je pense que je me rappellerai toujours de cette voix au téléphone. Une voix douce, jeune, mais mûre, agréable. Un homme qui m'a tout de suite fait bonne impression.

« Bonjour, vous êtes bien Renault Favre? »

L'homme parlait en anglais, mais sa prononciation de mon nom était parfaite, ce qui est assez rare pour être noté. Peut-être que c'est ce qui m'a mis en confiance. Je me suis senti reconnu. Il a continué sans donner de nom, ce qui m'a un peu surpris:

« Je suis un ami d'Inari ».

Inari est une des premières personnes que j'ai rencontrées quand je suis arrivée ici, il y a deux ans. J'étais en train d'essayer de chercher où prendre le bus pour Tampere, une ville située à environ 200 kms au nord-ouest d'Helsinki, où je devais assister à une conférence. J'étais devant la gare de train et j'essayais de trouver sur le site internet de la compagnie, où se trouvait le départ des cars. Inari est sortie de la gare à ce moment-là et elle a dû tout de suite voir que j'étais complètement perdue parce qu'elle s'est adressée à moi en finnois.

Je lui ai lancé un regard perdu. Pris de cours j'ai répondu en français:

« Pardon? »

Elle a éclaté de rire et elle a repris:

« Français? »

J'ai hoché la tête, je ne m'attendais pas à trouver quelqu'un parlant ma langue aussi facilement. Elle a continué:

« Tu cherches quelque chose? »

Malgré son accent marqué, son français semblait très bon. J'étais impressionné.

« Je cherche mon bus. Je vais à Tampere, mon bus part dans 30 minutes et je ne sais pas où aller.... »

Elle m'a demandé quel était le nom de ma compagnie de bus et si je connaissais « kapi » ou quelque chose comme ça. J'étais arrivé une semaine plus tôt à Helsinki, je n'avais pas eu le temps de voir grand chose et je ne connaissais pas « kapi ». Elle m'a proposé de la suivre, me disant qu'elle y allait également. Je l'ai suivie, soulagé. Je n'avais pas le temps de me perdre.

Après quelques minutes de marche, nous sommes arrivés devant un grand centre commercial, avec un gros point rouge suivi du mot écrit en blanc: « Kamppi ». Elle m'a regardé et m'a dit:

« Voilà, c'est là, tu n'es vraiment jamais venu avant? »

Cette question m'agaçait. Non, je n'étais jamais venu et non, je ne comprenais pas pourquoi elle m'amenait là. Il n'y avait aucun bus et j'avais de moins en moins de temps. Je commençais à me demander si elle n'avait pas mal compris ma question.

« Je cherche le bus pour Tampere. » ai-je répété sans lui répondre. Elle m'a regardé un peu interloquée, puis a éclaté de rire à nouveau et a dit:

« Ah bien sûr si tu n'es jamais venu tu ne peux pas savoir. »

J'ai senti que mon agacement augmentait:

« Écoutez, dis-je, je n'ai pas le temps pour les énigmes, j'ai un bus qui part dans près d'un quart d'heure maintenant et je dois vraiment le prendre. »

Elle m'a souri doucement et a désigné l'entrée du centre commercial:

« Je vais te montrer. »

Je l'ai suivie à l'intérieur, me demandant si elle ne se moquait pas de moi, mais mes craintes se sont vite dissipées. Nous avons marché dans un couloir et nous sommes retrouvés devant une salle d'attente avec des panneaux lumineux indiquant des numéros, des destinations et des horaires de bus. Le mien était affiché dans la liste. Des

portes vitrées, coulissantes, permettaient d'apercevoir une sorte d'immense parking souterrain. La porte coulissante devant mon bus était déjà ouverte et les gens faisaient la queue pour monter à l'intérieur. Avant de les suivre, je me suis tourné vers Inari:

« Je suis désolé, je ne voulais pas être impoli, je suis juste un peu stressé. Je viens d'arriver, je ne connais pas la ville et j'ai l'impression de passer mon temps à affronter des situations difficiles. »

Elle n'avait pas cessé de sourire depuis que je l'avais rencontrée et je réalisais tout juste la bonne humeur qui émanait d'elle. Je lui ai dit:

« Je ne sais pas comment vous remercier de votre gentillesse. »

J'avais noté qu'elle me tutoyait, mais je mettais ça sur le compte d'une mauvaise utilisation de son français et estimais que je ne pouvais pas me permettre de faire pareil avec une parfaite inconnue.

Elle avait bien une idée. Elle aurait aimé avoir l'occasion d'utiliser son français un peu plus, elle sentait qu'elle cherchait de plus en plus ses mots, elle aurait aimé avoir quelqu'un avec qui discuter. J'ai accepté aussitôt, lui ai donné rapidement mon numéro de téléphone pour qu'on se fixe un rendez-vous et je me suis dépêché, après un au revoir rapide, de monter dans le bus.

Nous nous étions revus ensuite régulièrement, environ une fois toutes les deux semaines, quand nos emplois du temps le permettaient. Nous parlions français. Puis après un an j'avais commencé à parler un peu finnois aussi. Ces six derniers mois cependant j'avais annulé tous nos rendez-vous les uns après les autres, car j'avais beaucoup de boulot et je n'arrivais pas à trouver le temps.

Pendant que mon cerveau associait machinalement la remarque de l'inconnu à tous ces bons moments, je l'ai entendu poursuivre:

« Elle m'a dit de vous contacter, j'aurais besoin de vous rencontrer. »

Je m'attendais à ce que la voix précise sa demande, mais rien n'est venu:

« Est-ce que je peux vous voir demain soir? »

J'étais trop surpris par cette demande soudaine, pour réfléchir. J'ai répondu machinalement que c'était possible. Il m'a indiqué la date et le lieu de notre rendez-vous et a raccroché, avant même que je n'ai eu le temps de lui demander son nom et la raison de sa demande, pour le moins inattendu. Il m'avait pris de court.

J'ai essayé de joindre Inari toute la soirée, espérant qu'elle pourrait m'expliquer le pourquoi de cet appel, et de ce rendez-vous tardif le lendemain. Mais elle ne me répondait pas.

Après une nuit passée à m'angoisser, sans pouvoir fermer l'œil, je m'étais levé ce matin décidé à joindre cet inconnu et à lui dire que, pour ce soir, ça n'était pas possible et qu'il faudrait repousser à une autre fois. Le téléphone sonnait invariablement dans le vide, il n'y avait pas même de boîte vocale pour laisser un message. Et Inari ne donnait pas signe de vie.

Je me sentais inquiet, sans trop savoir pourquoi. Il me semblait que c'était peut-être grave. Que je devais y être.

* * *

J'ouvre le texto en anglais.

« Bonjour, toutes mes excuses pour le dérangement, je n'ai malheureusement pas pu venir, mais j'ai fait déposer un colis à votre adresse. Vous y trouverez ce qu'il vous faut. »

C'est une plaisanterie. Ce type se paie ma tête. Il me fait venir un soir, sans motif apparent, dans une gare inconnue et loin de chez moi. Il n'en faut pas moins pour que mon cerveau, nourri de films d'actions et de séries policières regorgeant de criminels retors, commence à se créer des scénarios en tous genres. Et si ce type était un dangereux psychopathe? Peut-être m'observe-t-il discrètement? Je regarde autour de moi, me demandant si quelqu'un n'est pas en train de m'épier. J'essaie de repérer ce potentiel criminel, mais évidemment, je ne vois rien. Si quelqu'un m'observe en ce moment, il est certainement trop malin pour se faire prendre. Peut-être me suit-il depuis des mois? Peut-être connaît-il désormais mes amis, mes connaissances, mes habitudes. Et s'il allait jusqu'à me menacer? Ou menacer Léa? Je me reprends. Je ne suis ni riche, ni célèbre, ni important. Je suis complètement transparent pour le reste du monde. Personne ne s'intéresse à un type de mon acabit. Si j'écrivais un livre sur ma vie, je n'arriverais à pas à remplir plus de deux pages. Il n'y a donc aucune raison que je sois l'objet d'une quelconque attention, même de la part d'une personne atteinte dans ses capacités intellectuelles et émotionnelles.

Je ne suis quand même pas tranquille, c'est mon caractère angoissé qui reprend le dessus.

Je reprends le train, qui, après un changement, me ramène près de mon appartement, un deux pièces que je partage avec Léa et qui nous coûte une fortune.

Quand j'arrive devant la porte de l'appartement, je ne sais pas si je suis curieux ou anxieux. Je suis partagé entre l'excitation de l'enfant auquel on a promis une surprise et la peur de me trouver face à une bombe bactériologique. Juste avant de tourner la clef pour ouvrir la porte, je sens cependant que je commence à me détendre: il n'y a sûrement rien du tout, c'était une mauvaise blague, lundi les collègues du bureau se moqueront un peu de moi et je n'en entendrai plus parler.

La pierre

Mais dans l'entrée il y a vraiment quelque chose. Une boîte, pas bien grosse, puisqu'elle a réussi à passer par le trou de la boîte aux lettres, toute simple, en bois. Je suis surpris par le son poids et manque de la laisser tomber. Elle est lourde. Je ne m'attendais pas à ça. En même temps il est difficile de dire à quoi je m'attendais vraiment. Je ne sais pas trop ce que j'espérais: un courrier sans doute. Une simple lettre d'explication.

Qu'est-ce que cet homme a bien pu mettre dedans? De l'or en barre? J'esquisse un sourire face à cette idée. Je m'imagine la une, dans les journaux, le lendemain « Un lingot d'or retrouvé dans une boîte aux lettres ». À nouveau, mon imagination s'emballa, nourrie de trésors de pirates.

Assez rêvé, maintenant, je me décide à ouvrir la boîte, le cœur battant, me prenant pour un explorateur sur une île déserte. Malheureusement, il n'y a pas d'or dans cette boîte. Il y a un simple galet, un truc probablement ramassé sur la plage. Aucune valeur, c'est certain.

J'avais beau m'attendre à une plaisanterie, je suis quand même déçu. Je tends la main pour jeter la pierre à la poubelle.

Lorsque je la saisis, quelque chose m'arrête. Je sens un morceau de papier sur ma main. Plié en huit, il y a un message attaché sous la pierre par un morceau de ruban adhésif.

Une curiosité puérile m'envahit, je viens de trouver un message secret. Je déplie le papier. Il n'a pas la belle allure de parchemin que j'aurais pu espérer. C'est une feuille à carreau, probablement arrachée d'un bloc-notes. Dessus, une main appliquée a tracé le message suivant:

Mon cher Renault, cette pierre est pour toi.

La pierre est un symbole de cohérence avec soi-même, de par sa dureté et sa solidité. Sa durée garantit la pérennité, dans un monde en changement permanent. Elle semble dégagée des lois biologiques, écartée du cycle des naissances et des morts. Pour toi, elle sera également une marque de volonté, d'endurance, de résistance aux attaques de

la vie. Davantage de volonté t'offrira davantage de vie. Le chemin qui commence pour toi s'appuiera sur cette première pierre.

Aujourd'hui cette pierre peut te permettre de prendre conscience d'un certain nombre de choses à changer dans ta vie. Je te propose dans un premier temps, de t'engager à porter cette pierre partout où tu iras cette semaine. Porte la avec toi et, à chaque instant réalise ce qu'elle provoque chez toi.

Je hausse les épaules. Tu parles d'un trésor. Ce message sort tout droit du dernier magazine féminin à la mode ou d'un tract de secte. Je me sens agacé, qu'est-ce qu'on me veut à la fin? Je suis fatigué. J'enlève manteau, écharpe et bonnet et me dirige vers notre salon. Sur la table il y a un mot très rapide de Léa: « Comme je sais que tu n'auras probablement pas de temps demain non plus, je vais voir le film ce soir avec Lotta ». Je suis soulagé, étrangement. Je vois bien que le message qu'elle essaie de me faire passer ne se veut pas très sympathique, mais tout ce que je retiens pour ce soir, c'est qu'elle n'est pas là et que je vais pouvoir être un peu seul. Je n'ai plus envie de penser à rien. Un grand vide m'envahit tout à coup.

Je rentre dans notre chambre, me déshabille, pose la boîte dans le tiroir de ma table de chevet et m'endors rapidement.

* * *

Lorsque je me réveille nous sommes au milieu de la nuit. Sur mon portable, l'horloge digitale affiche trois heures. Léa dort à côté de moi. Elle n'a pas pris le temps de se démaquiller complètement et des traces noires sont visibles en dessous de ses paupières.

Je me lève sans la déranger. Je ne veux pas qu'elle se réveille. Je n'ai pas envie de discuter. Pas maintenant.

Je ne me sens pas vraiment fatigué malgré l'heure, plutôt tendu. Je sens que quelque chose en moi n'arrive pas à trouver le repos. Trop de questions s'agitent dans ma tête. Qu'est-il arrivé à Inari? A-t-elle un souci? A-t-elle besoin d'aide? Ou est-ce une coïncidence qu'elle ne me réponde pas? Et si elle ne me répondait pas simplement parce qu'elle en avait assez de moi? Peut-être s'est-elle lassée de toujours me proposer de nous rencontrer et de se heurter à ma résistance? Peut-être s'est-elle sentie abandonnée et a-t-elle décidé de prendre ses distances? Comment ai-je pu laisser passer tant de temps sans la contacter?

Je me sens coupable quand je calcule qu'en six mois je n'ai pas pris le temps de la voir une seule fois. Je ne lui ai pas envoyé un seul mail, je ne lui ai pas écrit un seul texto dépassant l'information courte et minime de « pas cette fois trop de travail désolé ». Pas une seule fois, je n'ai pensé à prendre de ses nouvelles par téléphone. Pas une seule fois, je n'ai songé à lui demander si elle allait bien. En même temps, j'ai trop de travail, c'est un fait. Beaucoup trop. Je n'y peux rien. Nos recherches n'avancent pas aussi vite que nous voudrions et je dois sans arrêt rester plus tard au travail pour essayer de combler notre retard. J'ai même commencé à dîner au travail. Parfois Léa ne me voit presque pas de la semaine. Je rentre, alors qu'elle dort déjà et lorsque je me réveille le matin, elle est déjà partie. Je n'ai plus le temps de rien, sauf d'un verre avec les collègues les vendredis soirs pour décompresser, un peu de jeux vidéos et un petit film de temps en temps pour me vider la tête.

Je ne prends que rarement le temps de donner des nouvelles à mes amis de Montpellier. J'ai de plus en plus de mal à me lever le matin et je sens bien que mon humeur ne s'améliore pas. Bien sûr, l'arrivée de l'hiver n'arrange rien, mais, si j'essaie d'avoir une vision un peu honnête sur les derniers mois, mon été n'a pas franchement été glorieux non plus. Nous avons pris une semaine pour revenir en France avec Léa, voir nos familles, revoir des amis. J'ai tenu une demi-journée sans consulter mes e-mails. Puis le midi j'ai reçu un coup de fil de l'un de mes collègues auquel il manquait des données. J'ai répondu machinalement et j'ai finalement commencé, dès le jour même, à retravailler de chez mes parents sur sa question. À la fin de la semaine j'avais passé plus de temps pendu au téléphone ou devant mon ordi à refaire des calculs que réellement avec mes proches. Au final je suis rentré en Finlande en ayant le sentiment de n'avoir vraiment réussi à me connecter avec personne.

Pourtant je ne peux pas dire que je voue une passion sans limite à mon travail et ces six mois sont loin de m'avoir comblé d'autosatisfaction. Je gagne relativement bien ma vie, c'est un fait. Mais je n'ai pas beaucoup de temps pour en profiter réellement. J'ai l'impression d'être pris dans une spirale infernale et de n'apercevoir aucune porte de sortie.

Je repense aux conversations que j'avais avec Inari. Elle me faisait toujours rire et j'avais toujours plaisir à la rencontrer. J'avais l'impression qu'il suffisait de passer quinze minutes à baragouiner dans mon faible finnois avec elle, pour me sentir régénéré. Dans son français presque parfait elle me reprenait doucement et me taquinait gentiment sur des petites fautes que je m'entêtais à faire. Elle ne semblait jamais

fatiguée de m'écouter, malgré la lenteur de mes phrases, les fautes omniprésentes et mon manque de volonté par moments. Elle m'obligeait à ne parler qu'en finnois pendant au moins quinze minutes à chaque fois, faisant mine de ne rien comprendre lorsque je me mettais à parler en français ou en anglais. Je lui dois après deux ans, de pouvoir baragouiner un peu dans la langue du pays ce qui, je pense, a grandement facilité mon intégration sur mon lieu de travail et dans mes activités de la vie quotidienne.

Je repense à cet inconnu et au fameux colis. Est-ce qu'Inari a vraiment un lien avec ce cinglé? Je ne sais pas que croire. Et pourquoi est-ce que quelqu'un s'amuserait à glisser une pierre dans ma boîte aux lettres? Je n'arrive pas à trouver à quoi cela rime.

A trois heures du matin, il est complètement inutile d'essayer de la rappeler. J'ouvre donc mon ordinateur et me décide à lui écrire un mail. Pour la première fois en six mois, je me décide enfin à lui consacrer du temps. Je lui explique ce qui m'arrive, le coup de fil de l'inconnu, le courrier, la pierre. Je lui explique que j'ai essayé de la joindre et que son silence m'inquiète. Je lui dis que je suis vraiment désolé de n'avoir pas été très présent ces six mois et lui propose de nous revoir dans les prochains jours. Je lui promets d'être là, cette fois. Pas d'excuse. Pas d'annulation à la dernière minute.

Je lui parle de Léa, aussi. Je ne parle jamais de Léa d'habitude. Mais peut-être parce qu'il fait nuit, parce qu'aussi je me sens triste et parce que j'ai ce sentiment de vide qui a commencé à prendre toute la place dans la soirée et qui ne s'est pas arrêté depuis, j'ai besoin de parler. Devant d'autres hommes, je ne serais jamais capable de dire ces choses-là: que je ne me sens pas à la hauteur, que je sens que notre couple ne fonctionne pas... Mais Inari est une femme. Et les femmes comprennent ces choses-là mieux que nous.

Avant de cliquer sur le bouton "Envoyer", j'ai un temps d'hésitation. Est-ce qu'il n'est pas temps tout simplement d'accepter qu'Inari ne fait plus partie de ma vie? Mais dans ma vie, surtout ma vie en Finlande, il n'y a pas tant de monde que ça. Je ne peux pas me payer le luxe de perdre le peu d'amis que j'ai. Alors j'enfonce résolument le bouton de la souris.

Une fois le mail envoyé, je me dirige vers le frigo. Je ne fais jamais les courses, je suis trop occupé, c'est donc toujours une surprise ce que je vais bien pouvoir y trouver. Mais cette fois la surprise est vraiment mauvaise: le frigo est tout simplement vide. On dirait que personne n'a fait les courses depuis deux semaines. Il ne reste même pas une plaquette de beurre à moitié entamée. Rien. Devant moi, notre grand frigo n'a pour

témoin de son activité qu'une bouteille de lait à moitié vide et un Tupperware qui contient de la salade.

Comment se fait-il que Léa n'ait pas fait les courses? Ça ne lui arrive jamais d'oublier! Elle aurait pu me dire quand même! J'espère qu'elle a prévu de les faire demain!

L'agacement prend la place de la petite déprime à laquelle je me laissais aller. C'est fou quand même, avec Léa, cette habitude qu'elle a de ne pas faire d'efforts. Ces derniers temps, je ne peux plus lui faire confiance. Elle est de plus en plus irritable, elle ne nettoie presque plus, ne prend même pas le temps de remplir le lave-vaisselle et oublie régulièrement de faire ce qui était prévu. Elle ne travaille que de 8h à 18h, a le temps de faire de la gym et de la danse Jazz toutes les semaines, passe sa journée à travailler sur des nouveaux jeux vidéos... Je ne vois pas comment elle peut ne pas trouver le temps de faire ces petites choses! Evidemment moi je ne les fais pas non plus, mais je travaille tout le temps. Je ne peux pas être au boulot de 9h à 21h, passer deux heures par jour dans les transports et m'assurer en plus que les tâches ménagères sont exécutées correctement. Ça n'est pas de la mauvaise volonté de ma part. Ça n'est pas un choix. Si je pouvais faire mon boulot et avoir les mêmes horaires qu'elle, je serais ravi moi aussi. Surtout dans sa branche. Qu'est-ce qu'elle croit? Que ça m'amuse de bosser dans un pays que je n'ai pas choisi, où je ne me suis pas fait d'amis ou très peu, où je dois sans cesse faire des efforts pour suivre les conversations dans cette langue que je ne maîtrise toujours pas et où c'est l'hiver tout le temps? Je n'ai rien demandé moi! J'étais bien en France. La vie à Montpellier me convenait parfaitement: la mer pas loin, la vraie, celle où on peut nager, le soleil, l'accent du sud, l'huile d'olive, le bon vin et le fromage. Et puisque nous sommes dans les clichés, notre bon vieux petit-déjeuner avec de la bonne baguette et parfois des viennoiseries de la boulangerie d'à côté, à un prix tout à fait correct: que demander de plus? J'avais toujours vécu dans cette ville, j'y avais mes habitudes, mes potes avec lesquels on regardait le foot une bière à la main. La belle vie, quoi.

C'est pour elle que j'ai quitté tout ça, tout ce que j'aimais. Pour elle et son foutu boulot. Et voilà comment Madame me remercie.

Mon esprit ne veut décidément pas se calmer. Je sens qu'il va être impossible de me rendormir dans ces conditions. J'ai besoin de marcher. Mais rien que l'idée de sortir dans le froid suffit à m'arrêter. Je tourne en rond dans le salon. Ma colère ne tombe pas. Je décide de passer sous la douche. De toutes façons il faut que je fasse quelque chose. La chaleur de l'eau qui coule sur mes épaules, m'aide peu à peu à me détendre. Je

m'enduis le corps de gel douche et me laisse enivrer par l'odeur. Je sens que cela me fait du bien. J'essaie de ne plus penser à rien, mais cette nuit rien ne peut calmer longtemps mon esprit agité. Un sentiment d'insatisfaction grandit en moi. Je sors de la douche m'essuie et retourne m'allonger près de Léa. Mais le sommeil ne vient pas. J'essaie de limiter mes mouvements, conscient de la présence de Léa à côté de moi et du risque de la réveiller si je ne m'endors pas rapidement. Cette situation m'étouffe. Ne pas pouvoir bouger, me sentir si impuissant... C'en est presque douloureux, d'une façon que je ne saurais expliquer. Je serre fort dans ma main mon oreiller, essayant ainsi d'évacuer la tension qui m'habite. J'essaie de compter les moutons, de vider mon esprit, de penser à ma respiration et toutes les autres conneries que j'ai entendues à la radio ou la télé depuis des années. Rien n'y fait.

Je me relève et je rallume mon ordinateur. Je choisis un film, m'installe sur le canapé du salon, avec les écouteurs, l'ordi posé devant moi, sur la table basse.

* * *

Je me réveille en sursaut quand j'entends claquer la porte de l'entrée. Je mets un temps à comprendre où je suis: les écouteurs pendent dans le vide, mon ordinateur s'est mis en veille et j'ai extrêmement mal au dos. J'ai dû m'endormir dans une mauvaise position. Je comprends vaguement que Léa vient de sortir. Probablement parti courir, comme elle en a l'habitude.

Je n'arrive pas à me souvenir du passage du film que j'ai réussi à regarder. Je me sens toujours très fatigué. Je me dirige vers le lit dans un demi-sommeil et cette fois je me rendors très rapidement.

À 13h, je me lève, de mauvaise humeur. J'ai un vague sentiment de malaise. J'ai fait un rêve très bizarre. Je courais dehors sous la pluie, j'avais froid, mais je continuais à courir, sans m'arrêter. Mon cœur battait tellement fort que j'avais l'impression qu'il allait éclater. Quelqu'un m'appelait, je me retournais et ne voyais personne. Mais du coin de l'œil j'apercevais l'arrivée et me rendais compte, que tout ce temps j'avais tourné dans tous les sens, mais ne m'étais pas approché du tout de mon objectif. Je me rappelais d'autres détails flous. Il me semble que j'étais en colère, mais je ne sais pas contre quoi. Et il y avait une femme dans mon rêve. Mais je ne me souviens pas qui c'était.

Je me rappelle rarement de mes rêves. Celui-ci pourtant a fait son chemin jusqu'à ma conscience. Je m'en serai bien passé. Je me dirige vers la cuisine, Léa est devant la télé. Elle râle quand elle me voit sortir de quoi prendre mon petit-déjeuner:

« J'avais prévu qu'on déjeune ensemble dans une petite demi-heure.

- J'ai pas envie d'un vrai repas maintenant, je vais juste prendre deux-trois biscuits et un café.

- T'avais qu'à te lever plus tôt! C'est toujours pareil avec toi!

- Mais si tu voulais que je me lève plus tôt fallait me réveiller!

- Bien sûr, tu es tellement agréable quand on te réveille. »

Le ton est sarcastique. Je hausse les épaules. Léa, quand elle a ses sautes d'humeur, il n'y a pas grand chose à faire. Il ne reste qu'à attendre que ça passe. Il ne faudrait quand même pas qu'elle essaye de me faire porter le chapeau!

Je suis tellement énervé que je ne me rends pas compte que je tiens mal la cafetière et me renverse du café brûlant dessus. Je hurle, je jure, ... Encore une journée qui commence mal. Je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça, mais tout me tombe dessus à la fois.

Je remets mon café à plus tard, enlève mon pantalon brûlant et passe sous l'eau froide ma jambe encore douloureuse. Évidemment ça ne loupe pas, je mets de l'eau partout, y compris sur mon t-shirt. Même si Léa n'est pas directement responsable, je me dis que si elle n'avait pas commencé avec ses histoires de repas, je n'en serais pas là. Je me dirige donc vers la chambre, claque la porte, m'habille avec ce que je trouve, me plante devant mon ordi, allume diablo 3, mets la musique à fond et essaie de me plonger totalement dans ce jeu vidéo afin de m'extraire de ce moment désagréable. Je sais que j'ai encore une pile de boulot à faire ce week-end et rien que d'y penser je sens toute ma volonté m'abandonner. Quand est-ce que j'aurai enfin de vraies vacances? Depuis que nous sommes en Finlande, nous n'avons jamais si peu voyagé. Léa a décidé que nous devions rentrer en France au moins deux fois par an (« parce qu'aller à Montpellier ça ne prend que six heures, ça n'est pas si long et puis je ne veux pas perdre mes amis ») et le reste de notre temps libre est consacré à la visite de la Finlande sous toutes ses coutures, guide à la main. Ça nous coûte une fortune, mais Léa me rabâche que si c'est dans le guide, il faut ab-so-lu-ment le voir, surtout si il y a trois étoiles parce que trois étoiles ça veut dire que c'est vraiment un incontournable. Pour ma part les incontournables j'en ai soupé: j'en ai assez des musées sans explications en anglais, qui

me demandent une attention de tous les instants pour comprendre de quoi il s'agit et des églises, qui se ressemblent toutes un peu. Mais nous avons, je pense, fait tous les coins « à touristes » de la Finlande, en particulier tous ceux où les finlandais ne vont jamais.

Pour moi le mot vacances devrait avoir le sens de se poser sur une plage exotique, nager dans la mer, faire un beach-volley avec des amis, manger au restaurant... Bref se reposer!

Mais Léa dit qu'il faut « rentabiliser » notre venue en Finlande.

Je meurs à nouveau. Ce jeu m'énerve. Ça fait déjà une semaine que je suis bloqué à la fin de l'acte 1. Et à chaque fois je meurs au même endroit, juste avant de libérer le gus, je me fais butter par le Boucher à cause des flammes qu'il crée partout autour de lui et il ne me reste plus qu'à recommencer. Une semaine c'est ma patience maximum. Je vais regarder si je ne trouve pas quelqu'un qui peut m'expliquer comment finir l'acte 1, il doit bien y avoir une astuce qui me permettrait de battre ce monstre, non?

Ah voilà! « Comment tuer le Boucher facilement? » Il suffisait de demander. Grâce à un bug du jeu, il suffit de se mettre dans le coin en bas de l'écran et les flammes ne nous touchent plus! Trop facile maintenant! Tiens ce que je lui mets au Boucher moi! Tiens prends ça! J'aurais dû regarder les solutions plus tôt, j'aurais perdu moins de temps.

Voilà, j'écrabouille quelques sorciers, je libère le type, je lui rends ses affaires, il est content, il retrouve la mémoire et je FINIS L'ACTE I! Je suis trop fort! (et trop content!).

Maintenant, j'ai faim. Je vais me faire un petit hamburger avant de me mettre au boulot. Je sors de la chambre et me rends compte que Léa n'est plus là. Je n'avais pas remarqué, avec le bruit de mon jeu vidéo, que la télé était éteinte. Je regarde si elle a mangé quelque chose: il y a une assiette dans l'évier. Bon ça va, elle n'en a pas perdu l'appétit. Elle aurait pu me dire qu'elle sortait quand même: qu'est-ce qu'elle croit, que je lis dans les pensées?

J'ai peur soudain. Je ne sais pas trop de quoi. Ça m'arrive parfois. Comme une sorte de panique irraisonnée, qui m'envahit des pieds à la tête et m'empêche de penser.... Je me sens vide et seul, je me sens abandonné et perdu, ma vie n'a plus de sens. Je ne suis plus rien qu'un point perdu dans un vide sans limite, un poids tombant dans un puits sans fond. Ma respiration est saccadée de la sueur perle sur mon front. J'ai peur, j'ai tellement peur. Pourquoi? De quoi? Mon cerveau ne sait plus que poser des questions désordonnées sans trouver de réponse. Ma pensée s'est bloquée. Je n'arrive plus à

réfléchir. J'oublie mon hamburger et me réfugie dans mon lit. Je me courbe sur moi-même cherchant dans la position fœtale, le réconfort et le calme dont j'ai besoin. Rien n'y fait. Le moindre petit muscle en moi se tend, je ne suis plus qu'une boule de nerfs, j'ai envie de mourir, j'ai envie de hurler, j'ai envie de disparaître. Mais je ne peux rien faire. Je suis incapable d'agir dans quelque direction que ce soit. Je n'ai plus aucun courage, plus aucune force, plus aucune énergie, que cette tension destructrice qui remplit chaque cellule de mon corps. Je cherche dans mon bureau, fouille et trouve enfin la boîte de lexomil. J'en prends un quart. Je sais que j'en prends si peu souvent que cela suffit. Le calme ne vient pas instantanément, mais après quelques minutes je sens que les questions disparaissent. Mon corps se relâche. Je me rendors, d'un sommeil sans rêve, d'un sommeil plutôt désagréable, mais d'un sommeil qui me permet de tout oublier. La détresse cependant, sera toujours là. Attendant la prochaine occasion pour resurgir, m'envahir à nouveau et détruire le plus petit moment de bonheur présent dans mon cœur.

Inari m'a répondu. En voyant son nom dans la barre des expéditeurs, je me sens soulagé. Inari n'a pas coupé les ponts, elle est toujours là. Je suis un peu angoissé quand même. Je ne sais pas ce qu'elle m'a écrit, mais il serait compréhensible que ça ne soit pas agréable. Peut-être qu'elle veut juste que je la laisse tranquille?

Je clique sur son mail, qui s'ouvre devant moi. Et je me laisse surprendre par ce que je lis. « Bonjour Renault.

J'ai bien reçu ton mail. Tout va bien pour moi. Concernant tes histoires, Juuri, que tu as eu au téléphone, est un ami à moi. Tu peux lui faire entièrement confiance. Je comprends que sa façon de prendre contact t'ait un peu désarçonné. Crois-moi, Juuri n'agira jamais comme tu le voudrais. Mais, tu verras avec le temps, que tout finit par prendre du sens. S'il a agit ainsi c'est probablement parce qu'il pensait que c'était le seul moyen de te faire entendre ce qu'il avait à te dire. Je sais que ta vie est difficile en ce moment et que tu es nerveux. Juuri est là pour t'aider. Pas juste pour que tu te sentes mieux sur le moment, mais pour t'aider en profondeur. Il faut que tu te fies à lui. Les résultats ne se laisseront pas de t'impressionner.

Au-delà de ça, je suis un peu occupée, en ce moment, mais je t'envoie un mail dès que j'ai un peu plus de temps, on pourra se prendre un café. Bon courage pour chaque avancée qui t'attend. Tu as en toi tout ce qu'il faut pour te confronter à ce qui va venir. Rappelle-toi: tout ce qui arrive, intervient au moment où nous en avons le plus besoin ».

J'ai d'autres mails à consulter mais, sans cesse, mes pensées reviennent vers ce mail. Inari a toujours été quelqu'un de sensé et j'ai toujours eu la plus grande confiance en elle. Je me sens maintenant incertain. Et si elle s'était, elle-même, fait enrôler dans une secte? Je sens que je ne fais que projeter mes peurs sur l'extérieur. Inari est une personne équilibrée, dont la présence m'a toujours apaisé, parce qu'elle a des convictions et une force intérieure et qu'elle s'appuie là-dessus. Pas du tout le genre à se faire enrôler dans quoi que ce soit contre son gré. Au fond de moi, je commence à sentir qu'il est temps de faire un choix, un choix difficile, un choix désagréable, mais le seul choix possible pour moi: essayer de suivre les indications peu claires de cet homme insaisissable et voir ce que je peux en retirer. Une part de moi se trouve un peu ridicule rien qu'à l'idée. C'est quand même complètement idiot, de se trimbaler une pierre tout le temps. Mais la confiance que j'ai envers Inari l'emporte. Demain je m'y mets.

* * *

J'éteins mon réveil pour la septième fois, mais cette fois je sais que je ne peux plus me permettre de traîner au lit. C'est dimanche et je n'ai encore presque rien écrit du rapport que je dois finir pour ce lundi. Cela signifie que si je ne m'y mets pas réellement aujourd'hui, je vais avoir des ennuis.

Il est déjà 10h30 et j'avais prévu de commencer à m'y mettre tôt ce matin. J'avale un café, passe sous la douche et, encore mal réveillé, m'assieds devant mon ordinateur avec la ferme intention de faire un sort à ce malheureux rapport. Je suis un peu surpris de constater que Léa n'est pas rentrée cette nuit. Ce n'est pas la première fois. Léa a beaucoup d'amis à Helsinki, elle aime sortir et, comme nous sommes un peu loin du centre, (on habite en fait sur Espoo), il arrive qu'elle dorme chez une amie quand il est trop tard pour prendre le train. Cependant c'est la première fois qu'elle ne m'en informe pas. Soit elle est encore très en colère contre moi, soit il lui est arrivé quelque chose. Je suis inquiet, mais je ne veux pas qu'elle pense que je lui fais des excuses. J'ai l'impression que c'est toujours moi qui fais des efforts. Pas cette fois. J'attendrai midi. Si à midi elle n'a pas donné de nouvelles et n'est pas rentrée, là ça sera vraiment inquiétant.

Je commence à écrire mon rapport. Mon téléphone sonne, c'est un mail. Peut-être est-ce Léa? J'ouvre ma messagerie, mais il s'agit d'une simple publicité. Je retourne à mon

rapport déçu. Je n'avance pas très vite, parce que je passe mon temps à repenser à Léa et à ce silence inhabituel. Je m'imagine qu'elle ne reviendra peut-être plus, qu'elle en a marre de moi, qu'elle ne me supporte plus. Je pense à mon pote Grégoire. Quand on était en France, on prenait un verre toutes les semaines ensemble, on parlait de tout et de rien, on regardait un bon match de foot, on faisait une partie de Starcraft sur internet, nous contre le reste du monde... C'était vraiment top. Il habitait à deux rues de chez moi et je savais que, si je n'avais pas le moral, il suffisait que je l'appelle et, en une dizaine de minutes, il était là, le pack de bière sous un bras et son ordinateur sous l'autre.

Déjà dans les derniers temps de ma présence en France j'avais parlé à Grégoire des galères dans notre couple. Grégoire, lui, changeait de copine régulièrement, fêtait ses trente ans en hantant les discothèques et les bars du coin et avait développé une dizaine de techniques de drague différentes, qu'il peaufinait au moins une fois par semaine (souvent plus) sur la première jolie fille qui croisait son passage.

Il me répétait régulièrement de larguer Léa et de recommencer à arpenter les pubs avec lui, pour trouver une « nana plus jolie et moins prise de tête », comme il disait. J'étais bien conscient que Léa et lui ne s'aimaient pas et il y avait certainement de quoi, mais évidemment plus ma relation avec Léa était difficile, plus la compagnie de Grégoire m'était agréable.

C'est vrai qu'au début, peut-être parce que Grégoire n'était plus là, peut-être parce que nous étions un peu « seuls au monde », ou du moins c'était ce que nous ressentions, nous avons eu des très bons moments ici à Helsinki. Nous étions subjugués par les beaux couchers de soleil et par la mer, partout aux alentours. Je faisais mes premiers pas au labo et, comme toute période de formation, ça correspondait à peu de travail, peu de responsabilités et donc peu de stress. Et puis, Léa était ravie de ce changement d'air qui tempérerait sa tendance à la mélancolie. Elle s'épanouissait dans son nouveau travail, nous étions contents de découvrir un nouveau pays. J'ai vraiment cru que notre relation avait pris un nouveau tournant.

Mais ça n'a pas duré. Avec Léa j'ai l'impression que tôt ou tard la passion s'érode. Il nous faut sans cesse du nouveau pour attiser la flamme. Par le passé, nous avons changé d'appartements, puis nous avons essayé de faire de nouvelles activités ensemble, puis il y a eu cette venue en Finlande. Mais maintenant que nous sommes ici depuis deux ans, la routine se réinstalle.

J'ai même hésité à la demander en mariage, ou à essayer d'avoir un enfant avec elle. Elle fait régulièrement des allusions à ces deux possibilités et je sens que ce serait peut-

être comme un nouveau rebond. Mais deux choses m'arrêtent: la sensation que ce ne sera qu'un rebond sans suite et la peur démesurée de m'engager auprès de Léa. Après quatre ans de vie de couple, je tiens pourtant notre relation pour acquise et me sens quelque part comme liée à Léa pour l'éternité, mais je ne m'en réjouis pas assez pour vouloir l'officialiser. Et un enfant ou un mariage sont des engagements aussi effrayants l'un que l'autre.

11h45 toujours pas de nouvelles. Mon rapport progresse façon tortue. Plus le temps passe, moins je suis concentré. Je suis angoissé. Je veux tenir ma promesse faite à moi-même que je n'appellerai pas avant midi. Il est hors de question qu'elle me voit comme un être faible, qui revient toujours vers elle, en rampant. Je suis tellement énervé contre elle maintenant. Je suis sûr qu'elle le fait exprès. Elle doit avoir décidé de me faire poireauter, pour me montrer que c'est encore elle la plus forte. Mais ça ne marchera pas cette fois. Je suis sûre qu'elle va rentrer très bientôt. Je suis sûre qu'elle va réapparaître d'une seconde à l'autre, la bouche en cœur. Je me répète que, si il lui était, vraiment, arrivé quelque chose, j'aurais déjà eu un coup de fil des urgences.

A 11h50, j'entends la clef tourner dans la serrure, je sens le soulagement m'envahir. Mais la rancœur est la plus forte. Lorsque je la vois entrer dans le salon comme une fleur, avec son visage parfaitement maquillé, j'explose: « J'étais fou d'inquiétude! Pourquoi tu ne m'as pas dit que tu ne dormais pas à la maison? Tu aurais pu me prévenir! Tu étais où? » Sous la mitraille de questions, Léa perd son joli sourire et je ne peux m'empêcher de jubiler intérieurement: « C'est qui le plus fort maintenant? ». Elle éclate en cris semi-hystériques, sur le fait que, pour une fois, elle a passé une bonne soirée, avec des gens qui remarquent sa présence, que si j'étais inquiet, je pouvais l'appeler, que je ne m'adresse à elle que pour l'engueuler. Elle ponctue par un « Je sais même plus pourquoi je suis avec toi! » et elle éclate en sanglots.

Je ne sais pas où me mettre. Léa, ma Léa, celle avec qui je vis depuis tout ce temps, est redevenue cette toute petite silhouette fragile qui a besoin qu'on la console et qu'on la rassure. Je veux la prendre dans mes bras, mais elle me repousse violemment. Je lui dis que je suis désolé, que j'ai vraiment beaucoup de travail, que ça va passer, mais elle secoue la tête et entre deux hoquets, me rappelle que ce n'est pas la première fois que je lui fais de telles promesses en l'air. Elle dit qu'elle n'y croit plus.

Je la regarde et j'ose un timide: « Mais je t'aime Léa! ». J'ai horreur des scènes. J'ai l'impression d'être le héros d'un mauvais roman, je me trouve minable, mais je ne peux

pas laisser cette femme, avec qui j'ai tant partagé, tout détruire pour une simple engueulade.

Léa me regarde et je sens que si elle parle, quelque chose sera perdu. J'essaie de l'arrêter, j'ouvre la bouche pour parler plus vite qu'elle et l'empêcher de dire des mots que je ne veux pas entendre, mais elle me met la main sur la bouche, dans un geste abattu mais tendre et je l'entends dire la voix pleine de larmes: « Renault, j'ai besoin de réfléchir. J'ai besoin de prendre du temps pour moi. Je crois qu'il faut qu'on fasse une pause. Je vais voir si j'ai une copine qui peut m'héberger. J'ai besoin de réfléchir à nous deux. »

Voilà. C'est dit. Quoi qu'il arrive désormais, je sais que ces mots resteront gravés entre nous deux. Je lui dis ou crie des mots dont je ne suis même pas conscient. Je crois que je lui jure que je l'aimerai toujours, que je ferai des efforts, que ça ne se reproduira plus, que je ferai tout pour la rendre heureuse, que je ne suis rien sans elle... Je n'arrive plus à penser. J'ai l'impression que je me noie...

J'ai honte de moi, de mon comportement, de mon incapacité à rester impassible, à agir comme un homme un vrai. Je suis une vraie gonzesse: je pleure comme une gamine, je ne sais plus réagir normalement, j'ai du mal à vraiment réfléchir.

Léa est déjà en train de se diriger toujours en pleurs vers la chambre, elle marmonne un « je vais préparer mes affaires et je vais dormir sur le canapé ce soir ». Je l'arrête. C'est bon, je préfère qu'elle dorme dans la chambre. Je prends le canapé.

Je ne lui dis pas que dormir dans ce grand lit tout seul me rendrait fou et que je ne peux pas supporter l'idée d'y dormir en sachant qu'elle est là, seule, sur le canapé. Je ne lui dis pas non plus que je ne peux pas supporter de rentrer dans la chambre et de la regarder réorganiser ses affaires dans des sacs de voyage.

Je suis tellement mal à l'aise. Je ne sais pas quoi faire. Par ses mots, Léa m'empêche de venir à elle et de la consoler. Je ne me sens pas capable de rester là à faire comme si de rien n'était, à bosser sur ce rapport, avec Léa qui pleure dans la pièce d'à côté.

Alors je fais ce que j'ai toujours fait dans les moments difficiles: je sors prendre l'air. C'est une sorte de fuite, j'en suis bien conscient. C'est une tentative d'échapper à la réalité. J'ai toujours fonctionné comme ça. Je ne peux pas supporter la vie telle qu'elle est, alors j'essaie d'oublier ce qui me fait face, en occupant mon esprit et mon corps à autre chose. Marcher dans les rues d'Helsinki, en regardant bouger les gens, en écoutant le bruit des feux de circulation, des voitures et des bus, me permet de couper le lien avec

mes pensées. Je me concentre sur chaque élément, j'essaie d'écouter et de comprendre les discussions en finnois autour de moi, je tente de deviner ce qui a amené dans cette ville ces deux jeunes hommes qui discutent en anglais. Je fais des paris sur leur nationalité.

Je sens que la douleur s'atténue. Mon esprit a effacé l'angoisse derrière les stimuli incessants de la vie urbaine. Il y a toujours quelque chose à voir, à entendre, quelque chose qui nous fait oublier qui nous sommes et ce que nous faisons là.

Petit à petit je sens que j'arrive à penser à autre chose. Mon esprit se vide. J'erre un peu dans les rues, sans but.

Après un temps je me rends compte cependant que j'ai oublié la pierre que je m'étais plus ou moins promis de trimballer partout, pour faire plaisir à Inari. Une partie de moi se sent coupable, mais je me dis que j'ai bien d'autres soucis en ce moment. Je n'ai pas d'énergie à consacrer à des enfantillages. Je me dis que, de toutes façons, si Léa n'est plus dans ma vie, plus rien n'a d'importance et que ce n'est pas une banale pierre qui y changera quoi que ce soit. Je me demande ce qui va se passer. Je me demande ce que je peux faire. Je me dis que si Léa me quitte je n'ai plus de raison de rester là. Mais après deux ans ici, rien ne m'attend plus en France. Je n'ai pas conservé de liens très forts, je n'ai plus de travail là-bas... De nouveau je sens l'angoisse qui ressurgit: je me sens vide, sans but. Aucun objectif qui vaille la peine. Si Léa n'est pas là, il n'y a plus rien que mon travail, ce travail que j'ai trouvé pour la suivre à tout prix.

Je rentre, je veux crier à Léa que je ne peux pas vivre sans elle, qu'elle ne peut pas me quitter. Une urgence incompréhensible m'envahit et je me rends compte que sur le chemin du retour je cours presque.

Quand j'ouvre la porte de l'appartement il n'y a personne. Je constate que ça et là des objets ont disparu: le sèche-cheveux, un shampoing dans la douche, ses vêtements dans l'armoire. Sur la table il y a une courte note, Léa en laisse toujours partout. Elle me dit qu'elle a trouvé une copine qui accepte de l'héberger quelques temps. Elle a une chambre en plus qu'elle n'utilise pas. Elle a pris la plupart de ses affaires, mais elle repassera récupérer des trucs si elle a besoin de choses supplémentaires. Elle préférerait repasser quand je ne suis pas là, elle a sa clef, de toutes façons. Et elle préfère que je ne l'appelle pas. Elle écrit qu'elle a besoin de temps pour réfléchir, que ça n'est rien de définitif. Elle a besoin d'un break, de souffler un peu, pour pouvoir vraiment se poser les bonnes questions. Elle ne sait pas combien de temps ça prendra. Elle ne veut pas me

faire de mal. Elle m'embrasse. Elle rajoute qu'il faut que je prenne soin de moi et qu'elle espère que je n'aurai pas trop de travail.

Je parcours chaque pièce en notant mentalement ce qu'elle a emporté avec elle, j'ai du mal à y croire. Encore hier j'avais l'impression que notre relation avec ses difficultés serait toujours la même, que Léa serait toujours à mes côtés pour le reste de ma vie et voilà que tous mes espoirs disparaissent en un éclair. J'ai l'impression d'être dépassé par la situation. Léa s'en va. Je me répète ces mots.

Puis j'essaie de relativiser: ça n'est qu'une passade, elle a juste besoin d'un peu de temps pour elle, elle traverse une période difficile, elle est sûrement un peu stressée par son boulot, ça va lui passer. Dans quelques jours, elle reviendra en meilleure forme et tout recommencera comme avant.

Oui c'est ça tout va redevenir comme avant. Il n'y a pas lieu d'en faire toute une histoire. J'ai réagi de façon extrême, sans raison.

Je me remets à mon rapport l'esprit un peu agité.

* * *

Il est 8h, mon réveil sonne et je me retourne pour l'éteindre. Je m'attends à ce que, comme souvent le matin, ce geste un peu brutal entraîne avec lui un rouge à lèvres ou un stylo, éléments que Léa essaime un peu partout dans l'appartement et qui s'amoncellent rapidement sur des endroits stratégiques, comme la table de chevet. Mais ce matin, la table de chevet est totalement vide. Seul mon réveil trône au milieu. Mes neurones se reconnectent enfin et je commence à rassembler les données dans ma tête. C'est vrai, Léa n'est pas là et elle a emmené ses affaires. D'ailleurs je n'arrive pas à comprendre pourquoi elle a eu besoin de tant de choses. Elle ne part que pour quelques jours, elle n'a pas besoin de tout ça. Mais c'est vrai que Léa a toujours trébuché sa maison avec elle .

Je récupère la pierre, en me sentant vraiment idiot et la glisse dans mon sac de boulot. Je sais déjà que je vais me faire mal au dos. Et quant aux bénéfices, je ne les vois pas vraiment. Je me répète qu'Inari a toute ma confiance mais ça ne me reconforte qu'à moitié.

Je me dis qu'après une semaine à porter cette pierre, il faudra que je lui fasse comprendre que j'en ai fait assez et que je me passerai de ses initiatives à l'avenir.

« Renault tu manges avec nous ce midi? » Je me lève prêt à rejoindre mes collègues. Alors que je suis déjà dans le couloir, je repense à la pierre. J'ai promis à Inari. J'hésite. Mais c'est déjà trop tard pour faire demi-tour. Quelle importance après tout? Ça n'est qu'une pierre. J'essaie de faire taire la petite voix intérieure qui veut me faire culpabiliser et de me concentrer sur la conversation de mes collègues. Ils parlent boulot. Rien de bien fascinant. Rien qui me passionne assez en tous cas pour que j'oublie le galet, qui, s'il ne pèse pas sur mon dos, commence en tous cas à peser sur ma conscience. Je me demande pourquoi ça me tracasse autant cette affaire. Après tout ça n'est pas de ma faute si Inari et son pote, le taré, ont des délires particuliers. Ça ne me concerne aucunement. Je ne leur dois rien. Enfin pour ce qui est d'Inari, je me sens quand même un peu redevable. Elle m'a aidé à avoir mon bus lors de notre rencontre, m'a montré les coins sympas de la ville, m'a conseillé des bonnes adresses, m'a presque appris tout le finnois que je connais... Oui bon d'accord elle m'a aidé. Mais parce que ça lui faisait plaisir. Et puis je lui ai parlé en français aussi. Elle y trouvait son intérêt. C'est vrai que sur la fin je n'ai pas été très réglo. Ne pas donner de nouvelles pendant six mois, c'est un peu cavalier.

« Tu en penses quoi Renault? » Je pense quoi de quoi? J'ai dû décrocher de la conversation un instant, tout le monde me regarde attendant ma réponse à une question que je n'ai pas entendue. Surement rien à voir avec Inari. Je me lève embarrassé.

« Euh je ne sais pas trop, je dois vous laisser les gars j'ai beaucoup de travail sur mon bureau. »

Mes collègues semblent un peu pris de court par ma réaction:

« Ça va vieux? Tu n'as quasiment rien mangé! »

Je réponds par un hochement de tête et me dirige vers la sortie en ayant le sentiment de prendre la fuite.

Je ne veux parler de cette histoire à personne, c'est suffisamment idiot comme ça. Je me répète que je devrais jeter cette pierre une fois pour toutes et oublier toute cette histoire. Mais ce serait probablement une façon d'accepter qu'Inari et Léa quittent ma vie

définitivement au même moment. Et puis, étrangement, me focaliser sur cette toute petite tâche à accomplir, aussi saugrenue soit-elle, m'évite de me laisser aller après le départ de Léa. C'est comme un tout petit but. Pas ambitieux et pas très utile peut-être, mais suffisant pour occuper mon esprit.

Je sens que quelque chose vient de se débloquer en moi. Non pas parce que je viens de prendre cette décision de porter la pierre partout avec moi, mais parce que je prends cette décision pour répondre à un besoin de ma propre vie. Je viens de façon surprenante de faire mienne cette idée saugrenue de trimballer cette pierre partout avec moi, jusqu'à la fin de la semaine.

Quand je rentre chez moi le soir, je sens que le poids de la pierre a tiré sur mes épaules et sur mon dos. Les trajets m'ont fatigué plus qu'à l'accoutumée et cela m'a rendu un peu irritable. Je n'ai le courage de rien. Je m'assois sur le canapé et sors de mon sac la fameuse pierre. Je la contemple un instant, fixant mon regard sur chacune des stries qui la couvrent. C'est un beau galet, assez uniforme, avec une courbe blanche sur le dessus. Celui qui l'a ramassé sur la plage a, quand même, dû faire un petit effort, pour en choisir un sur des critères esthétiques. Posé sur la table, le galet n'a plus l'air si lourd. Et le regarder me calme de l'irritation accumulée au cours de la journée.

Je sens que mon corps s'enfonce dans le fauteuil et que je m'endors tranquillement.

Je suis un enfant. Des monstres débarquent dans le jardin alors que je suis en train de jouer. Je hurle et cours dans la maison pour leur échapper. J'essaie de barricader portes et fenêtres, quand un homme sortant de nulle part apparaît devant moi et s'emploie à ouvrir l'une des portes. J'essaie de l'en empêcher mais je ne fais pas le poids. En me démenant pour le retenir, j'aperçois son visage et la stupeur m'envahit: je suis face à mon sosie!

Je me réveille, encore angoissé par ce rêve étrange. Mon corps est couvert de courbatures d'avoir dormi assis dans un fauteuil. Je me lève pour étirer mes muscles endoloris et me dirige, un peu hagard, vers la salle de bain.

Je n'ai aucune idée de l'heure qu'il est. Il fait nuit noire dehors, mais étant donné qu'il fait nuit la plus grande partie du temps en ce moment, ça ne m'aide pas beaucoup.

L'horloge de la salle de bain affiche deux heures du matin. Je savoure l'idée que de longues heures de sommeil m'attendent encore. Je me passe un peu d'eau tiède sur le visage, puis j'enfile un caleçon et me glisse dans le lit que je trouve froid et trop large,

maintenant que Léa n'est plus là pour le partager. Une grande tristesse se ranime dans mon cœur. Mais le sommeil efface tout.

Le mercredi, alors que je rentre du travail, je sens que la pierre est toujours au centre de mes questionnements. J'ai beau me dire que j'ai fait la moitié, qu'il ne reste que quatre jours, dont deux où je n'ai même pas besoin de sortir, donc de bouger cette pierre, je commence à fatiguer. J'ai mal aux épaules, je suis irritable et le type de fatigue qui m'envahit est différent de ce dont j'ai l'habitude. J'ai commencé ma journée en étant d'une humeur massacrate parce que le parking était plein. À cause de cela, il me fallait me garer plus loin sur la rue. En temps normal je n'aime déjà pas trop les contretemps. Ce matin, la pierre pesant sur mes épaules, ils me devenaient insupportables. Rien que cette pensée avait suffi à me faire tourner plus longtemps dans le parking, insistant pour trouver une place que je savais d'ores et déjà inexistante. Je m'en voulais d'avoir tourné autant pour rien. Mais je n'avais pas pu m'empêcher de vérifier chaque allée, chaque contre-allée, en me disant que peut-être, qui sait, je trouverais la place qui avait échappé à l'ensemble de mes collègues.

La cause de cet encombrement inhabituel, était la tenue de conférences internationales dans nos locaux. Une petite centaine de personnes, au bas mot, y participait. Et il fallait bien que ces gens se garent quelque part. Ceux qui venaient d'un autre pays d'Europe étaient bien évidemment venus plutôt en taxi ou en transport en commun, mais il y avait au moins une trentaine de voiture de plus que d'habitude, celles des intervenants et participants finlandais. La première conférence commençait à 9h, heure habituelle de mon arrivée au travail. Je me maudissais intérieurement de ne pas être venu plus tôt. Je savais que ces conférences avaient lieu ce jour-là, bien que j'aie fait le choix de ne pas y être présent, mais je n'avais pas réussi à trouver le courage de me sortir de mon lit, alors que le ciel était maussade et les températures franchement basses pour un français. Dans mon lit, au moins, j'étais sûr de conserver ma chaleur et, à défaut d'optimisme, mon calme.

Résultat, je m'étais levé à la dernière minute, en hâte, avec ce sentiment d'urgence qui donnait la note au reste de ma journée. Rien de bien nouveau. Une journée ordinaire. Mais l'absence de Léa et le poids de la pierre dans mon sac, rendaient ce quotidien encore plus difficilement supportable.

Ce soir, donc, je suis d'une humeur massacrate et j'ai bien envie de balancer cette fameuse pierre par la fenêtre, en en profitant peut-être pour faire, définitivement, taire le

petit caniche rebelle des voisins d'en face, qui n'arrête pas de japper, à tout moment de la journée. Évidemment je ne ferai jamais ça. J'ai un bon fond.

Je regarde mes mails et vois avec plaisir le nom d'Inari s'afficher dans ma boîte de réception.

Mais ma joie est de courte durée. Le mail est exceptionnellement court. Une seule phrase: « Aujourd'hui est probablement une dure journée, mais courage, n'abandonne pas! »

Je trouve son mail un peu sec. Je n'aurais pas été contre recevoir l'un de ses longs mails dont elle a, d'habitude, le secret. Son message se veut peut-être réconfortant, mais il manque un peu de matière pour atteindre son objectif.

Certes elle aurait aussi pu ne rien écrire et ces quelques mots sont déjà une belle marque de soutien, mais compte tenu du fait qu'elle aurait pu me demander avant de donner mes coordonnées à ce type et qu'elle m'a mis indirectement dans une situation stupide, je ne suis pas prête à laisser ma colère retomber.

La fin de la semaine est étrangement plus facile. Je reste cependant de mauvaise humeur jusqu'au bout et les prises de bec avec mes collègues sont plus fréquentes que d'habitude, les vraies raisons étant principalement ma fatigue et une douleur croissante dans les épaules et le haut du dos.

Afin de limiter la casse, je décide de ne pas bouger le samedi et le dimanche, qui doivent conclure cette fameuse semaine. Cela m'évite de porter la pierre plus longtemps. Les résultats ne sont pas très glorieux: je passe le plus clair de mon temps à m'en vouloir de ne pas faire avancer mon travail assez vite, à jouer à des jeux vidéos, à traîner sur facebook et twitter, à commander des pizzas que je ne me sens pas capable d'aller chercher moi-même. Je n'ai rien dans le frigo car, Léa n'étant plus là, plus personne n'a le temps de s'en occuper. Je commence à réaliser peu à peu combien son absence signifie une totale réorganisation de mon quotidien. Je dois désormais trouver du temps pour ces milles choses que, jusque là, Léa avait pris totalement à sa charge.

L'inconnu

Le dimanche matin au réveil, mon appartement rappelle un champ de bataille. De la pizza froide reste dans le carton devant la télé, une couverture - que j'aie utilisée pour me tenir chaud pendant que je regardais un film sur le coup des deux heures du matin - est tombée par terre, couvrant mes affaires de boulot, qui s'étendent sur les tables et le sol. Quelques canettes de bières vides lui tiennent compagnie. Des moutons de poussière se planquent dans les coins, mais n'échapperaient certainement pas aux yeux experts de la parfaite ménagère. Il est clair que rien n'a été fait pour que ce salon paraisse accueillant.

A dix heures, je dors d'un sommeil agité, lorsque j'entends la sonnette retentir. Je pense tout de suite à Léa. Puis réalise qu'elle a la clef. Je n'attends personne et clairement je ne me sens pas capable de recevoir qui que ce soit. Je sors du lit, en caleçon, pas frais, la nuit ayant été courte et peu agréable. Je broie du noir de façon uniforme, pensant au fait que Léa ne m'a donné aucun signe de vie de la semaine. Je lui ai envoyé quelques textos, espérant obtenir une réaction de sa part. Des sms au contenu banal, tels que: « si j'invite des potes ce week-end ça te dérange pas? » ou « t'as oublié ton rouge à lèvres sur la table de toilettes ». Evidemment je n'ai en fait invité personne et le rouge à lèvres en question ne doit être qu'un parmi les nombreux exemplaires différents qu'elle utilise. Mais de toutes façons je n'obtiens pas l'effet escompté. Léa demeure totalement muette, entretenant ainsi une absence qui me hante de plus en plus.

Je me dirige vers la porte et jette un coup d'œil à travers le judas. L'homme que j'aperçois doit avoir une quarantaine d'année tout au plus, habillé en sweat-shirt et jean. Je pense instantanément que ce type est là pour me vendre un truc (bien qu'il n'ait qu'un léger sac en toile avec lui), mais alors que je me prépare à battre en retraite sans faire de bruit, pour qu'il pense qu'il n'y a personne, l'homme me fait un grand sourire derrière le judas et un petit signe de la main. J'ai dû faire un bruit quelconque qui a attiré son attention. En tous cas il a l'air de savoir que je suis là à le regarder. Je l'entends à travers la porte dire « Bonjour Renault, Comment ça va ce matin? » et sa voix me paraît étrangement familière, sans que je puisse comprendre pourquoi. Son visage ne me rappelle rien. Qui est ce type, qui me parle en anglais comme s'il me connaissait depuis toujours?

J'ouvre la porte, de guerre lasse et réponds: « On se connaît? » Je n'ai pas de temps à perdre avec des formalités polies, je compte bien retourner me coucher dans les prochaines minutes. L'inconnu ne semble pas s'en offusquer. Il entre dans l'appartement comme s'il était chez lui, pose son manteau sur un porte-manteau libre, enlève ses chaussures avant que j'ai pu l'arrêter et éclate de rire en me regardant. Il faut dire que je ne dois pas avoir l'air bien malin, en caleçon, les yeux soulignés par des cernes importants et un air ahuri sur la figure. Je devrais être énervé, mais il y a dans la bonne humeur de cet homme quelque chose de communicatif et je me surprends à sourire.

« C'est vrai que je manque à toutes les bonnes manières. », me dit-il une fois entré devant moi dans mon salon et installé sur mon canapé (où il réussit de manière surprenante à trouver un espace libre pour s'asseoir). Il se redresse pour me serrer la main en se présentant:

« Juuri Kalliolahti, expert en questions dérangeantes, triple médaillé d'or dans l'humour, héros des guerres personnelles ».

Cet homme se fout de moi. Je n'ai jamais entendu une présentation aussi saugrenue. Son prénom me dit vaguement quelque chose que je n'arrive pas vraiment à situer.

Je n'arrive pas à croire que cet homme ait réussi à prendre ses aises, aussi rapidement, dans mon appartement et ne m'ait à aucun moment laissé lui dire qu'il dérangeait. Je lui serre toutefois la main comme par automatisme, l'esprit tout à coup trop vide pour trouver les mots qui me permettraient de faire comprendre à cet individu qu'il n'est pas le bienvenu ici.

Je finis par balbutier quelque chose comme:

« Je ne crois pas vous avoir invité à entrer ».

Je voudrais être ferme et sûr de moi et qu'il quitte les lieux vite fait, mais son visage ne reflète pas le moindre soupçon d'indécision. Au contraire, il continue très à son aise:

« Vous n'avez pas l'air d'être un grand marrant, quand même, on ne doit pas s'amuser tous les jours avec vous. »

Comment? Ce type me sort du lit un dimanche matin sans raison et se permet de questionner ma réaction?

« Vous vous laissez aller un peu en ce moment on dirait. » Ajoute-t-il après avoir embrassé la pièce du regard. Il n'y a pas de jugement dans sa voix. Plutôt une sorte de

grande compassion à mon égard. Comme s'il était triste pour moi que mon appartement ne soit pas parfaitement rangé.

Je dois reconnaître que ce deux pièces a connu des jours meilleurs, mais ce type dépasse les bornes. Cette fois ma voix se pare d'une nette pointe d'agacement:

« Ecoutez-moi bien, Juuri le petit malin. Je ne sais pas qui vous êtes ou ce que vous voulez, mais vous allez me faire le plaisir de débarrasser le plancher, parce que, là, maintenant, tout de suite, j'ai comme grand projet de retourner me coucher et de me réveiller, dans un monde où il n'y a personne dans mon canapé, surtout pas un abruti qui s'installe sans rien demander. »

J'ai attiré son attention. Mais je ne l'ai clairement pas impressionné. Il me regarde longuement, comme s'il évaluait quelque chose.

« Renault, sérieusement, pourquoi croyez-vous que je suis là? »

Sa question, posée doucement, me prend de cours. Le fait est que j'aimerais beaucoup en connaître la réponse.

« Vous allez me le dire je suppose? »

Je me laisse tomber dans un des fauteuils, de guerre lasse. Rien ne délogera cet étrange personnage tant qu'il n'aura pas expliqué la raison de sa venue. Et, malgré ma fatigue, il a réussi à éveiller ma curiosité. J'aimerais bien savoir. À condition que ça ne prenne pas trop de temps, et que je puisse rapidement retourner me coucher.

Juuri, puisque c'est son nom, me regarde tranquillement. Je remarque pour la première fois ses yeux et je note la grande paix qui en émane. Ils sont calmes et paisibles, mais pétillants, lançant des étincelles, comme des yeux d'enfant devant un arbre de Noël. Cet homme, dans ses actes, dans sa façon de parler, de se mouvoir, dégage quelque chose. J'ai l'impression que jamais je n'ai rencontré une personne semblable.

Sa voix également a quelque chose d'envoûtant. Il me rappelle l'un de ces chefs de tribu elfique dans les films inspirés des romans de Tolkien: un port royal, des manières douces et fermes, un regard dans lequel se reflètent des siècles de sagesse,... Seulement il lui manque les vêtements adaptés. Et il est réel. Cet homme n'habite pas dans les bois enchantés de Mirkwood, ou dans la forêt de Rivendale. Il vit en Finlande, s'habille comme un adolescent attardé et ne tient dans ses mains ni anneau de pouvoir, ni bâton de magie.

Pendant que je l'observe, mon demi-elfe des temps modernes a repris son discours.

« Renault, je n'arrive pas dans ta vie maintenant par hasard. Je suis là aujourd'hui parce que tu traverses une période charnière. Tu dois faire des choix qui changeront ta vie complètement. À toi de voir si c'est pour en retirer une amélioration ou, au contraire, une réelle dégradation. Et je pense qu'avant que tu prennes des décisions importantes, il est temps que tu apprennes à te connaître. »

Il a pris un ton presque solennel pour dire ces quelques mots et semble s'en rendre compte tout à coup. Il sourit, allonge les bras, comme quelqu'un qui se met à l'aise pour une conversation de second ordre et conclut:

« En fait je suis ton nouveau coach.

- C'est une blague, c'est ça? Je n'ai pas besoin de coach. Et je n'ai pas d'argent à dépenser dans ces bêtises. Tout va bien, merci. »

Comme s'il avait oublié le sujet dont nous étions en train de parler, il ne me répond pas et regarde autour de lui à la recherche de quelque chose. Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir? La réponse ne tarde pas à venir:

« As-tu apprécié la pierre cette semaine? »

Il n'y a maintenant plus de doute, ce type est bien le même dont Inari m'a parlé. Je viens de rencontrer le fameux inconnu.

Je bougonne:

« - J'ai trouvé la blague de très mauvais goût, si c'est la question.

- Ce n'est pas une blague! C'est même très sérieux. Tu vas voir. On va commencer par réfléchir là-dessus. Est-ce que tu peux me dire ce que tu as constaté de différent après une semaine à porter cette pierre?

- J'ai mal au dos et aux épaules, je suis irritable, encore plus que d'habitude, je suis plus fatigué aussi. J'ai plus de mal à supporter les difficultés et mes collègues. Je ne sors plus et je me déplace le moins possible parce que je veux éviter de porter ma pierre. Pour un coach, vous vous débrouillez comme un pied. Vous être en train de me pourrir la vie.

- Et ça ne fait que commencer! », dit-il un large sourire s'épanouissant sur son visage. Il doit remarquer que je ne souris pas du tout, parce qu'il reprend immédiatement: « Renault, tous ces points que tu viens de citer sont très importants. Est-ce que tu pourrais identifier dans ta vie les éléments qui provoquent exactement ce genre de résultats? »

Je suis de mauvaise humeur et j'ai envie de lui répondre qu'à part sa fichue pierre, je vais très bien et que je suis quelqu'un d'heureux et de sociable. Mais je sens que sa

remarque a touché juste. Le sentiment que la pierre a éveillé chez moi cette semaine, m'a rappelé beaucoup de choses. Au fond ça n'a fait qu'exacerber ce que je portais en moi.

Je réponds lentement, sans oser lever les yeux, parce que je ne suis pas à l'aise de me dévoiler ainsi devant cet étranger:

« Eh bien oui c'est vrai. J'ai des tensions dans le dos et les épaules aussi quand je suis énervé, en colère, quand j'ai peur ou que je suis angoissé. Et aussi je crois que, quand j'ai ce genre d'émotions, je suis plus fatigué le soir, j'ai moins de patience et je n'ai pas envie d'être agréable avec les gens qui m'entourent. Et souvent quand je suis angoissé ou triste je n'ai pas envie de faire d'efforts pour sortir, j'ai l'impression que faire quelque chose, quoi que ce soit, est trop difficile. »

Je m'écoute parler et ce que je dis m'interpelle. Je ne sais pas ce qui me prend de raconter mes tracas à cet homme. Il y a quelque chose en lui qui, malgré ses manies étranges, me donne confiance. Et pourtant, après ce petit discours, je me sens extrêmement vulnérable et stupide. Mais il ne semble pas s'en rendre compte. Il est en train de farfouiller dans son sac à dos. Il en sort un beau carnet avec un couverture noire. Il sort également un stylo et déclare en se tournant vers moi:

« Bien tu as déjà fait un grand pas en avant. Maintenant je t'ai apporté de quoi faire le deuxième pas: voici ton nouveau journal. Vous allez devenir, lui et toi, des compagnons inséparables. Partout où tu iras, tu l'emmèneras avec toi. Et voilà ce que tu vas faire dans les semaines qui viennent: tu vas identifier et relater dans ce journal tous les moments où tu te sens dans l'état que tu m'as décrit. Tous les moments où tu es irritable, où tu as mal au dos, où tu es fatigué, où tu es désagréable avec tes collègues. Tous les moments où tu as tendance à te refermer sur toi-même et à te laisser abattre par les difficultés, ou à cesser de faire les choses que tu aimes parce que tu ne trouves plus de courage. À chaque fois, tu vas essayer d'identifier ce qui a provoqué cette réaction, et de voir comment ton esprit réagit à cette situation, ce qu'il se passe en toi. Décris tout cela avec autant de détails que possible.

- Pourquoi faire?

- Tu vas en trouver toi-même l'intérêt, crois-moi. Une fois que tu auras écrit ce qui occupe ton esprit, essaie d'imaginer qu'il s'agit d'une pierre et que le sac qui transporte ta pierre, c'est ton esprit ou ton âme. Prends bien le temps de construire cette image mentale.

Arrête ce que tu es en train de faire, le temps qu'il faut pour arriver à une représentation presque palpable. Lorsque tu y parviens, imagine que tu prends cette pierre et que tu la sors de ton sac. Et une fois que tu l'as dans ta main, tu la regardes et tu lui dis : "Je n'ai plus besoin de toi" et tu la jettes loin de toi. Puis visualise la trajectoire de cette pierre, qui s'envole presque et qui va se déposer loin, très loin de toi. Le journal te servira à observer ta progression. Il te permettra de voir les situations ou émotions qui reviennent et celles qui disparaissent. La visualisation t'aidera à diminuer l'importance de ces situations dans ta vie. »

J'ai écouté mi-intéressé, mi-dépité. Je ne peux m'empêcher de me dire que si cela pouvait marcher ce serait extraordinaire. Si je peux arriver à me débarrasser de tous mes ennuis comme on se débarrasse de cette pierre, en la jetant au loin, cela peut changer ma vie. En même temps ça me paraît un peu facile. Si c'était si simple, tout le monde serait heureux. Tout le monde le ferait. Je lui demande railleur:

« Donc je fais ça une semaine et je serai heureux? »

Il éclate de rire:

« Bien sûr que non. Le bonheur n'est pas une potion magique, qu'on boit une fois et qui fait effet pour toujours! Tu n'es qu'au tout début d'un long chemin. Mais tu verras des résultats rapidement oui. Et bientôt tu seras prêt pour avancer sur d'autres aspects de ta vie et pour franchir de nouvelles étapes. »

Je ne peux m'empêcher d'être un peu déçu.

« Combien de temps dois-je faire cet exercice? »

- Je te conseille de faire ça toute ta vie. Mais tu peux commencer par un mois.

- Toute ma vie? Commencer par un mois? Attends je croyais que tu étais là pour m'aider à changer ma vie?

- Et bien oui c'est ce que je fais.

- Mais si les exercices sont là pour changer ma vie ils devraient avoir des résultats durables non? Je devrais pouvoir m'en passer à un moment?

- Renault, les exercices te font évoluer, mais, l'évolution ne s'arrête jamais. On peut toujours aller plus loin. C'est pour ça que je pense que cet exercice t'apportera toujours quelque chose, à quelque stade de ta vie que tu sois. En attendant un mois sera déjà un bon début crois-moi. Tu feras déjà un grand bond en avant, si tu es vraiment attentif à ce qui se passe en toi.

Il se lève range son sac. Il me tend le carnet qu'il avait dans la main et, alors que je le saisis machinalement, il me regarde longuement, comme pour me jauger et je me sens comme transparent. « Bon courage Renault, tu as fait déjà beaucoup, mais crois-moi tu peux faire tellement plus et la route est encore longue. Prends tes décisions en songeant aux opportunités qu'elles t'offrent et aux conséquences pour ta vie. Je t'ai dit ce que j'avais à dire pour aujourd'hui. Je reviendrai dans une semaine, pour discuter avec toi des avancées sur la semaine et peut-être des questions que cela va faire émerger. D'ici-là commence à remplir ton journal, et à décharger ton sac. Tu verras que tes épaules seront déjà plus légères la prochaine fois que nous nous verrons. »

Sans me laisser le temps de réagir vraiment, il me serre la seule main qu'il me reste de libre et se dirige tranquillement vers la porte, qu'il ouvre. Il se retourne souriant et me lance:

« À dimanche prochain Renault! »

Et alors que la porte se ferme je m'entends murmurer:

« À dimanche. »

* * *

Je suis assis sur le canapé, en train de fixer le journal, simple et élégant que Juuri vient de laisser derrière lui. Je me sens envahi d'un grand vide. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi ça m'arrive à moi. Pourquoi ce type, sorti de nulle part, est soudain entré dans ma vie. Et pourquoi ma vie si simple jusque là est devenue, en quelques jours, si compliquée. Quand je m'efforce d'être honnête, je ne sais toutefois pas si le mot « simple » lui convient tant que ça. Il y a deux semaines, je crois que je m'étais tout simplement résigné. Résigné à une vie de couple dont j'estimais que les avantages contrebalançaient les nombreux désagréments qui pouvaient m'irriter au quotidien. Résigné à une vie où un équilibre financier moyen justifiait un travail qui m'usait autant qu'il me permettait d'accéder au confort matériel auquel j'aspirais. Résigné à un pays que je n'avais pas pris le temps ni de connaître, ni d'appivoiser.

Et voilà que tout à coup j'entrevois une autre vie. Ou plutôt je n'entrevois rien mais j'ai envie de croire que quelque chose pourrait se passer. Moi qui n'ai jamais été un grand optimiste, je me surprends à me bercer d'illusions à la suite de cette nouvelle rencontre.

Et en même temps: quel espoir y a-t-il pour moi? J'ai perdu la seule personne qui donnait sens à tout ça. Léa m'a quitté, elle m'a abandonné dans un pays qu'elle a choisi, dans un appartement trop grand pour moi...

Parfois en me couchant, je me surprends à chercher un reliquat de son parfum, dans l'odeur des draps que je n'ai pas changés depuis qu'elle est partie.

Je n'ai pas eu de nouvelles d'elle et je passe mon temps à essayer de me rassurer en me disant que c'est bon signe. Elle a laissé plein de choses ici: sa collection de livres, ses comédies romantiques avec Jennifer Aniston, ses jupes légères, pleins de cosmétiques, des objets de décoration qu'elle adore parce qu'ils lui ont été offerts par sa mère... Si elle n'est pas passée récupérer quoi que ce soit, c'est qu'elle ne va pas s'absenter longtemps.

Je prends le téléphone et je compose son numéro. Je ne sais pas trop pour quoi. Mais après plusieurs sonneries je tombe sur son répondeur. Je me prépare à laisser un message puis me ravise et raccroche. Je ne sais pas quoi lui dire. Je me laisse tomber de nouveau dans le sofa.

Je contemple le journal. Et je me demande si la sensation de grande tristesse et d'abattement que je ressens maintenant devrait rentrer dans la liste des choses que je suis supposé écrire.

Je me sens un peu idiot, mais j'ai envie de tenter l'expérience. Je saisis donc le carnet et j'écris: « Je suis triste ». Je cherche ce que je pourrais écrire de plus. J'ajoute: « Je me sens seul. » Le résultat ne remplit même pas une ligne. Je ne me sens pas mieux.

J'essaie alors de faire l'exercice de visualisation, avec la pierre que l'on jette au loin. Comme Juuri me l'a recommandé, je fais vraiment le geste de jeter quelque chose loin de moi. J'ai beaucoup de mal à me représenter quoi que ce soit dans ma tête, et je n'arrive pas à créer de réelles images.

Le mouvement de lancer quelque chose loin m'a toutefois obligé à me mettre en mouvement, même un peu et je m'appuie sur ce sursaut d'énergie pour me décider à commencer ma journée. Je me dirige vers la salle de bain, et passe sous la douche. J'aime sentir mon corps sous l'eau. J'ai l'impression d'absorber une forme d'énergie paisible quand je me lave. Comme si, à chaque gouttelette qui glissait sur ma peau, une part de la légèreté de l'eau imprégnait mon esprit.

En sortant de la douche, je me promets de ne plus me laisser abattre ainsi. Je n'ai pas envie que le comique me prenne en pitié, il est tant de lui prouver, et de me prouver à

moi-même que je suis capable de me débrouiller tout seul. Et cela commence par remplir le frigo, histoire de me faire un bon petit-déjeuner.

Je réalise en sortant dehors dans la fraîcheur de novembre que ça fait bien longtemps que je ne suis pas allé faire vraiment des courses. J'ai un grand sac à dos vide et je me dis que, pour la première fois depuis des années je peux faire les courses et m'acheter tout ce que je veux. Tout ce que je veux, ça veut dire que je peux me passer des salades, légumes et soupes, dont Léa me rabâche les oreilles tout le temps. Je peux acheter du café, des chips, des pizzas surgelées et des raviolis en boîte. Pas la peine d'encombrer mon sac de porridge et autres plats diététiques, qui vous donnent l'impression que manger est une séance de torture.

Pour la première fois depuis que Léa est partie, je me dis que finalement ça n'est peut-être pas si mal de vivre seul.

Lorsque je rentre, je me sers du jus d'orange, me fait griller quelques tranches de pain et m'offre un petit-déjeuner royal, malgré l'heure tardive. Je m'attaque ensuite à mon boulot, qui, lui, absence ou présence de Léa, se renouvelle perpétuellement, avec toujours un dossier qui en remplace un autre.

Je suis content de constater que j'arrive mieux que d'habitude à me concentrer sur mon travail et que j'avance plutôt bien.

Quand je me glisse sous la couette ce soir-là, j'ai le sentiment d'avoir fait un pas en avant, mais je n'arrive pas vraiment à savoir pourquoi. Il me semble très difficile de me représenter un avenir qui diffère de ma situation actuelle. Depuis que je suis né, j'aspire à une vie différente de celle que j'ai. J'ai toujours trouvé que l'expression "être à côté de ses pompes" me collait à merveille. Je me regarde avancer en âge, et, à aucun moment, je n'ai l'impression de prendre le contrôle. Je fais tout par défaut.

Je reprends mon journal et je note « Je veux être heureux ». Je ne sais pas si c'est possible.

* * *

Le dimanche suivant, je ne me laisse pas surprendre par Juuri. Cette fois c'est moi qui vais l'impressionner. Je saute hors du lit à 7 heures et me lance dans le rangement complet de tout l'appartement, encore en caleçon et la tête pleine de pensées brumeuses. Cette fois-ci, sa visite ne me prendra pas de court! Je veux que cet homme se rendre

compte que je suis bien plus que ce qu'il a vu. Quand je termine le ménage, je prends une douche rapide, m'habille et me prépare un bon petit-déjeuner.

Le bruit de la sonnette retentit toutefois plus tôt que je ne l'espérais. Il est 9h30 quand Juuri entre dans mon appartement. Cette fois je suis content de le voir. Je lui souhaite la bienvenue et lui propose, puisque je suis en train de prendre mon petit-déjeuner, de prendre un café avec moi. Il décline poliment. Il s'assied à côté de moi, à la table de la cuisine et nous commençons à discuter.

Juuri s'enquiert de mon journal et me demande si je peux lui dire un peu ce que j'ai pu noter pendant cette première semaine.

Je lui explique que j'ai noté beaucoup de choses liées à Léa. Après deux semaines d'absence, Léa ne m'a toujours pas donné de signe de vie. Malgré son silence, j'attends encore son retour, tendant l'oreille lorsqu'il y a des pas dans l'escalier, cherchant de la lumière à la fenêtre de notre appartement quand je rentre le soir...

Je ne pensais pas qu'elle partirait si longtemps. Dans mon journal j'écris souvent « Elle me manque ». J'écris que je suis triste, j'écris que j'ai peur qu'elle ne revienne pas, qu'elle m'abandonne.

Juuri m'écoute puis quand il voit que j'ai terminé, il me demande:

« Qu'est-ce qui fait qu'elle te manque? »

Je trouve sa question bizarre. Parce que je l'aime! Il voit bien. C'est écrit partout dans mon journal « Elle me manque. » Il sourit:

« Donc quand tu écris "Elle me manque", tu veux dire "Je l'aime". »

Eh bien ça me paraît évident. C'est ça qui prouve qu'on aime quelqu'un non? C'est que quand il/elle n'est pas là il/elle nous manque. Mais Juuri lui, se contente de sourire. Il ne dit rien et s'enquiert des autres notes. Il y en a bien sûr: des difficultés avec des collègues de travail, un petit souci de plomberie, des douleurs abdominales

Pour chacune Juuri écoute ce que j'ai écrit sans m'interrompre, sans émettre le moindre jugement. De temps en temps il me pose une autre question.

Quand je lui lis que je suis énervé parce que mon collègue ne travaille pas assez vite, il me demande des précisions, me demande pourquoi je suis pressé. À chaque fois je me surprends à ne pas savoir donner de réponses qui me satisfassent. Juuri, lui, se contente de me dire de continuer à y réfléchir.

Alors que nous avons fini de lire l'ensemble de mes notes, Juuri constate:

« Tu as réussi à écrire beaucoup de choses, cette semaine. C'est bien que tu aies fait l'effort de regarder comment tu réagis. Je sais que ça n'est pas un travail habituel pour toi. Pour la semaine prochaine je te propose de rajouter un petit exercice de méditation. »

Je dois faire une tête de six pieds de long parce que Juuri ajoute:

« C'est nécessaire. La méditation n'est pas une activité facile au début, mais si on la pratique régulièrement elle ouvre un champ nouveau de possibilités, crois-moi. Pour les premiers temps je te propose des méditations très agréables et très guidées. Je les ai enregistrées pour toi. Il y en a six différentes. Chacune a son propre objectif. Je te conseille de les écouter toutes, puis d'en choisir une qui te parle plus que les autres et de te concentrer sur celle-là pour les jours qui suivent. Le meilleur moment pour méditer c'est le matin. Quand tu sors du lit, tu écoutes l'enregistrement, assis confortablement, les yeux fermés et tu ne laisses rien te déranger avant que tu n'aies terminé. »

Juuri a une voix d'hypnotiseur. Je crois qu'il ferait faire n'importe quoi à n'importe qui. Quand il vous propose de méditer, même si c'est contre vos principes, vous avez envie de dire oui. Et c'est ce que je fais. J'accepte de relever le défi: moi, Renault, je vais faire de la méditation. On aura tout vu.

Nous discutons encore un peu puis Juuri se lève et prend congé. Quand il s'en va, je lui dis cette fois-ci de moi-même:

« Au revoir, à dimanche prochain! »

Et je suis heureux de l'entendre me rendre ma salutation.

Ainsi, commence, ce que je considère comme, ma troisième semaine de coaching. Après une semaine avec la pierre, et une semaine à essayer de démêler mes sentiments dans un journal, me voilà parti pour méditer.

Juuri a dit: au réveil le matin. Le souci c'est que le matin, on ne peut pas dire que j'ai beaucoup de temps, si je garde mes habitudes. Déjà en temps normal, quand je sais que j'ai juste le temps de me préparer pour aller au boulot, je sors du lit avec réticence. Et là Juuri veut que je me rajoute le temps de la méditation.

J'ai voulu suivre le conseil de Juuri et les écouter toutes, mais, après 2-3 minutes à rester attentif sans rien faire, j'ai commencé à chercher des trucs sur internet, et à bouger un peu partout dans l'appartement. Au résultat, j'ai perçu des bribes mais j'ai quand même une idée assez réduite du contenu des fichiers. Ça parle de se détendre, de

se relaxer, de se concentrer sur notre respiration, y a des moments où il faut se représenter des paysages, ou des gens, ou des actions... Tout ça sur une durée de dix à vingt minutes.

Ça me rappelle un peu quand Léa allait chez le sophrologue. Un jour, j'étais rentré du boulot et Léa était assise dans un fauteuil, les yeux fermés, en train d'écouter une bande sonore, avec une voix d'homme qui se voulait profonde et apaisante « Inspirez doucement et sentez le mouvement du ventre.... »

Je me revois éclatant de rire, demandant à Léa où elle est allée chercher ce truc. Elle était furieuse que je l'interrompe. Ça n'avait pas duré longtemps avant qu'elle laisse tomber. Elle n'avait jamais le temps, ou du moins si elle l'avait, ma présence semblait la décourager. En y repensant, je me sens un peu coupable de ma réaction. À l'époque je ne m'étais pas questionné du tout, je trouvais ces enregistrements risibles et j'étais irrité par l'immobilité et le silence que son activité m'imposait.

Mais ça n'excusait pas les moqueries.

Aujourd'hui c'est donc mon tour d'essayer de trouver le temps, le silence et la tranquillité d'esprit pour de la méditation. Au cours de la semaine j'expérimente malheureusement plus d'échecs que de réussite.

Le lundi, refusant de mettre mon réveil plus tôt, je choisis de tenter de faire ma méditation juste avant de me coucher. Je me surprends alors à lutter contre le sommeil, sentant régulièrement que ma tête tombe toute seule sur ma poitrine. En cinq minutes cette situation se répète tellement de fois que je préfère interrompre l'écoute du fichier audio avant la fin, et de me coucher dans mon lit, plutôt que de prendre le risque de passer la nuit dans une chaise pas confortable qui me laisserait des mauvais souvenirs. Je me console en me disant que je recommencerai demain.

Le mardi je choisis de rentrer plus tôt du travail, c'est-à-dire vers 19h, histoire de pouvoir faire ma méditation avant de manger. Je me dis que la faim me tiendra éveillé. Mais cette fois, pendant le temps de ma méditation, mon téléphone sonne. C'est l'un de mes collègues qui a besoin d'un document. Je lui avais dit que je l'enverrai ce soir. J'ai oublié. Le document est resté sur mon bureau. Le temps que je retourne sur mon lieu de travail, que je règle le problème et que je rentre, je n'ai plus que deux préoccupations: manger et dormir.

Je commence à me dire que la requête de Juuri est mission impossible et que je ne suis tout simplement pas fait pour ça. Mais, bien que je ne sache rien de lui, cet homme

m'inspire. Lors de nos deux rencontres j'ai pu constater son sincère intérêt pour moi. Je ne sais pas pourquoi, mais lorsque nous parlons, je sens que son écoute est totale. Il ne sort jamais son portable, ne regarde jamais ailleurs: il focalise toute son attention sur chacun de mes mots, de mes gestes, sachant relever dans mon discours les points réellement importants. Je ne suis pas d'ordinaire un grand bavard, mais avec lui je me découvre extrêmement loquace. J'ai l'impression qu'en sa présence, je me connais mieux. J'arrive à comprendre les liens entre mes pensées, je réfléchis aux raisons de mes actions, aux sources de mes angoisses et de mes émotions... Je n'ai jamais eu le sentiment d'être idiot, mais cependant j'ai l'impression de tout juste sentir le plaisir de mon intelligence et les capacités de mon esprit. À ses côtés, je m'ouvre à un niveau supérieur de conscience, une hauteur que je ne fais, me semble-t-il, qu'effleurer.

Alors oui, je veux qu'il continue à m'aider, je veux continuer à lui faire confiance et je ne veux pas le décevoir. Je me décide donc à effectuer ce que je considère comme un effort surhumain: décaler mon réveil d'un quart d'heure.

Ça ne se révèle pas aussi difficile que je le pensais. Ou plutôt c'est tellement difficile en temps normal que la différence est presque risible.

Mais tout de même, quand mon réveil sonne le mercredi, j'ai bien envie d'envoyer balader ma nouvelle résolution. Je m'extirpe de mon lit en pensant que je déteste les matins et que des vacances seraient les bienvenues. Je suis de mauvaise humeur quand, après ma douche, je m'assieds dans le canapé pour écouter la méditation. Comme je n'ai toujours pas la moindre idée de l'objectif de chaque méditation, j'ai gardé la même que celle que j'ai commencé à écouter déjà deux fois, en me disant qu'au moins celle-là je saurai enfin de quoi elle parle.

Au fur et à mesure que la voix débite son histoire dans mon oreille, je commence à réaliser que ma position n'est pas si bonne que ça. Je commence à avoir mal au dos.

Je m'agite toute le long de l'enregistrement, essayant de réajuster ma position, de m'étirer légèrement. Rien n'y fait. Cette méditation se transforme pour moi en une épreuve d'endurance, extrêmement coûteuse. Mon dos m'empêche de me concentrer sur les propositions de l'enregistrement. Et cette inaction forcée m'irrite, sans que je puisse comprendre vraiment la raison. Mon attention ne parvient pas à se fixer sur l'enregistrement et vagabonde sur mes objets de préoccupation. Un papier à finir pour le boulot, un client à recontacter, Léa qui ne donne toujours pas signe de vie... Lorsque j'entends la voix de Juuri conclure « Vous pouvez doucement reprendre contact avec

votre environnement », je me lève comme un ressort. Je n'ai pas le sentiment de l'avoir perdu une seule seconde, ce contact avec l'environnement.

Après cet échec, je n'ai pas le courage de me remettre à la méditation pendant tout le reste de la semaine. Je décide d'avouer ma défaite à Juuri. Il aura sûrement quelque chose de plus simple à me proposer. Ou peut-être même que la méditation n'est tout simplement pas faite pour moi. Ou que ce n'est pas le bon moment. J'ai trop de soucis en tête. Après ma tentative mercredi, j'ai passé presque une demi-heure à écrire dans mon journal. J'ai écrit sur ces pensées qui m'empêchent de rester disponible au silence intérieur, auquel j'aspire.

Le samedi soir j'ouvre mon journal et je relis ces idées dispersées au hasard des jours.

Je remarque que mes réflexions sur Léa évoluent. Dans les premiers temps je m'effondrais complètement. Je voulais qu'elle revienne, je n'avais plus envie de rien, je me sentais abandonné. J'écrivais « Elle me manque », ou « Je ferais tout pour l'avoir à mes côtés » ou « Je ne peux pas vivre sans elle ». J'ai eu une période où je listais tout le mal que je pensais de moi : "Je ne suis pas assez intéressant pour elle », ou « Je suis un tel incapable » ou « Je suis tellement égoïste ». J'ai aussi eu des épisodes de colère contre elle : « C'est trop facile de partir comme ça », « Elle croit quoi, que je vais l'attendre? », « Je ne suis pas à sa disposition, si elle ne revient pas bientôt, elle n'a qu'à jamais revenir », « Pour qui elle se prend de ne même pas me répondre au téléphone? ». J'ai pu me rendre compte récemment que mes sentiments envers Léa étaient également liés à ma façon de gérer mes relations sociales. Elle est partie depuis maintenant trois semaines et décembre commence tout juste. Ma famille me demande régulièrement quand est-ce que nous comptons venir pour les fêtes de Noël. Je ne sais pas quoi répondre. Je n'ai dit à personne que Léa était partie. Après tout, elle va revenir, est-ce que c'est nécessaire d'exposer des difficultés passagères aux yeux de tous?

Je n'invite personne chez moi. Étant donné mon peu de contacts ici, ça n'est pas difficile de garder tout cela secret. D'ailleurs c'est aussi ce dont je prends maintenant la mesure. En dehors des heures où je suis au travail, je vis dans un isolement presque parfait. Cela fait déjà plusieurs mois que, devant mon absence de répondant, la plupart de mes amis ont cessé de me contacter. Grégoire traîne toujours sur les mêmes serveurs de jeux que moi, mais depuis que je suis en Finlande, l'éloignement géographique fait qu'on a plus de mal à vraiment partager quelque chose. Il est évident qu'il ne peut pas passer chez moi, comme avant, dès que l'un de nous a un coup de mou. Alors je ne lui dis plus. Quel intérêt? Ce n'est pas comme si on n'avait jamais eu des conversations

philosophiques. Et puis, maintenant que je suis venu en Finlande pour sauver notre couple, je ne supporte plus vraiment ses remarques sur le fait que Léa n'est pas assez bien pour moi. Je refuse de croire que j'aie fait une erreur. Je suis venu ici parce que c'était ce qu'il y avait de mieux pour moi. En tous cas c'est ce dont je m'étais convaincu. Mais voilà, maintenant que je suis face à moi-même, la question me revient inlassablement: « et si elle ne revient pas, maintenant, que me reste-t-il? » Rentrer en France? Et pour quoi? Qui m'attend désormais là-bas? Est-ce que je pourrais retrouver l'emploi que j'avais avant? Rien n'est moins sûr. Surtout que la période n'est pas propice aux changements de poste. Rester ici? Mais je n'y suis toujours pas chez moi. Combien d'années me faudrait-il pour avoir le sentiment dans ces rues que je suis « à la maison »? Je serai toujours un étranger ici. J'ai rencontré beaucoup de gens ici. Certains célibataires, d'autres en couple, voire mariés avec des enfants. Et le discours reste souvent le même: les enfants, nés en Finlande sont peut-être finlandais. Mais eux? Non. On n'est pas finlandais parce qu'on a vécu dix ou vingt ans en Finlande. On est argentin, brésilien, kenyan, russe, allemand, français, résidant en Finlande. Rien d'autre. Certains ont fini par obtenir la nationalité finlandaise. Mais ça n'est qu'un mot sur un papier.

Est-ce que j'ai envie d'être un étranger toute ma vie? Est-ce que j'ai des raisons de rester ici? Je pense à deux-trois personnes que j'ai connues ici et qui ont donné du sens à ma venue. Il y a Inari bien sûr. Et quelques jeunes de mon cours de finnois avec lesquels dans les premiers temps je sortais pas mal. On allait chanter bourrés dans les karaokés finnois, ou faire un sauna avant de se jeter dans la mer gelée. Immanquablement j'ai fini par perdre contact. Parce que je travaillais de plus en plus et me rendais de moins en moins disponible.

Et me voilà rendu au bout de deux ans, à une sorte de vide social. Il me reste mes collègues de boulot, avec lesquels je partage tous les vendredis un verre dans un bar. Plusieurs verres même. La Finlande est un pays où être complètement saoul n'est pas exceptionnel. Les samedis soirs dans le centre-ville sont des moments particuliers.

J'ai pris le pli: je sais maintenant descendre plusieurs shots sans échanger un mot avec mes voisins, jusqu'à ce que l'alcool ait atteint un niveau où la parole vient librement et où les échanges se font facilement. On drague les filles, on chante, on crie beaucoup. Quand le patron nous sort on hurle dans la rue. Et quand on ne tient plus debout, le moins bourré d'entre nous, porte les autres jusqu'à la gare centrale où il peut de façon presque sûre, regagner son chez lui. Plusieurs fois ils ont appelé Léa pour qu'elle vienne

me chercher. Aujourd'hui je me demande ce qu'ils feraient. Je m'effondrerai probablement sur le canapé de l'un d'entre eux.

Je n'y suis pas retourné les trois dernières semaines. La peur de me mettre à pleurer. Je ne crois pas que dans la période actuelle je puisse me retenir d'avoir l'alcool triste. Et parce que j'ai peur de passer pour un nul, je refuse qu'on sache que Léa m'a quitté. Que vont-ils penser de moi? Que je suis un incapable? Un salaud? Un raté?

Je refuse d'en parler parce que ça fait encore trop mal. Si je m'ouvre, je m'effondre et qui sait si je saurais me relever.

C'est tous ces éléments-là que je vois se dérouler dans mon journal. Et c'est pour répondre à tout ça que je veux que Léa revienne. Pour que ma vie sociale reprenne comme avant: pas d'amis, mais des gens que je peux fréquenter, pas de réels contacts mais une apparence de convenance qui satisfait tout le monde.

Et parfois je ne veux pas qu'elle revienne parce que je ne supporte plus de réaliser ce qu'est ma vie. Je ne veux pas qu'elle revienne parce que je ne veux plus faire semblant que tout va bien. Je ne veux plus vivre comme ça. Je veux plus. Je me répète que la vie, la vraie, ça ne peut pas être juste ça.

Et je ne veux pas qu'elle revienne, parce que je crois que moi aussi j'ai besoin de réfléchir. À ce que ça signifie d'être en couple avec elle. À ce qu'elle représente pour moi. Et à l'avenir pour nous deux.

Et tous ces sentiments se mêlent, me jetant dans une confusion sans fin.

Je suis en train de me battre avec tout ça quand Juuri entre dans mon appartement le dimanche. Je ne suis pas vraiment de bonne humeur. J'attaque: « Pourquoi tu débarques dans ma vie? De quel droit tu bouscules tout? ».

Je n'ai pas envie d'être sympathique aujourd'hui. J'ajoute: « J'étais tranquille avant, je ne me posais pas de question, j'avais l'esprit vide les trois quarts du temps et c'était très bien. Et toi tu débarques comme ça sans rien demander et regarde-moi maintenant! Je me torture l'esprit sur des questions sans réponse, comme une adolescente. Mais pourquoi? »

Sans explosion ni mépris, Juuri prend le temps de s'asseoir dans mon canapé, confortablement. D'une voix toujours aussi mesurée qui laisse paraître une profonde

considération de ma situation, il se contente de me demander: « Qu'est-ce qui se passe Renault? Qu'est-ce qui ne va pas?

- Qu'est-ce qui ne va pas? C'est une grande question ça! La liste est longue j'espère que tu n'es pas pressé! Ça irait plus vite de me demander qu'est-ce qui va! »

Il sourit:

« Tiens c'est intéressant ça! Qu'est-ce qui va?

- Mais rien! Rien ne va! Léa ne me donne toujours pas de signes de vie, j'ai un boulot qui m'ennuie et qui m'épuise, pas d'amis, personne avec qui j'ai un réel sentiment de me connecter. Je suis seul dans un pays dont je ne maîtrise pas la langue, où il fait froid et nuit tout le temps... Je pourrais mourir seul dans mon appartement et personne ne s'en rendrait compte une seule seconde. Je ne crois en rien qui puisse me reconforter et me donner l'illusion qu'une autre vie meilleure m'attend.... Je ne suis pas riche. Personne ne me connaît et personne ne s'intéresse à moi.

- Pour quelles raisons voudrais-tu que les gens s'intéressent à toi?

- Comment ça? Eh bien comme tout le monde. J'ai envie qu'on m'aime, qu'on m'admire. C'est agréable quand les gens nous regardent.

- J'ai peut-être mal formulé. Ce que je demande c'est : quelles sont les choses admirables chez toi que les gens devraient voir?

- Merci de sous-entendre qu'il n'y a rien de bien chez moi, je n'ai pas vraiment besoin de tes services pour me sentir inintéressant.

- Je n'ai rien sous-entendu. Mais ce qui est intéressant, c'est que c'est ce que tu as perçu de ma question. Tu y a placé un jugement que je n'émettais pas. Si tu veux bien je vais te raconter une histoire qui va t'aider à comprendre.

Notre histoire se passe dans une ville isolée, quelque part dans le grand désert africain.

À la porte de la ville, un gardien guide les voyageurs. Il leur ouvre la porte et répond à leurs questions.

Un premier homme arrive. Il a le regard soucieux et semble fatigué. Il demande:

« J'arrive tout juste dans cette ville, je n'y suis jamais venu. Dites-moi gardien de la ville, comment sont les hommes ici? »

Le gardien le regarde et à son tour lui demande:

« Comment étaient les hommes dans la ville dont vous venez? »

Le visage de l'homme se creuse comme sous le poids de ses soucis et il dit: « Ah si vous saviez! Là d'où je viens les hommes sont voleurs. Ils mentent et ils sont violents. Ils ne savent pas ce qui est beau et vénèrent la bêtise. »

Le gardien le regarde avec compassion et il lui répond enfin: « Les hommes dans cette ville sont semblables. Vous les trouverez brutaux et sans culture, je le crains ».

Alors que l'homme, déçu, entre dans la ville, un autre homme arrive. Il semble plus détendu. Il demande joyeusement:

« Et dites-moi gardien de la ville, jamais auparavant je n'ai franchi ces portes. Quel genre d'homme puis-je ici rencontrer? »

Le gardien à nouveau lui demande:

« Dans la ville précédente, comment étaient les hommes? »

L'homme sourit en se remémorant les bons moments passés et il répond:

« Dans la ville d'où je viens les gens sont éduqués. Ils sont passionnés par ce qu'ils font, honnêtes et droits. Ils savent s'entraider et ils créent autour d'eux un espace qui ravit les cinq sens. »

Alors le gardien lui sourit chaleureusement et il déclare: « Soyez heureux, car dans cette ville, où vous entrez, vous trouverez des hommes de même trempe. Ici l'on vous respectera et l'on vous aidera. Les gens vous offriront une conversation qui vous ravira et vous découvrirez en chacun des trésors. »

Alors que le deuxième homme pénètre, enchanté, dans la ville, un habitant qui a entendu les deux conversations de sa fenêtre, s'adresse au gardien, surpris:

« Mais enfin comment peux-tu dire quelque chose à l'un et le contraire à l'autre? Ces deux hommes arrivent à quelques minutes d'intervalles et tu leur fais une réponse inverse. Pourquoi? »

Le gardien regarde la ville, puis le désert, les étoiles et l'homme qui lui parle. Lentement il répond:

« Ainsi, on ne voit des gens que ce qu'on en attend, chacun porte un univers dans son cœur. »

Après une courte pause, Juuri reprend:

« Nous sommes comme les hommes de cette histoire. À chaque rencontre nous arrivons avec nos attentes et nos idées préconçues, dont nous ne sommes le plus souvent pas du

tout conscients. Ces idées modifient totalement notre façon de percevoir ce qui nous arrive et, par cela même, notre réaction à cet élément. Ainsi quand je te demande ce qui est admirable chez toi, tu entends que je me moque de toi et que je pense, moi, qu'il n'y a rien de bon. Mais ça n'est pas ça que tu as entendu. »

L'histoire de Juuri a eu l'effet apaisant d'une berceuse à un tout petit. Comme tel j'ai cessé de m'agiter et j'ai pu commencer à m'ouvrir à son message. Je reste toutefois un peu méfiant:

« Quand même Juuri, c'est un peu différent comme situation. Pourquoi tu me demanderais ce qui est admirable chez moi?

- Parce que tu m'as dit que tu voulais que les gens t'admirent. Et dis-moi pourquoi les gens admirent quelque chose?

- Parce que c'est admirable. Mais justement vu que je viens de dire que personne ne m'admirait, il est logique que si tu me poses cette question, tu veuilles me souligner que si les gens ne m'admirent pas c'est parce que je ce que je suis ou fais n'en est pas digne.

- Ça c'est ton raisonnement. Tu aurais pu penser au contraire que je pensais simplement que les gens ne reconnaissaient pas ton génie par exemple.

- C'est ce que tu voulais dire?

- Non je voulais simplement savoir ce que toi tu admires chez toi.

- Rien... » Je m'effondre dans le canapé, me sentant très las tout d'un coup... « Rien du tout. Je suis un raté, je viens de te le dire. Ma vie est un échec sur toute la ligne.

- Mais dis-moi si tu n'admires rien chez toi, comment peux-tu espérer que d'autres t'admirent? C'est cela qui importe. Tu dois commencer par chercher, toi le premier, ce qui fait de toi un être admirable. Lorsque tu croiras en toi, le monde suivra. Parce que tu auras reconnu ce qui fait de toi un être exceptionnel, alors les autres pourront le reconnaître également. »

Je suis sceptique. Je ne vois pas comment faire pour trouver en moi des choses admirables. Juuri, lui, n'a pas l'air de douter un instant.

« Tiens pour la prochaine fois, ça va être ça que tu vas travailler. En une semaine je veux que tu trouves trois talents que tu as, et deux actions qui t'ont rendu fier de toi dans chaque journée. C'est-à-dire en tout quatorze actions. Ça n'est déjà pas beaucoup et je suis sûr que tu peux en trouver plus, mais ça sera déjà un bon début.

Ça fait déjà deux beaux objectifs de travail pour la semaine prochaine: apprendre à célébrer ce qu'il y a de positif chez toi et apprendre à entendre ce que les autres disent vraiment et non ce que tes idées préconçues te font imaginer.

Maintenant explique-moi pourquoi tu es en colère comme ça?

- Mais je t'ai dit pourquoi Juuri. Parce que depuis que tu es dans ma vie, plus rien ne va!
- Tu veux dire que tu penses que ma présence rend ta vie plus compliquée?
- Oui exactement.
- Et quelle solution tu proposes? Est-ce que ça veut dire que tu préférerais que je n'intervienne plus? »

Il n'a pas l'air du tout inquiet ou gêné quand il me demande ça. Il n'a pas l'air un seul instant de voir un enjeu personnel dans cette question. De lui, émane un réel intérêt. Comme un visiteur qui interroge le guide d'un musée sur un détail historique. Parce qu'il semble si détaché, j'ai le sentiment qu'il m'autorise maintenant réellement à faire mon choix. J'ai l'impression qu'il suffise que je dise « oui » pour qu'il franchisse l'espace qui le sépare du couloir et que je ne le revois plus. J'hésite. Je n'étais pas préparée à cette réponse. Je m'attendais à ce qu'il se contente de me prouver que sa présence m'était indispensable ou à me dire que ce que je pensais n'avait que peu d'importances, puisque de toute évidence il savait mieux que moi.

« Tu me demandes vraiment? »

« Eh bien oui. De toutes façons c'est toi qui décide dans la vie. Personne ne peut te forcer à quoi que ce soit. Tu as l'entière responsabilité de tes choix. Par exemple, je peux venir jusqu'à ta porte, mais tu peux faire le choix de ne pas m'ouvrir. Ou tu peux m'ouvrir et faire comme si je n'étais pas là, refusant de me parler ou de m'écouter. Ou même, tu peux me laisser dans ton salon et aller faire tes courses. Tu vois bien que ce serait vain de t'imposer ma présence. De la même façon dans la vie, tout ce qu'on essaie de t'imposer de l'extérieur ne peut intervenir qu'avec ta permission implicite. Ce sont tes paroles et tes actes qui régissent ta vie, pas ceux de ton entourage. Alors si tu es en colère parce que ma présence te dérange, il semble logique d'agir pour que cette présence disparaisse. Mais si tu es en colère parce que je te fais voir des choses que tu n'aimes pas, le fait de me mettre dehors ne te débarrasseras pas de ces éléments négatifs. Dans ce cas, peut-être qu'il vaut mieux que tu concentres tes efforts là-dessus et pour ça, je suis certain que je peux t'aider.

C'est un choix important que tu dois faire. Si tu décides d'être seul, je ne pourrai plus t'aider. Ceci dit, si tu penses que tu as besoin de mon aide, tu dois accepter d'affronter les difficultés et de faire les efforts nécessaires pour aller dans la direction que je te propose. Comme tu l'as déjà constaté, mon aide n'est pas une partie de plaisir. Mes encouragements ne signifient pas que tu seras sans cesse victorieux, au contraire.

Parfois, comme pour la méditation cette semaine, tu vas avoir l'impression d'échouer. Mais si on n'échoue pas dans la vie, on n'avance pas. Ce sont nos échecs qui nous aident à aller de l'avant, parce qu'ils nous montrent quels sont les chemins à ne pas suivre, nous donnant ainsi l'opportunité de voir le chemin qui nous convient mieux. »

Les mots de Juuri m'ouvrent un monde sans limite. Je suis donc le maître de ma destinée? C'est moi qui choisis où je vais? Quel pouvoir j'ai! Je comprends, qu'encore une fois il me remet face à mes responsabilités. Encore une fois je constate que je suis un homme libre, à qui la liberté fait peur. Combien de fois aurai-je besoin de me répéter cette idée pour la faire mienne? Quand cesserai-je de douter des possibilités que cela m'offre? Quand saurai-je enfin reprendre le contrôle de ma vie? Je me sens tellement enivré par ses mots que je manque d'oublier que Juuri est dans la pièce à attendre ma réponse. Mais il y a une question qui me rappelle à la réalité:

« Comment peux-tu savoir que j'ai échoué à mettre en place la méditation cette semaine? »

Moi qui un peu plus tôt avait honte de cette réalité, j'ai totalement écarté la peur d'être rejeté qui la soutenait, émerveillé que je suis par ce nouveau tour de magie. Mais Juuri ne semble pas prêt à révéler ses pouvoirs.

« Ah ça c'est mon petit secret. En attendant nous allons nous attaquer à ce qui t'a posé des difficultés. Tu vas voir aujourd'hui l'une des applications de ton journal. »

Il prend le carnet que j'ai laissé sur la table et me le tend:

« Est-ce que tu peux essayer de retrouver les éléments qui ont freiné la mise en place de ta méditation cette semaine? »

Avec l'aide des notes prises dans mon journal, je parviens à lister les difficultés que j'ai rencontrées: difficultés pour me réveiller, difficultés à rester concentré sur la voix qui parle, tendance à l'endormissement, dérangement par le téléphone, douleurs dans le dos, puis finalement découragement et abandon.

Juuri reste particulièrement intéressé par ce dernier point. En discutant avec lui je me rends compte à quel point j'ai été rapide à abandonner. En y réfléchissant je n'avais essayé que trois fois avant et bien que je n'ai pas connu de sensation très agréable j'avais clairement pu constater des progrès, puisque la troisième fois j'avais enfin réussi à écouter cette méditation en entier, malgré l'inconfort. Mais je n'ai pas vu les choses sous cet aspect, je n'ai noté que les points négatifs et je me suis dit que de toutes façons je ne m'en sortirai pas.

Là encore, Juuri voit le lien avec l'exercice qu'il m'a proposé pour cette semaine. Il m'explique que c'est là-dessus que je dois travailler. Je dois apprendre à voir ce qui est positif et beau chez moi et non ce qui est négatif, comme j'ai tendance à le faire inconsciemment depuis des années.

C'est donc la leçon pour aujourd'hui. Juuri se lève et se dirige vers la porte. Il me souhaite une bonne journée, une bonne semaine et ajoute avant de sortir: « Et je te conseille la troisième méditation, elle devrait t'aider pour tes talents! »

Comme à chaque passage de Juuri, je reste avec deux sentiments contradictoires. Je suis accablé par l'ampleur du travail qu'il me reste à faire, mais je suis également plein d'énergie, car Juuri m'apporte des réels outils pour que ma vie change et évolue. Je décide de profiter de cette énergie pour faire les choses qui me coûtent le plus. Je fais le ménage, je range l'appartement, je vais faire les courses...

Séparation

Vers 14h alors que je commence à repenser à ma mission de la semaine, j'entends mon téléphone sonner. Je le prends et vois s'afficher le numéro de Léa. J'ai le cœur qui bat. Je manque de lui raccrocher au nez. Je n'ai pas vraiment envie de lui répondre. Pas maintenant. J'ai trop peur de ce qu'elle va me dire, de ce qui va se passer... Je décide de me laisser du temps pour réfléchir. Je laisse le répondeur s'enclencher. Je vais chercher mon journal, me prépare une tasse de café, m'assieds dans le canapé et j'écoute le message qu'elle m'a laissé. Elle me dit qu'elle aimerait qu'on parle des vacances de Noël. Elle devrait prendre ses congés maintenant. Elle voudrait qu'on voit ce qu'on fait. Elle n'a pas envie de mêler nos familles à nos problèmes. Elle dit qu'elle doit poser ses congés, et qu'elle pensait passer juste deux ou trois jours là-bas, avec moi, pour éviter les questions. On n'aurait pas longtemps à tenir, on fêterait juste Noël avec nos parents de chaque côté, histoire de faire plaisir à la famille et on rentrerait ensuite chacun de son côté. Ou alors, on pourrait tout simplement prétexter que j'ai trop de boulot et qu'on ne peut pas rentrer cette année. Après tout c'est probablement vrai, je n'ai quasiment pris aucun congé cette année.

Je suis un peu énervé. Après tout elle n'a qu'à assumer ses décisions. Si elle ne veut pas rentrer en France, elle n'a qu'à le dire comme ça à ses parents.

Je me rends compte également que j'avais un peu cette même intention de tout cacher. Ne rien dire me paraissait la meilleure façon de ne pas avoir à affronter les réactions des uns et des autres.

Mais de l'entendre formuler ce que j'avais commencé à imaginer, me fait réagir. Je n'ai rien fait de mal, je n'ai pas de honte à avoir. Je n'ai pas à me cacher. Je dois cesser de fuir mes difficultés et m'appuyer sur les gens qui se montrent prêts à me soutenir.

Il n'est plus temps, pour moi, d'attendre la décision de Léa comme un couperet. Je n'en ai plus envie. Je repense à tout ce qui s'est passé dans ma tête ces dernières semaines. Je pense à ce que Juuri m'a appris. On a la vie que l'on choisit. Quelle est la vie que j'ai envie de choisir?

J'ouvre une page de mon journal et j'écris: « Ma vie idéale ». A ma grande surprise j'ai plein d'idées. Je pensais me retrouver face à une page blanche, mais bien au contraire

j'ai envie de plein de choses. Je m'oblige à écrire sans penser. Je crois que l'énergie reçue de Juuri et la colère contre Léa me donnent vraiment la force de faire taire mes angoisses pour un moment. Je m'arrête, après presque une heure. Mon poignet me fait presque mal. Je relis ces pages qui représentent tout ce dont j'ai toujours eu envie et que j'ai, jusqu'à maintenant, refusé d'affronter pour ne pas être déçu. Je lis que je voudrais avoir des vrais amis, sur lesquels je puisse compter, avec lesquels je puisse réellement créer un lien fort. Je lis que je veux être plus honnête avec moi et avec les autres. Ne pas jouer la comédie. Ne pas seulement parler de la pluie et du beau temps. Mais être dans le vrai, dans le ressenti partagé. Apprendre à m'ouvrir et à me dévoiler, pour que l'autre à son tour, puisse s'ouvrir et me faire confiance.

Il y a tellement de choses dans mon journal qui ne correspondent pas à ce que je fais aujourd'hui. Dans ma vie rêvée je travaille dans le cinéma. Pas comme acteur. Je n'ai jamais été très bon pour jouer la comédie sur scène. Mais comme cadreur. Je me rappelle quand j'avais 15 ans, mon père avait accédé à ma demande insistante et il m'avait offert une super caméra numérique. J'avais investi dès ce moment un temps fou à trouver des potes motivés pour monter des petits films. On avait tourné plein de courts-métrages. La qualité laissait à désirer, souvent parce que notre scénario n'était pas terrible, ou parce que les acteurs ne se prenaient pas vraiment au sérieux. Mais j'avais eu avec cette caméra des moments de pur bonheur. J'étais tout simplement heureux quand je faisais ça. En fait toute ma vie j'ai adoré le cinéma. Très rapidement j'ai commencé à m'intéresser à l'image et au son. J'ai arpenté plusieurs musées comme celui de Lyon, permettant d'en voir plus sur les coulisses du film.

Je restais en admiration devant la perfection avec laquelle certains films avaient été cadrés. Je me repassais en boucle certaines scènes de Die Hard, essayant de comprendre comment le cadreur avait pu obtenir une telle netteté d'images.

A 15 ans tous les jeunes rêvent d'être acteurs de cinéma. Pas parce qu'ils aiment le théâtre, mais parce qu'ils croient qu'ils seront célèbres, beaux et capables d'avoir toutes les belles actrices qu'ils voient à l'écran dans leur lit. Il n'en faut pas beaucoup pour enflammer l'esprit d'un adolescent. Mais de mon côté, ce qui me faisait frémir dans le cinéma, c'était la transformation de la réalité. Ce qui me faisait rêver c'était de m'imaginer, derrière la caméra, à jouer avec les lumières et les couleurs pour donner cette impression de calme ou de vivacité que l'on attendait de la scène. Je voulais réfléchir au meilleur plan pour rendre telle ou telle émotion.

Plutôt bon élève, j'avais préféré cependant viser la sécurité. Après que plusieurs de mes professeurs et mon conseiller d'orientation, aient convoqué mes parents pour parler de ma décision d'orientation pour le lycée, j'avais décidé d'opter pour de la physique et des études scientifiques afin de réussir ma vie. Ou tout au moins, ce qui, à l'époque, me paraissait être réussir sa vie: un bon boulot, une belle maison, une femme et des enfants.

Mes professeurs comme mes parents, m'avaient conseillé, pour mon bien, d'oublier mon rêve de cinéma. Ça n'était qu'un rêve. Je pense qu'ils voyaient chez moi ce que je voyais chez les autres. Un goût frivole pour la célébrité et les belles actrices. Et ils associaient à ce rêve les mots présents dans la revue d'orientation: emploi précaire, intermittent du spectacle. Ces mots les terrifiaient. Leur discours était clair. Dans le cinéma on ne rentre pas sans piston. Eux n'avaient aucun contact dans le milieu. J'étais voué à ne jamais trouver de travail.

Leurs angoisses m'avaient rapidement paralysé. Qu'est-ce que j'aurais pu avoir qui m'aurait permis de me distinguer? Je n'avais pas une assurance démesurée. Au collège certains copains se moquaient de moi lorsque je parlais de bosser dans le cinéma. Ils disaient que je n'étais pas à la hauteur. Et j'étais assez d'accord avec eux.

Il y avait aussi cette phrase, l'une des préférées de mon grand-père, avec laquelle il m'avait bercé depuis tout petit: « Tu sais, dans la vie, on ne fait pas ce qu'on veut. »

J'avais donc décidé de continuer à filmer sur mon temps libre et à m'engager dans des études plus utiles. Après tout je pouvais toujours faire ce que j'aimais comme un hobby tout en travaillant dans la physique. J'aurais plus de facilité, apparemment, à trouver un travail en CDI, ce qui était très rassurant. J'aurais un revenu régulier suffisamment élevé pour me payer le matériel cher qui me permettrait de m'améliorer. Je pourrais louer du matériel professionnel facilement. À 15 ans, en effet j'avais bien compris que la sympathique caméra numérique offerte pour mon anniversaire n'était rien à côté du matériel sophistiqué dont je rêvais. Je pensais que réaliser les études que mes parents ambitionnaient pour moi ne serait finalement qu'un avantage: j'aurais un bon diplôme, je serais capable d'économiser rapidement, je pourrais m'acheter un super matériel et je pourrais passer mes soirées à faire ce que j'aimais. Je continuais de croire au fond de moi, que peut-être après quelques années à faire du cadrage comme hobby je pourrais avoir la chance d'avoir quelqu'un qui me remarque et qui me permette de transformer ce simple passe-temps en réussite professionnelle.

Malheureusement les choses n'avaient pas vraiment évolué comme je l'avais planifié. Au lieu de devenir le cadreur fou dont j'avais rêvé, j'avais fini par me laisser englober

par mes études. Je n'avais tout simplement pas le temps. Et j'étais obligé de faire passer ces études moins intéressantes au premier plan parce que c'était ça qui allait me faire gagner ma vie.

De plus je manquais d'énergie. Lorsque je sortais d'une journée à devoir préparer un dossier pour la fac, je n'avais plus qu'une envie: dormir. Au début, évidemment, j'essayais quand même de garder du temps pour ça, les week-ends par exemple. Mais mes copains sortaient tous, allaient dans un bar, organisaient des soirées. Je ne résistais pas longtemps. Je me disais que je ne pouvais pas perdre toute relation sociale juste pour un rêve. Lorsque je disais que je voulais passer le week-end à bosser sur des techniques de film, j'avais l'impression d'être catalogué comme un loser, un asocial, un type qui ne savait tout simplement pas s'amuser. Je commençais à sortir de plus en plus et à filmer de moins en moins. Je ne voulais pas être vu comme rébarbatif. Je ne pensais pas un instant que j'aurais peut-être dû chercher des amis qui me ressemblent plus et qui aient envie de passer leur week-end avec moi à bosser sur des projets un peu fous, plutôt qu'à sortir et à boire. Tout simplement je finissais par croire que ce n'était pas normal et pas vraiment utile de me consacrer à cette passion.

Il fallait profiter de ma vie étudiante. On croit qu'on n'oubliera jamais ce qui nous fait vibrer, mais je découvrais pour ma part que j'avais tout simplement oublié le grand plaisir de consacrer cette énergie au cinéma. Le jour où j'avais commencé à enterrer mes rêves de pouvoir réussir dans ce milieu, j'avais enterré avec, toute notion d'accomplissement personnel. Il fallait travailler pour vivre. Et pour éviter de m'en mordre les doigts, j'avais peu à peu cessé de penser à tout ça. Parfois, devant un film je me surprénais à noter mentalement les erreurs ou les réussites du cadreur, mais je n'avais plus de caméra depuis longtemps. Exceptionnellement pour un mariage ou pour des vacances, il m'arrivait de renouer avec cette relation extraordinaire, mais je le faisais sans y penser.

J'avais tout simplement l'impression que je n'étais pas fait pour ça. Après tout, j'avais assez à faire avec mon boulot.

Je pense que quelque part dans mon esprit j'avais comme inscrit au fer rouge: Je ne serai jamais cadreur. C'était définitif. Doué comme j'étais pour ne pas penser ni ressentir, cette phrase avait réussi à passer inaperçue toutes ces années. Et je me réveillais maintenant comme d'un long sommeil. Je me réveillais et assumais la douleur de mon rêve perdu.

Malheureusement, il était maintenant trop tard. J'aurais dû me battre lors de mon inscription à la fac pour intégrer des études sur l'image. J'aurais dû insister davantage, et expliquer qu'au pire, si je ne pouvais pas entrer dans le milieu, je pourrais toujours bosser à mi-temps et reprendre des études plus sûres. Je ne sais pas, j'aurais sûrement pu trouver une solution à l'époque. Mais j'avais laissé d'autres personnes décider pour moi. Je ne pouvais plus que l'assumer.

Mes réflexions m'ont éloigné de l'appel de Léa. Je réécoute le message sur le répondeur et décide de rester sur ce que Juuri m'avait dit: il me faut agir de façon positive et cesser de me tracasser sur des points négatifs. Dans les choses qui animent mon idéal, il y a également d'être plus honnête dans mes relations. Y compris avec ma famille. C'est donc le moment de cesser de jouer le jeu de "Tout va bien, je vais bien". Mais pour ça il me faut aussi me positionner par rapport à Léa. Il faut que j'arrête de me demander ce qu'elle va décider et que je me situe par rapport à mes propres attentes.

J'ai appris de mes précédentes entrées dans mon journal que j'ai en réalité surtout peur d'être seul, peur d'être indigne d'être aimé, peur que les gens pensent que j'ai mérité qu'elle me quitte et peur d'avoir renoncé à la France, à mon travail à Montpellier et à mes amis là-bas pour une relation qui s'avèrerait n'en pas valoir le coup. Mais dans tout cela le mot amour n'intervient pas.

À force de m'être laissé gagner par la peur, j'ai totalement oublié de prendre soin de ces sentiments précieux que j'avais ressentis pour Léa dans un premier temps. Je ne sais ni ce qu'elle aime, ni ce qu'elle pense, ni ce en quoi elle croit. Je ne sais pas à quoi elle occupe ses journées, ni exactement en quoi son travail consiste.

En fait toute notre relation a peu à peu perdu sa valeur, en partie à cause de mes angoisses et de mon incapacité à prendre mes responsabilités.

La question qui reste c'est: à quel point j'ai envie de redonner du sens à tout ça ou à quel point je pense juste qu'il est trop tard et qu'il vaut mieux repartir de zéro.

Je décide d'affronter ma peur et de discuter avec Léa. Face à face. Je dois me préparer réellement. Lister ce dont j'ai envie, ce qui me semble important. Je dois prendre mes responsabilités et accepter de montrer à Léa ce qui compte pour moi.

Je l'appelle. Elle ne répond pas. Sans doute qu'elle, non plus, n'est pas très à l'aise à l'idée d'entendre ce que je peux avoir à dire. Je laisse un message disant que c'est une discussion compliquée et qu'avant qu'on prenne une décision concernant nos vacances, on devrait peut-être avoir une vraie discussion entre adultes dans un terrain neutre pour réfléchir à ce qu'on veut faire.

Je lui dis que sauf avis contraire de sa part, je serai à notre café favori, à 18h.

Dans le courant de l'après-midi, je reçois un texto me signalant qu'elle sera là. Je me prépare donc et vers 17h, je franchis la porte de mon appartement. Durant tout le trajet mon cœur bat la chamade. Je n'ai jamais été face à une situation aussi difficile.

Lorsque Léa entre dans le bar, j'ai les mains moites. J'ai du mal à mettre le doigt sur ce qui, exactement, produit une telle angoisse chez moi. Mais je sens que c'est lié à tout ce que je redoute de ses réactions et de mon incapacité à dire les choses. J'ai peur de m'énerver, j'ai peur qu'elle pleure. Je n'ai jamais été un champion des émotions. En général je balance entre l'indifférence et la colère. Voilà donc pour moi un défi difficile à relever: avoir une réelle conversation entre adultes, dans laquelle je ne dissimule pas ce que je ressens et dans laquelle je n'élève pas la voix. J'ai envie que quelque chose de positif puisse ressortir de cette discussion.

Léa s'assoit à côté de moi. Elle n'a pas très bonne mine. On dirait qu'elle ne dort pas très bien en ce moment. Je lui demande un peu gauchement comment elle va. Elle bredouille un "ça va" pas très assuré. Je n'insiste pas. Je commence à lui livrer les résultats de mes réflexions de ces derniers jours. Je veux qu'elle comprenne que je suis désolé de ne pas avoir été l'homme idéal pour elle. Je crois que j'ai vraiment mal agi avec elle. Je lui dis que je ne lui dis pas ça pour qu'elle revienne. Je lui dis, en essayant d'y mettre les formes pour ne pas la blesser, qu'en fait je crois que cette relation est arrivée à un point où elle nous bloque tous les deux.

Elle me regarde étrangement. Elle s'énerve. Elle dit qu'elle, elle a fait tout ce qu'elle a pu. Elle dit que c'est moi qui ai tout foutu en l'air. J'essaye de ne pas réagir avec colère, mais je sens que je suis blessé de l'entendre déverser tant d'agressivité, sans se remettre elle-même en cause.

Je sais que je n'ai pas été le copain idéal. Mais c'est pour ça que j'ai commencé par m'excuser. Et je ne lui ai pas, comme je le fais d'habitude, promis la lune sans le penser. J'ai simplement présenté les faits et j'ai conclu que cette relation n'était plus satisfaisante pour nous deux. Je ne vois pas pourquoi elle s'énerve. Après tout, c'est bien sa conclusion, non? Pourquoi sinon est-elle partie?

Léa n'a pas fini de lâcher sa bile. Elle dit qu'elle a tout fait pour notre couple. Elle dit qu'elle a vraiment très longtemps pris sur elle, parce qu'elle savait que j'avais tout laissé pour venir ici, juste pour elle. Elle dit qu'elle a fait tellement d'efforts et que je n'ai jamais rien vu, rien dit.

Ça me coûte mais je dois admettre qu'elle a en partie raison. C'est vrai que depuis qu'on est à Helsinki elle n'a que rarement fait des remarques, même quand je pouvais voir que ma façon d'agir ou de penser lui déplaisait. Mais je ne suis pas ici pour ressasser le passé. Je sais que j'ai mal agi. Malheureusement je ne peux défaire ce que j'ai fait.

Je réoriente donc la discussion sur la raison de notre rencontre. Je lui dis que j'ai écouté son message et que de ce que j'en comprends, je suppose qu'elle veut continuer à réfléchir encore longtemps (après tout Noël c'est dans presque un mois).

Je sais que je me suis mal exprimé, quand je vois son regard.

La conversation commence à prendre un tour désastreux. J'ai beau essayé de garder mon calme, je continue à me sentir blessé par le choix qu'a fait Léa de se poser en victime. J'ai l'impression que si elle prenait au moins une part des responsabilités ça serait plus facile pour moi de faire avancer la discussion. J'ai l'impression aussi d'être le seul à vouloir réfléchir de façon constructive à ce que nous attendons de notre relation. Je crois que j'aurais besoin que quelqu'un me conseille sur la façon de discuter avec elle, car je ne sais clairement pas trouver le bon angle de discussion.

Pendant une seconde je nous regarde discuter et je me rends compte que nous sommes dans le même type de discussions que nous avons eues des centaines de fois. Je n'arrive pas à construire quelque chose de différent. Je comprends qu'avec Léa, il faudra beaucoup de travail de chacun d'entre nous et beaucoup de temps pour réparer tout ce qui a été détruit patiemment, au fil des mois.

Et je n'en ai pas le courage. Je sais que certains me trouveront lâche. Je sais que je vais blesser Léa. Mais, pour le moment, ce dont j'ai besoin, c'est de réapprendre à vivre avec moi-même. Je ne peux pas avoir une relation à deux harmonieuse, si je ne sais pas avoir une relation harmonieuse avec moi-même. Et s'il y a une chose que j'ai appris avec Juuri, dans ce court laps de temps où il est venu tout chambouler, c'est que je ne me connais pas encore assez bien. Je ne m'aime pas assez, tout simplement, pour aimer une autre personne. Ce que j'ai également appris, c'est qu'on est le seul à pouvoir décider dans notre vie. Pour la première fois il m'apparaît de façon évidente que, dans ce café, je me trouve face à un choix. Je peux continuer à rejouer ce scénario qui nous use tous les deux, ou je peux choisir de m'éloigner de cette situation, de façon définitive, et apprendre à me reconstruire, par moi-même. Et ça n'a rien à voir avec Léa. Finalement la vie que l'on mène n'a toujours qu'un rapport avec nous-mêmes. Avec nos choix, nos peurs, nos envies, nos désirs. L'autre n'est qu'un élément anecdotique du tableau, auquel nous choisissons ou non de laisser la place qu'il prétend y prendre.

J'ai fini de laisser l'autre choisir pour moi. J'écoute encore un peu Léa se décharger de toute la tension qu'elle a accumulée puis avec un calme dont je ne me croyais pas capable, je regarde Léa dans les yeux et je lui dis :

"Tu as raison. Je n'ai pas été un compagnon exemplaire. Je ne le suis toujours pas. Je ne suis pas prêt à l'être pour le moment. Je crois qu'il faut que l'on accepte tous les deux qu'il n'y aura pas de miracle. Je pense qu'on ferait mieux de rester là-dessus."

Léa s'arrête, des larmes au bord des yeux. J'ai l'impression qu'elle espérait autre chose. Des excuses probablement. Elle les mérite. Mais mes excuses ne lui feront plus le moindre bien, parce que je ne vais pas les accompagner de promesses de faire mieux.

Elle me regarde comme si elle ne comprenait pas ou n'osait pas comprendre ce que je suis en train de suggérer. Elle me regarde :

"Tu me largues c'est ça?"

Larguer. C'est moche comme mot. C'est le pouvoir du langage. Elle aurait pu me dire "Tu veux qu'on se sépare?" Ça aurait sûrement voulu dire la même chose pour un observateur extérieur, mais pas pour moi, pas pour nous deux. Si "on se sépare", ça veut dire qu'on agit tous les deux et qu'en adultes on se regarde dans les yeux et on prend la responsabilité de prendre des chemins qui vont dans des directions opposées. Mais larguer quelqu'un, c'est prendre un paquet encombrant et le balancer dans le vide, sans se soucier de savoir s'il va toucher le sol et se désintégrer en morceaux, ou s'il va atterrir sur un support souple et confortable qui le sauvera. Est-ce que c'est ça que je fais? Je la largue? Pendant un instant, une seconde, je me prépare à faire machine arrière. Puis je me rappelle ce que j'ai appris: chaque personne est responsable de sa destinée. Chaque personne a la capacité de créer sa vie rêvée. Si je peux le faire, elle aussi. Je ne la largue pas. Je plonge mon regard le plus honnête possible dans ses yeux, parce que j'aimerais qu'elle comprenne ce que j'essaie de lui dire. Et je déclare :

"Non. Je ne te largue pas. Je pars. Je ne souhaite pas continuer d'entretenir cette relation qui nous fait du mal à tous les deux. Je n'essaie pas de te faire du mal. J'essaie de me faire du bien. Je ne te quitte pas parce que tu n'es pas assez bien, mais parce que j'ai besoin de me construire moi, avant de construire notre relation."

Je m'impressionne moi-même par mon calme et mon sang-froid. Je suis triste aussi, parce que je sais que je laisse des bons moments derrière. Malheureusement, ça, je n'arrive pas encore à le dire. Peut-être que je devrais. Si j'avais le courage je pourrais admettre à cet instant que je pense qu'elle va me manquer. Et que c'est une fille super. Que j'ai envie qu'elle soit heureuse, même si je n'ai pas réussi à lui montrer. Mais je suis encore loin du but. Dire mes sentiments reste au delà de mes forces. Alors que je la vois

s'effondrer devant moi, je lui demande si elle veut que j'appelle quelqu'un. Elle ne répond rien. Elle me dit que je n'ai que ce que j'ai voulu, qu'elle ne voit pas ce que ça peut me faire, que je n'ai qu'à me casser comme un lâche que je suis. Qu'elle a toujours vu que je n'étais pas capable de faire face à mes problèmes. Et je sens qu'elle essaie à sa manière, sans doute sans s'en rendre compte, de m'obliger à rester, de m'obliger à regretter. Elle voudrait que j'ai mal comme elle a mal. J'ai le cœur qui se serre. Mais je dois rester fort. C'est ma vie. Je dois continuer à avancer. Alors je prends sur moi.

"Léa, je ne te laisse pas dans cet état. Je pense que tu aimerais avoir l'une de tes copines à tes côtés en ce moment. Tu sais que je n'ai pas de numéro à appeler. Mais je ne pars pas tant que je ne suis pas sûre que tu es entourée comme tu le mérites."

Elle me tend son portable et articule "Liisa". J'appelle et explique ce qui se passe. Je me suis éloigné de Léa pour éviter qu'elle éclate en sanglots encore plus fort quand je mentionne le fait que je la quitte. Liisa marque une pause. Elle me dit qu'elle va s'occuper de Léa et elle ajoute: "Tu sais que tu ne la mérites pas?" Je réponds que je sais. Je ne vois pas que dire de plus. Liisa me dit qu'elle arrive. Je raccroche. Je rends son téléphone à Léa et je sors. Je reste devant le bar jusqu'à ce que je vois Liisa se pointer. Je ne reste pas pour lui dire bonjour. Je ne suis pas d'humeur.

C'est fini.

* * *

Les deux semaines suivantes sont un grand moment de bouleversement. Je passe énormément de temps à chercher un studio, je visite plusieurs endroits, commence à faire mes cartons et lutte contre la douleur que je ressens devant chaque souvenir de nous deux dont mon appartement recèle. Je fais un tri drastique pour essayer de laisser sur place tout ce qui ne me sera d'aucune utilité dans ce nouveau départ. Tout ce qui me rappelle Léa je préfère lui laisser ou m'en débarrasser. J'ai choisi d'utiliser cette opportunité dans tout ce qu'elle représente. Financièrement, j'ai de quoi voir venir. Pour une fois ça sera utile. Je décide de faire le vide. De ne pas m'encombrer d'objets marqués de souvenirs. J'ai besoin d'un nouveau départ.

Dans le même temps je commence à parler à mes collègues de notre séparation. À ma plus grande surprise je découvre qu'ils sont capables d'être des bons soutiens. Je craignais leurs moqueries mais je me trouve face à des êtres humains sensibles qui sont touchés par ma situation. Plusieurs m'offrent de me donner un coup de main pour chercher un appartement, pour faire mes cartons et déménager, ou, tout simplement,

pour me changer les idées. Après trois semaines d'isolement quasi total je recommence à avoir une vie sociale normale.

Pendant ces deux semaines je réussis avec plus de facilité à consacrer du temps à ma méditation. Après ces courtes séances je me sens plus rafraîchi, plus calme et plus prêt à affronter ce qui me tracasse. Je me rends compte également avec surprise que je n'ai pas vraiment de difficultés à trouver des actions positives dans mes journées. Finalement il y a tellement de petites choses qui se passent tous les jours. C'est agréable de s'en rendre compte. Cela me permet de changer le regard que je pose sur moi.

Je suis surpris de noter que, lorsque je fais attention à ce que je fais de bien, je suis aussi moins critique sur les gens qui m'entourent. Je me rends compte plus facilement de toutes les petites choses que j'admire chez eux.

Le dimanche, je profite de la venue de Juuri pour parler de tout ce que cette situation réveille chez moi.

Juuri aborde aussi la question de mes trois talents. J'ai réussi à effectuer une liste, mais je n'en suis toujours pas content. J'ai barré plusieurs fois, puis réécrit. Je n'arrive pas à obtenir la certitude que je possède vraiment des aptitudes spéciales dans ces domaines. Je ne suis pas tout à fait certain d'avoir des talents, à vrai dire. Juuri insiste. Il m'affirme que les trois premiers talents que j'ai écrits, avant que mon autocensure n'agisse, ne sont pas le fruit de mon imagination, mais quelque chose de réel, que des peurs diverses m'empêchent d'affronter. Quelles peurs c'est à moi de le comprendre. Peut-être la peur d'échouer, ou la peur de réussir. La peur de ce que les autres vont penser...

Ma liste compte les items suivants: je suis doué pour la prise et le traitement d'images, je suis doué en informatique, je suis doué pour prendre en compte les propositions de mon équipe.

Juuri me regarde pendant que je lis ces éléments les yeux baissés. J'ai terriblement peur qu'il se moque de moi. J'ai l'impression d'être extrêmement vulnérable.

Mais Juuri ne se moque pas. Au contraire il y a comme de la colère dans ses yeux. Lorsque j'ai fini il me demande: "Alors que fais-tu de ces talents?"

Je suis pris de court. Il ne me serait jamais venu à l'esprit de considérer que je suis en train de gâcher des talents.

Juuri continue, il semble savoir que je n'ai pas de réponse à lui apporter. Je ne l'ai jamais vu si sérieux.

"Renault, en un mois tu as déjà beaucoup évolué. Si tu ne me crois pas, tu peux toujours consulter les entrées dans ton journal. Tu commences à connaître les peurs qui te limitent, tu as pu écrire, d'après tes propres dires, quelle serait la vie dont tu rêves, tu

viens de réaliser que tu étais pris dans tes propres négativités que tu créais toi-même et qu'il y avait autour de toi des gens meilleurs que tu ne le croyais. Tu as commencé à prendre conscience des écarts entre ce à quoi tu aspirais et ce que tu vis. Et tu as maintenant la liste des talents qui font de toi un être unique sur cette planète. Il est temps maintenant que tu passes à une autre étape.

Je vais partir quelques temps en voyage. Dans cet espace de temps il va donc falloir que tu trouves autour de toi d'autres personnes qui peuvent te permettre de continuer ton évolution. Je peux te proposer une première piste. Je sais que tu as beaucoup de congés accumulés ces derniers mois: pourquoi ne prendrais-tu pas quelques jours avant Noël pour aller rencontrer mon amie Lena? Elle vit dans un petit village allemand près de Stuttgart. Cela te fera des vraies vacances, loin de l'agitation d'Helsinki. Je l'ai prévenue, elle serait ravie de t'accueillir.

- Avant Noël? Mais Juuri Noël c'est dans seize jours!

- Exactement. Tu pourrais donc partir en vacances dans une semaine, rester une semaine chez Lena et retourner chez tes parents: c'est parfait non?

- Mais enfin Juuri, j'ai un travail ici.

- Voyons Renault tu ne crois pas que tu as besoin d'une vraie pause? On ne peut pas bien travailler lorsqu'on a l'esprit agité. Une semaine ça te laisse le temps de déménager dans un nouvel appartement, de faire ta valise et de boucler quelques dossiers."

J'hésite. J'ai visité la veille un appartement qui me convient et qui est disponible dès le lendemain. J'ai juste peur de me précipiter trop vite dans une situation nouvelle. Mais je sais que cette proposition, même si elle me dérange, est tout à fait réaliste.

"Tu seras absent combien de temps?"

- Je ne sais pas encore. Pas avant ton retour, c'est sûr. Mais tu verras que tu te débrouilleras très bien sans moi."

Après la visite de Juuri les choses s'accélérent. Pour commencer je réserve un vol via Francfort pour Stuttgart, je prends contact avec la fameuse Lena qui me promet de venir me chercher à l'aéroport. Lorsque mon cerveau se remet en marche il me répète que je suis fou de partir comme ça sans but précis. Je n'ai pas la stature d'un aventurier et je n'ai jamais rien fait de ce genre. Mais c'est trop tard, mes billets sont déjà payés et mes congés posés.

Dans le même temps, je déménage et me retrouve au milieu des cartons dans le nouveau studio. Au moment de fermer pour la dernière fois la porte de l'appartement partagé

avec Léa, je sens que j'hésite. Je réalise ce que l'on veut dire lorsqu'on parle de "petite mort" et de "renaissance". "Partir c'est mourir un peu", je n'en doute plus en ce moment où je ferme la page d'un passé si proche encore. Je sens qu'une part de ce que je considérais comme mon identité disparaît avec cette porte qui se ferme. Je ne suis plus Renault, le copain de Léa. Je suis Renault, célibataire, vivant seul dans un pays étranger. Et ces mots simples renferment tellement de nouvelles vérités. En cet instant, je deviens un être nouveau, qui ne sera plus jamais le même, quoi qu'il arrive. Peut-être que c'est ce qui rend les ruptures si difficiles. Pendant quelques mois, quelques années, l'autre est devenu une horizon, un point de repère. Chaque personne que je connais, chaque lieu que je fréquente est lié à mon histoire de couple. Et soudain, plus d'horizon, plus de repère. Il faut tout recréer. Il faut tout repenser autrement. Cela me demande de puiser tout au fond de mes ressources. Me voilà prêt pour une nouvelle phase de ma vie.

Enfin vient l'épreuve finale, je prends mon courage à deux mains et me décide à passer le coup de téléphone que je redoute tellement. Celui qui, d'une certaine façon, entérine la mort de notre relation. Le numéro de mes parent s'affiche et la voix de ma mère résonne à mon oreille. Plus de retour en arrière possible. D'une voix peu assurée, j'explique à ma mère les événements récents. Je cherche mes mots, malgré mon discours bien ficelé avant de décrocher le combiné. Je sens ma mère déçue et inquiète. Elle essaie de savoir ce qui s'est passé, mais je ne trouve rien à lui dire. Je lui explique simplement que ça n'allait plus très bien et que c'est le seul choix qu'il me restait. Je raccroche. Après l'épreuve, le soulagement m'envahit. Il est temps maintenant de bâtir sur du neuf.

Le samedi arrive et je me retrouve assis dans le nouvel appartement face à moi-même. Je suis complètement en camping depuis que j'ai emménagé. Je n'ai pas eu le temps de faire les boutiques pour acheter les meubles dont j'ai besoin. Je dors sur un matelas à même le sol. Heureusement que les cuisines finlandaises sont totalement équipées. Je ne veux pas me précipiter pour acheter quoi que ce soit. Ça ne me dérange pas de vivre dans un espace un peu dépouillé quelques temps. Je n'ai au fond pas tellement besoin de confort. Tant que je ne saurai pas vraiment à quoi je veux que mon chez-moi ressemble, je préfère ne pas me lancer.

J'arrive à rassembler, en ouvrant quelques cartons, des affaires pour Stuttgart et ce qu'il me faut pour les quelques jours chez mes parents. Je vide ma valise qui a servi à transporter quelques vêtements depuis l'ancien appartement et y arrange tout mon attirail de voyage.

Je n'ai jamais été un grand aventurier. L'idée d'aller passer une semaine dans un pays dont je ne parle pas la langue avec une femme que je n'ai jamais rencontrée et dont je ne sais rien m'angoisse. Assis sur mon matelas, dans mon studio entièrement vide, je me demande à quoi je vais être confronté. Juuri m'a principalement appris à comprendre ce qui se passait dans mon esprit. Il m'a montré comment prendre conscience de mes angoisses et de mes sentiments négatifs et m'a donné des pistes pour apprendre à m'en délivrer. Il m'a appris aussi à voir ce dont j'étais réellement capable, à reconnaître ce qu'il y avait de bon en moi et chez les gens que je rencontre. Il m'a enseigné la méditation pour pouvoir être plus conscient de ce qu'il se passe dans mon esprit et pouvoir contrôler mes pensées. Il m'a aussi fait comprendre que dans la vie nous sommes libres de nos actes et que le choix de nos actions est déterminant pour notre vie. Je ne peux pas forcer les autres à agir autrement. Mais en étant plus authentique avec ma famille et mes amis, je permets à nos relations de s'enrichir de ce que je partage. Ainsi j'offre quelque chose, j'apporte ma part à la relation. Je livre quelque chose de ce que je suis ou de ce que je vis. L'attitude de protection que j'ai adoptée et qui consiste à tout passer sous silence ne peut que nuire à la création de liens réels et profonds. Je reste à jamais un inconnu pour les gens que je croise. Mais doucement, à force de prendre conscience de mes réactions dans mon journal je commence à pouvoir crever cette bulle, être plus présent et plus authentique.

De tout ce que j'ai appris avec Juuri il reste deux points que je retourne beaucoup dans mon esprit mais dont je ne sais pas vraiment quoi faire: mes talents et mes rêves. J'ai recommencé à me plonger dans des cours de cadrage glanés sur internet. Je me cantonne encore à la théorie, mais tout le temps que je passe là-dessus me fait du bien et me donne de l'énergie. J'ai des idées de projet plein la tête, mais évidemment je suis loin de pouvoir les réaliser pour le moment. Je ne peux m'empêcher de penser que ça ne me mènera jamais à rien, mais le plaisir est là. C'est tellement puissant que j'ai remarqué que je me lève plus tôt le matin, simplement parce que j'ai envie de trouver le temps dans ma journée de travailler un peu là-dessus. Je suis aussi impressionné par toutes les informations que je trouve sur internet. Vidéos, texte, images, tous les éléments sont là pour que mon cerveau entre en ébullition. Je redécouvre des notions de champs, de plan et de raccord avec délice.

Je suis heureux de me regarder évoluer. Je remarque que je pense déjà différemment. J'ai connu en si peu de temps de tels changements que j'ai encore du mal parfois à savoir où j'en suis. Mais en moi naissent des désirs nouveaux, qui agissent comme des moteurs dans mon esprit.

Lena

L'aéroport est relativement petit mais, dans la foule qui sort de l'avion, je me demande réellement comment je vais reconnaître Lena. Au téléphone je lui ai dit que je porterai un jean et un manteau noir. Pas vraiment une description très utile. Elle a rigolé et elle m'a dit que je n'avais pas de souci à me faire, que je la reconnaîtrai, elle, sans souci. Elle m'a dit qu'elle porterait un manteau coloré.

Quand je sors de l'espace où j'ai récupéré mes bagages, je comprends pourquoi elle était si sûre que je ne la louperai pas. Quand elle disait "colorée" je n'imaginai pas cette avalanche de couleurs. Mon hôtesse a probablement à peine plus de trente ans, ce qui me surprend beaucoup (j'imaginai plutôt une personne âgée), et sa façon de s'habiller la distingue clairement de son entourage. Dans la grisaille de ce jour de décembre, Lena est proprement éblouissante. Ses chaussures et ses boucles d'oreille sont d'un très beau vert, son pantalon violet disparaît sous un long manteau multicolore. Il n'est pas jusqu'à son sac qui n'exhale la gaieté et la bonne humeur.

Dans ce terminal d'aéroport, elle ne passe clairement pas inaperçue et je n'ai pas le moindre doute sur le fait que ce soit mon nouveau guide. Lorsqu'elle me voit me diriger vers elle, elle m'adresse un sourire extraordinaire et je me sens tellement réchauffé que j'en oublie mes dix heures d'attente à l'aéroport de Francfort et le nourrisson qui a passé le vol à hurler juste derrière moi.

Elle m'explique que nous allons prendre le train et me montre où acheter mon ticket. Elle parle beaucoup, me montrant tout ce qui se trouve sur notre passage et me racontant l'histoire de la ville et son histoire à elle. Elle se montre également très curieuse, me posant des tas de questions sur le vol, sur ma vie en Finlande, sur mon travail. Je me surprends à lui répondre longuement et en quelques minutes j'oublie complètement que je suis face à une parfaite inconnue tant elle manifeste d'humour et de gentillesse. Elle semble avoir une vitalité à toute épreuve.

Lena possède une petite maison dans un village à près d'une heure de train de Stuttgart. Lorsqu'on arrive chez elle sur les coups de vingt-et-une heures, je ne peux que la remercier mille fois d'être venue me chercher si loin. Elle semble ne pas y voir le moindre effort, m'expliquant qu'elle devait rendre visite à une amie à Stuttgart ce jour-là

de toutes façons et me montre l'endroit où je vais dormir. La chambre est décorée avec goût, comme toute la maison, et les touches de couleurs harmonieuses donnent un sentiment de joie permanente.

Après m'avoir demandé si je souhaitais quelque chose, elle se retire et me laisse m'installer tranquillement. Je suis tellement fatigué que je peine à trouver le courage de me déshabiller pour me coucher.

Lorsque je me réveille le lundi, il est déjà relativement tard. Je me dirige vers la salle de bain que Lena m'a montré la veille et prends une douche rapide, puis rejoins la cuisine.

Sur la table, je trouve des fruits, du porridge et des crudités. Il y a aussi du pain grillé et de la margarine. Etant donné ma connaissance de l'Allemagne, j'aurais pensé trouver plutôt des saucisses et du jambon. Tout est préparé cependant avec beaucoup de couleurs et je ne peux que me réjouir que Lena ait eu à cœur de s'assurer que quelque chose m'attende.

Près du petit-déjeuner Lena a laissé une petite note. Elle m'explique qu'elle a dû partir au travail avant que je ne sois levé.

Lena est prof de danse et travaille de ce fait surtout les soirs et le samedi, mais dans la semaine elle va également dans des maisons de retraite pour pratiquer de l'art-thérapie. Elle apprend des mouvements simples à ceux qui peuvent encore bouger un peu et utilise la musique comme véhicule émotionnel.

Je ne comprends pas vraiment ce qu'elle peut faire avec ces papis et mamies, mais avec toutes ses couleurs et son rire simple et énergisant, je suis certaine qu'elle a plus d'impact qu'une piqûre de vitamine D.

Elle explique qu'elle sera de retour vers midi, on pourra prendre le temps de discuter plus longuement de ses projets de la semaine.

Le temps que je finisse de manger il est dix heure et demi. Je me demande ce que je vais bien pouvoir faire du temps restant. Je retourne à ma chambre, ouvre mon ordinateur et commence par consulter mes mails. Je regarde quelques vidéos postées sur facebook par l'un de mes cinq cent contacts. Je me surprends à me demander avec combien de ces "amis" j'ai été en contact dans l'année passée. Je commence à compter mais il y en a si peu que je préfère oublier cette question. Je lance GTA.

Alors que je suis au milieu d'une course poursuite pleine de suspens avec la police, j'entends la porte s'ouvrir. Ce brutal rappel à la réalité me surprend tellement que je sursaute comme un coupable. Je mets mon ordinateur en veille et descends accueillir Lena.

"Juuri m'a dit que tu avais connu des grands changements ces derniers temps. Ce que je te propose en venant ici c'est de franchir une nouvelle étape. Comme je t'ai dit je suis professeur de danse. Pour pouvoir assurer mes cours j'ai besoin d'avoir une forme physique irréprochable. Cela demande une hygiène de vie stricte. J'ai un régime végétalien, je prends soin de ne consommer que des produits locaux et biologiques et je fais, évidemment, beaucoup d'exercice physique.

De façon surprenante, tout le monde attend d'un sportif qu'il prenne soin de ce qu'il mange et de son activité physique mais personne ne s'attend à ce qu'un chef d'entreprise ou un employé de banque suive le même type d'habitudes. Pourtant il me semble évident que pour bien diriger une entreprise et pour être moteur dans son équipe, il faut au moins autant d'énergie que pour être sportif de haut niveau. De même que pour n'importe quel emploi tu as besoin d'être en forme et plein d'énergie pour donner le meilleur de toi-même.

Si tu es malade il est certain que sportif ou non, cela nuira à la qualité de ton travail, mais aussi à la qualité de ta vie personnelle.

J'ai, afin de réussir dans la danse, dû prendre en considération tous les attentes de mon corps. Si mon corps est fatigué par ce que j'ai mangé, je ne vais pas pouvoir exécuter les mouvements aussi gracieusement et aussi légèrement que si je lui ai offert des aliments équilibrés et sains. Pareillement, la façon dont je dors est importante.

Je suis intimement certaine, après toutes ces années d'expérimentation d'une vie "saine" sur moi, que chaque être humain devrait envisager de manger et vivre de cette manière. Si l'on veut être au meilleur de ses performances, que ce soit pour faire du sport, des travaux manuels, de la recherche ou quoi que ce soit, il est indispensable que l'on prenne soin de notre corps. Notre corps est notre outil d'action, il ne peut y avoir d'actions efficaces sans un corps efficace."

Son programme me paraît effectivement logique mais je ne me sens pas vraiment concerné. J'ai depuis longtemps statué sur le rôle du sport dans ma vie. Je ne suis pas trop gros, je n'ai pas de gros problèmes de santé, je ne ressens pas vraiment le besoin de changer quoi que ce soit à la façon dont je vis. Je réponds à Lena:

"C'est un peu l'enfer la vie que tu me proposes là non? On ne peut rien manger qui nous fasse plaisir, on doit faire du sport... Tu ne crois pas que tu exagères un peu? Je veux dire toi tu es danseuse, tu as peut-être besoin de tout ça, mais moi je bosse dans un labo, derrière un ordinateur pour la plus grande partie du temps. Ça ne demande pas d'être au sommet des aptitudes physiques. Je pense que je peux continuer à manger et à vivre comme je le fais."

Elle rigole:

"L'enfer, comme tu y vas! Je ne te demande pas de te flageller ou de jeûner pendant une semaine! Ecoute, fais-moi confiance. Fais l'expérience. Une semaine. Pendant que tu es là, tu suis toutes mes propositions, tu manges comme moi, et tu fais du sport avec moi. Dans une semaine tu rentres chez toi et si tu penses toujours que c'est une mauvaise idée tu n'auras pas besoin de continuer." Elle me fait un clin d'œil et elle ajoute "et je t'assure qu'on peut se faire plaisir en cuisine, sans tout recouvrir de gras et de sel."

Lena m'a accueilli avec tellement de bonté que je ne veux pas lui faire de peine. Au pire, une semaine, ça reste supportable. C'est vrai que je ne m'attendais pas vraiment à ça. J'aurais préféré un truc un peu plus sympa pour commencer mes vacances. Mais je décide d'accepter en me disant que, si c'est trop difficile, je peux toujours changer d'avis.

Pour ce midi Lena a déjà préparé une salade fraîche et des pâtes au pesto. Je pense intérieurement que, tant je peux continuer à manger comme ça, je devrais pouvoir survivre.

En début d'après-midi elle insiste pour que nous allions marcher dans la forêt voisine, réserve naturelle abritant une flore et une faune très riches. Après une marche de quelques heures, nous rentrons à la maison. Elle me montre ensuite comment elle cuisine et je découvre le plaisir de sentir le basilic frais avant de le couper, d'arranger les couleurs dans une assiette pour se mettre en appétit, de marier les épices et les huiles différentes. Je n'ai jamais eu d'intérêt pour la cuisine, mais Lena m'ouvre une nouvelle dimension.

Nous mangeons tôt, il est à peine 17h, car elle doit donner son premier cours à 18h30.

Elle mange très légèrement, en m'expliquant que manger plus l'empêcherait de danser comme elle en a besoin. Elle me dit qu'elle me recommande de prendre un jus de fruit et quelques fruits secs vers 19h, mais de ne pas remanger plus tard.

Elle m'explique que tout ce que je mangerai plus tard sera digéré pendant ma nuit et rendra mon sommeil moins efficace. Avant de partir elle continue de me donner des conseils pour bien dormir. Elle me recommande d'éviter d'utiliser mon ordinateur avant d'aller me coucher. Je lui demande à quoi elle consacre habituellement ses soirées. Seule dans un village de cinq mille habitants, les activités ne doivent pas être légions.

Elle me dit qu'elle a souvent ses cours le soir, elle rentre, elle prend une douche et elle se couche. Mais elle ajoute que pendant ses périodes de vacances elle aime bien utiliser ce temps pour lire, aller marcher un peu ou simplement passer du temps avec des amis. Elle possède une bibliothèque très fournie et me propose de puiser allègrement dans sa réserve lorsque j'en aurai besoin. Je n'ose pas lui dire que je n'ai pas ouvert le moindre livre depuis que j'ai quitté la France et que je n'imagine pas reprendre avec un livre en anglais (sans parler de ses livres en allemand).

Après son départ, je prends le temps de parcourir tranquillement la maison. C'est une bâtisse assez ancienne, sur deux étages. En haut il y a une grande salle dans laquelle elle a placé un large tapis au sol. Je pense qu'elle s'en sert pour ses entraînements de danse. La salle est pratiquement nue en dehors de quelques jolis cadres aux couleurs vives. A côté il y a deux chambres. J'utilise l'une des deux. Il y a également une salle de bain.

En bas, la cuisine séparée, est reliée au salon. Une porte intérieure permet d'accéder au garage. Dans toutes les pièces je suis impressionnée par l'absence d'objets. Bien que la maison soit bien décorée, on dirait que le contenu de chaque salle est minimaliste. Le garage, lui-même, est très loin du grand fourre-tout que l'on trouve chez tant de gens. Je note également que Lena n'a pas de télévision. Le seul endroit où l'abondance ne fait aucun doute c'est la grande bibliothèque qui occupe tout un mur du salon. Les étagères sont soigneusement rangées mais cela n'empêche pas de remarquer qu'un nouvel ouvrage aurait peine à trouver de la place sur les rayons.

Pourtant, dans cette maison, simplicité ne signifie pas austérité. Les murs sont peints dans des couleurs joyeuses, de grandes fenêtres permettent à la lumière du soleil de pénétrer dans chaque pièce, des plantes donnent vie à l'ensemble.

L'ensemble, si simplement décoré, si bien rangé, si plein de vie, me donne un sentiment de fraîcheur. La demeure entière semble vouloir vous inviter à la détente et à la paix intérieure. Je compare avec l'image mentale de l'appartement que j'ai partagé avec Léa. Le souvenir des restes de vaisselle sale, traînant de façon semi-permanente sur la table du salon, des vêtements jonchant le sol de la chambre, des murs surchargés de posts-it couverts de consignes et informations diverses, me fait rougir intérieurement. Je sens que tout mon être aspire à créer un intérieur plus serein, dans ce nouvel appartement qui m'attend à mon retour.

Ayant terminé la visite, je commence à m'intéresser aux ouvrages présents sur les étagères de mon hôte. Je me demande ce qu'on lit quand on est danseuse professionnelle. Je vois de nombreux romans et nouvelles, certains très récents, d'autres plus classiques, mais il y a également plusieurs ouvrages documentaires sur des thématiques extrêmement différentes : le sport, la danse, la diététique, les médecines alternatives, le développement personnel, la neurobiologie, l'anatomie, les plantes, les animaux, ... Je remarque également plusieurs œuvres philosophiques, quelques récits de voyage, des dictionnaires... Le choix est vaste. Je me demande si elle a vraiment tout lu. Ça me paraît peu probable vu la quantité.

Je me fais la réflexion que le nombre de livres que j'ai lus dans ma vie peut se compter sur les doigts des deux mains. J'ai soudain l'étrange sentiment de contempler un savoir sans limite qui m'aurait été refusé. J'essaie d'imaginer d'après le titre de chaque livre ce qu'il peut contenir. Je reste en arrêt devant l'un des titres : « Réfléchissez et devenez Riche ». Je ne peux pas croire que la jeune femme qui vit dans cet endroit reculé, avec des habitudes frisant, à mes yeux, l'ascétisme, ait jamais pu acheter un livre avec cet intitulé. Ma curiosité est piquée au vif. Je repense à tous mes rêves de richesse et de grandeur. Je me dis en riant que, vu les résultats chez Lena, ce livre ne doit pas être extrêmement efficace. Le nom de l'auteur aussi m'arrache un petit sourire. Il s'appelle Napoleon Hill. Tout de suite mon cerveau français projette l'image de l'empereur du même nom. Je me dis que, quand on s'appelle Napoléon, écrire un livre sur la richesse et le pouvoir prend une toute autre dimension.

Je tends la main vers l'ouvrage. Je me sens un peu ridicule, mais, ici, seul dans cette maison au milieu de nulle part, ce sentiment ne me tuera certainement pas. Je sors donc le livre de son étagère.

Je l'ouvre et commence à lire la préface de l'auteur. "Dans tous les chapitres de ce livre, il est question du secret qui a permis à plus de 500 personnalités fabuleusement riches de faire fortune. J'ai étudié soigneusement pendant de longues années la vie de ces personnalités. Le secret a été porté à ma connaissance par Andrew Carnegie.

Je rigole. "Le secret de la fortune". On se croirait dans une réunion de conspirateurs adolescents. Si quelqu'un l'a écrit dans un livre en 1937, ça doit bien faire longtemps que ce n'est plus un secret. Ce qui semble prouver que ce livre est une grosse arnaque. Sinon, depuis le temps, tout le monde serait millionnaire.

Et puis qui est ce "Andrew Carnegie"? Quelqu'un a jamais entendu parler de lui? J'allume mon portable et ouvre la page wikipedia le concernant. Je suis impressionné de

découvrir que cet article existe en plus de 50 langues. Pour un inconnu c'est quand même un beau score. Je découvre dans sa biographie qu'il a commencé comme simple ouvrier et qu'il a été surnommé, à son époque, "l'homme le plus riche du monde". C'est vrai que c'est plutôt un début prometteur pour un livre qui promet au premier venu de devenir riche.

Je suis maintenant vraiment curieux et je commence à me lancer contre toutes mes attentes dans la lecture engagée et sincère de ce livre au titre si alléchant.

Dans le premier chapitre l'auteur explique que chacun de nous peut obtenir ce qu'il veut s'il remplit un certain nombre de conditions. Il doit savoir ce qu'il veut. Il doit être persuadé qu'il peut l'avoir. Et il ne doit jamais cesser d'agir dans ce sens, même quand il a l'impression d'être face à un échec.

Je m'arrête sur ces premières idées. Et je me demande si elles pourraient s'appliquer à ma vie. Je me demande si je sais ce que je veux. Pendant une grande partie de ma vie je n'en ai pas eu la moindre idée. Mais l'arrivée de Juuri a bousculé mes habitudes et j'ai commencé à pouvoir faire la liste de mes rêves.

Je me penche sur la deuxième condition. Être persuadé qu'on peut l'avoir. Suis-je persuadé que je peux devenir ce dont je rêve? Pas vraiment. En fait je me suis construit dans l'idée que j'étais un incapable et que je n'y arriverais jamais. À l'impossible nul n'est tenu, n'est-ce pas?

Quant à la dernière condition je dois bien admettre que la persévérance n'est pas ma première qualité. Je suis vite découragé. Et j'ai tendance à tout simplement abandonner. Je ne suis pas de ceux qui, après un accident de cheval, remonteraient en selle. Je suis persuadé que, si je n'y arrive pas du premier coup, c'est la preuve que je n'en étais tout simplement pas capable.

Pourtant, me serait-il possible de renouer avec mes rêves pour me donner un objectif solide? Serait-il possible que je trouve en moi une passion si forte que je sois prêt à tout sacrifier pour elle et que rien ne compte plus pour moi que sa réalisation? Pourrais-je me lever tous les jours avec le désir ardent de faire une seule et unique chose? Pourrais-je comme d'autres l'ont fait avant moi, me lever en sachant que j'ai un objectif à remplir et que je ne peux avoir de cesse que cet objectif soit atteint?

En lisant les notes de l'auteur sur la vie de certains personnages célèbres ayant rempli ces conditions, je me dis que c'est vraiment cela une vie pleinement vécue.

Et que c'est à cela que j'aspire. C'est de cela dont j'ai besoin. Et ce livre me remplit d'un sentiment qui m'est désormais familier. D'une certaine manière il me semble que lire ce livre, c'est comme parler avec Juuri. J'en puise un optimisme et une énergie que je ne me connaissais pas. C'est comme si l'écrivain ouvrait pour moi une brèche vers un nouveau monde. Il agit comme un guide, montrant le chemin d'une terre inconnue. Il me fait contempler ce que mes yeux encore inexpérimentés n'auraient pu apercevoir par eux-mêmes. Il construit entre lui et moi un canal à travers lequel il me nourrit de sa propre sève. Et je sais que, comme lorsque Juuri s'en va, au moment où je fermerai ce livre, ce sentiment extraordinaire prendra fin. Je sais que même si je lisais ce livre d'un seul coup, il arriverait un moment où j'arriverais au dernier point, de la dernière ligne, de la dernière page du livre. Et qu'après ce point il me faudrait retomber bien en dessous des sphères dans lesquelles l'auteur vient de m'introduire. Mais je sais aussi, grâce à Juuri, que la chute n'est pas définitive. On est, certes, à nouveau, au même niveau qu'avant, mais on sait mieux où on va et on a désormais des outils qui permettent d'envisager l'ascension plus sereinement.

Ce livre, dès ses premières pages, me promet une prochaine étape. Et peut-être davantage dans les chapitres qui suivent.

Je sors mon journal et commence à noter tout ce que j'ai lu et que j'ai envie de garder à l'esprit. Il me semble, en écrivant ces mots que je viens de lire, que je les fais miens. Je m'approprie cette pensée, me la rendant plus accessible, plus réelle, plus vivante.

Alors que j'ai noté une dizaine de phrases importantes, j'entends Lena qui rentre.

Ses pas se rapprochent et la voilà à l'entrée de la bibliothèque. Elle est fidèle à elle-même, pétillante et pleine d'énergie. Elle éclate de rire en me voyant écrire.

"Dis-moi tu es studieux aujourd'hui!"

Je ne peux m'empêcher de sourire:

"On ne peut pas dire que je sois un grand lecteur, mais je crois que ta bibliothèque m'inspire.

- Qu'est-ce que tu as trouvé? "

J'hésite pendant un instant à lui montrer le livre que j'ai choisi. Quelle image ça va lui donner de moi! Elle va me trouver cupide. Mais, après tout, c'est son livre, je soulève donc légèrement la couverture pour qu'elle puisse le lire.

" 'Réfléchissez et devenez riche' ", c'est un excellent choix. Tu sais que pour moi ce livre a été un révélateur. C'est grâce à cette lecture que j'ai trouvé le courage de me lancer dans la danse. Je savais déjà que c'était mon rêve, à l'époque, mais tout le monde

me disait que c'était réservé à une élite et que je ne pourrais jamais gagner ma vie avec ça. C'est bien que tu prennes des notes dessus. Cela va t'aider à organiser ta pensée, mais ne t'inquiète pas si parfois c'est trop compliqué à comprendre. Tu sais, l'auteur écrit que certaines de ses propositions peuvent nous sembler totalement hors d'atteinte, mais qu'il ne faut pas s'autoriser à penser que ce livre n'a rien à nous apporter avant de l'avoir lu au moins trois fois. Et je dois dire que pour ma part je l'ai lu bien plus que ça. Et à chaque fois que je le lis j'y trouve des informations nouvelles. D'ailleurs, je trouve que c'est un des aspects les plus extraordinaires des livres. C'est pour ça que j'aime les acheter et non pas juste les emprunter. C'est parce que j'aime relire un livre plusieurs fois. Et me rendre compte à chaque fois que j'y trouve des nouvelles choses.

- Hum je doute que j'ai le courage de le relire même une fois. Je pense que le dernier livre que j'ai ouvert était le mode d'emploi de ma console de jeu. Pour moi ça serait déjà une victoire personnelle que de lire un livre, surtout un livre en anglais, en entier.

- Tu verras." dit-elle toujours en souriant. Pendant la discussion elle s'est approchée de moi et en montrant maintenant mes notes elle me demande: "Et alors, tu as trouvé quelle est cette chose que tu veux obtenir?"

J'hésite un peu. Cette conversation prend une tournure un peu trop personnelle et je sens mon ancien moi qui se prépare à l'envoyer vertement promener. Je n'ai pas envie qu'une inconnue se moque de moi, et je n'ai pas besoin qu'elle me dise que mes rêves sont irréalistes. Mais les premiers résultats de mes différents exercices d'auto-analyse commencent à porter leurs fruits et avant que j'ai pu prononcer une de ces répliques sèches dont j'ai le secret je sens la colère et la peur qui se sont cristallisées en moi. Je pense "je ne suis plus cette personne-là, j'ai décidé d'être plus authentique tu te rappelles?" Je parviens à articuler, à la place, d'une toute petite voix :

"Je veux être cadreur". Je sens que j'ai viré au rouge pivoine, la sueur me monte au front, je suis tout tendu et je me prépare à ce que Lena éclate de rire mais ce n'est pas la réaction que j'obtiens.

Lena me regarde presque avec admiration: "Ouah t'as pas choisi la facilité. Tu t'y connais un peu en cadrage? Han tu sais c'est extraordinaire, tu pourrais me donner un coup de main en fait! J'y pensais ce matin. Je suis en train de monter un spectacle de danse avec mes élèves et j'aurais aimé qu'ils puissent en garder une trace. J'avais déjà essayé l'année dernière mais la qualité était vraiment mauvaise. Je suis un peu attardée quand il s'agit de nouvelles technologies et je ne sais absolument pas quoi acheter comme matériel ni comment je pourrais m'en servir. Tu serais prêt à me filer un coup de main?"

Je ne m'attendais pas à ça. Je me sens tellement flatté de l'attention qu'elle me porte. J'ai l'impression de me sentir vraiment important et utile.

"Mais bien sûr, ça me ferait vraiment plaisir de pouvoir t'aider. Qu'est-ce que tu as en tête exactement?"

Et nous voilà en train de discuter de son projet. Je suis tellement heureux de parler de ma passion que j'en oublie le temps qui passe.

Tout à coup Lena lève la tête, regarde l'horloge et a un petit sursaut en voyant qu'il est déjà minuit.

"Houlà, on continuera cette conversation demain! Je vais me coucher et je te conseille de faire de même parce que demain à six heures il faut que tu sois réveillé. Je vais te montrer quelques exercices de yoga."

Je me sens tellement plein d'énergie que je n'ai pas le cœur de la contredire. Je lui dis bonne nuit et me retire dans ma chambre où je m'endors d'un sommeil de plomb.

En revanche le lendemain à six heures quand mon réveil me tire de mon profond sommeil, mon humeur n'est plus aussi positive. J'ai très envie de rester sous la couette, et l'idée de faire du yoga est loin de m'aider à trouver du courage.

Le yoga c'est un truc de bonnes femmes. Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui peut se tordre dans tous les sens moi?

Quoi qu'il en soit, je suis conscient d'avoir signé une sorte de contrat moral en venant passer une semaine chez Lena. Elle est le maître et je suis l'élève.

Si la leçon ne me plaît pas, je peux toujours m'en aller. Mais je ne suis pas encore prêt à partir. Lena est d'excellente compagnie. Je vais donc me plier au jeu.

Je sors du lit, enfile mon jean, déplie mon t-shirt roulé en boule au pied du lit et, pendant que j'essaie laborieusement de mettre les bras dans le bon trou, je descends les escaliers. Lena passe la tête par la porte de la salle de danse.

"Pas la peine de descendre Renault, on sera mieux ici."

Je la regarde incrédule.

"On ne mange pas un bout avant?"

J'ai le ventre qui gargouille.

"Non, non, il vaut mieux avoir le ventre vide. Faire du yoga juste après le repas ça n'est pas ce qu'il y a de mieux pour la digestion crois-moi." Elle marque un temps de pause pendant que je remonte les escaliers puis me demande:

"Tu n'as pas un pantalon un peu plus confortable que ça? Tu ne vas pas pouvoir bouger avec ça."

Je ne suis pas d'humeur conciliante. Il est six heures du matin, je n'ai rien mangé depuis environ douze heures (j'étais tellement absorbé par mon livre que j'ai oublié de grignoter dans la soirée comme Lena me l'avait proposé) et on me demande de faire du yoga.

Je réponds que si, et je bougonne que je vais me changer et que j'arrive.

Quelques minutes plus tard Lena est à côté de moi en train de me montrer une succession de positions que je trouve intérieurement un peu grotesques.

Elle m'explique que cet enchaînement s'appelle la salutation au soleil. C'est probablement l'élément de yoga le plus répandu dans le monde et, de ce fait, il a plusieurs variantes. Elle me nomme chaque posture en même temps qu'elle la prend et me raconte quand elle a terminé que cet exercice de yoga a la réputation d'avoir énormément de bienfaits. Il muscle, élimine les toxines, est bon pour la digestion, le cœur, la respiration, la mémoire, le sommeil. Il diminue également l'anxiété.

Ça tient du remède miracle.

Quand je commence à faire l'enchaînement je me rends compte que cet exercice n'est pas aussi simple qu'il ne paraît. Je manque de souplesse et, sur certaines des positions, je sens que mon corps s'étire d'une façon qui m'est inhabituelle. Je ressens des douleurs et mon corps craque par endroits comme celui d'un vieillard. Je ne peux chasser les pensées négatives qui m'envahissent. Lena semble effectuer chaque mouvement avec une grâce toute naturelle mais ça n'est pas mon cas.

Pire encore je me mets à avoir vraiment chaud et à suer à grosses gouttes. De plus, quand Lena voit que je commence à avoir mémorisé l'ordre des postures elle me demande de rajouter la respiration sur chaque posture. Il me faut chaque fois calquer une posture sur une inspiration ou une expiration. Sauf une où je retiens mon souffle. C'est terriblement plus compliqué que je ne me l'imaginai. Et plus sportif aussi. Au bout de quelques minutes je suis essoufflé et je transpire énormément.

Lena semble elle ne pas connaître la moindre difficulté. Elle enchaîne les postures très rapidement et avec une précision incroyable. Pendant que je me démène comme un animal pris au piège, elle semble connaître une paix totale. Elle ferme les yeux comme pour mieux savourer chaque posture.

Quand j'ai effectué le cycle de posture quelques fois correctement, elle me propose de m'allonger sur le dos et de respirer profondément plusieurs fois. Puis doucement elle m'invite à prendre conscience de chaque partie de mon corps et ensuite de mon corps dans son ensemble. Après cette première partie exigeante, je suis ravi de pouvoir me laisser bercer par sa voix. Au début je sens mon cœur qui tambourine à toute allure. Mais petit à petit son rythme se ralentit et je sens un grand calme m'envahir. Quand

Lena m'invite à ouvrir les yeux et à me relever doucement, je suis en bien meilleure forme que quelques minutes plus tôt quand je me suis arraché du lit.

Lena m'explique que maintenant c'est le moment où elle médite un peu. Elle me dit que je peux ou non participer mais que si je ne le souhaite pas le petit déjeuner m'attend en bas.

Je décide de rester avec elle mais de faire une des méditations de Juuri dont j'ai pris l'habitude. Je vais donc récupérer mon lecteur mp3 et m'assieds dans un coin confortable de la pièce, les yeux clos.

Lorsque l'enregistrement prend fin, je me sens vraiment prêt à affronter ma journée. Je quitte la salle discrètement, car Lena, assise au milieu de la salle, a toujours les yeux fermés.

Je prends une douche et quand je sors Lena est dans la cuisine.

Elle me sourit quand je la rejoins et place devant moi un bol de porridge.

"Tu manges vraiment ça tous les jours?"

- Oui l'avoine est vraiment bon pour la santé. Il contient du fer, du magnésium et du phosphore par exemple. Et il a aussi un effet calmant ce qui est très bon par exemple pour les gens qui ont du mal à s'endormir.

- Tu ne manges que des choses "bonnes pour la santé"? Tu ne crois pas que tu devrais profiter un peu plus des bonnes choses?"

- Tu as l'impression que je ne profite pas?"

Là, je dois reconnaître qu'elle marque un point. J'ai rencontré peu de gens aussi pétillants qu'elle dans ma vie.

"Mais quand même ça n'est pas très bon, tu ne trouves pas?"

- Pour moi c'est surtout qu'on a pris l'habitude de relever beaucoup tous nos aliments que ce soit avec des graisses, des épices ou du sucre. Du coup quand on mange quelque chose de simple comme des légumes verts ou du porridge on trouve ça très fade. Mais je crois que c'est une question d'éducation du palais. Si tu réapprends à ton palais à sentir le goût de ce qu'il mange tu verras que ça n'est pas si mal. Et puis tu n'es pas obligé de le manger nature. Beaucoup de gens mettent de la confiture, du sel ou du sucre dans leur porridge. Moi je mets souvent des fruits frais ou parfois des raisins secs. Tu veux essayer?"

J'acquiesce. Ça ne peut pas être pire.

Après test, je dois même reconnaître qu'avec des raisins secs ça n'est pas mal du tout.

J'apprécie également la présence des fruits frais. C'est vraiment agréable de commencer la matinée sur des sensations gustatives aussi saines. J'ai plus l'habitude de prendre un

café rapide qu'un vrai petit-déjeuner et je redécouvre avec plaisir que l'on peut commencer sa journée avec un repas digne de ce nom.

Après le petit-déjeuner Lena va donner son cours du matin. Je reste seul et pendant un temps je me sens très las. J'envisage de retourner me coucher.

En rentrant dans ma chambre je vois mon journal posé sur la table. Je m'assieds sur mon lit et commence à relire ce que j'ai écrit la veille.

L'une des phrases que j'ai recopiées du livre me parle tout particulièrement:

- "Persévérer quoi qu'il arrive et malgré toutes les difficultés"

C'est une idée qui me fascine. Je ne suis pas de ceux qui se battent pour leurs idées. Dans un débat, j'ai toujours tendance à laisser tomber, parce que je ne sais jamais vraiment en quoi je crois. Ou plutôt parce que j'ai peur d'avoir tort. J'ai peur que les gens me trouvent sot.

Je réfléchis à la facilité avec laquelle j'ai abandonné les choses importantes pour moi à différents moments de ma vie. Mais je réalise que je commence à reprendre certaines choses. Et peut-être que grâce à Lena je vais pouvoir reprendre un peu la vidéo.

J'allume mon ordinateur et commence à chercher des modèles de caméra de bonne qualité mais accessibles à des amateurs comme moi. Je ne pense pas qu'acheter soit une bonne idée, étant donné que Lena ne souhaite s'en servir que de façon très épisodique, il vaut mieux louer. Cela permettrait de viser un matériel vraiment professionnel.

Je suis comme un enfant, à la veille de Noël. J'ai envie de toucher toutes ces caméras différentes, de les manipuler, de vérifier leurs capacités techniques, de trouver le lieu approprié pour tester telle ou telle performance. Et pourtant une voix en moi, me gâche la fête. Une voix qui me rappelle que je n'ai rien à faire d'une caméra dans ma vie actuelle.

Mais je renvoie cette voix à ses affaires. Ce n'est pas pour moi que je cherche cette fois, c'est pour Lena.

Lorsqu'on discutait hier, elle était pleine d'enthousiasme. Elle avait l'air sérieuse. Mais elle n'en a pas reparlé depuis. Peut-être qu'elle a voulu me faire plaisir. Mais ça va probablement s'arrêter là.

J'attribue à la fatigue ce découragement et me dit que le plus simple sera que j'en discute avec Lena quand elle reviendra.

En attendant je continue de regarder plusieurs matériels. Au fond je sais que tant que je n'ai pas un but précis, cette recherche est totalement inefficace. Je vais d'une page à une autre, grappillant quelques informations par ci, quelques autres par là, sans vraiment savoir ce que je cherche. Mais cela me reconnecte à ma passion et c'est peut-être tout ce dont j'ai besoin pour le moment. Sentir qu'au fond de moi je n'ai pas tué cet élan irréprouvable qui m'animait dans mon adolescence. Sentir que ce sentiment pourrait me servir de phare dans les turbulences d'une nouvelle vie. Sentir plus simplement qu'il existe une vraie force en moi.

Le midi je me décide à relancer le sujet avec Lena. J'ai peur de l'ennuyer, mais elle semble honnêtement intéressée. Elle me dit qu'elle vise de faire ce spectacle en mars. Elle me demande si je serais d'accord de revenir pour cela. C'est un vrai problème pour moi. Parce que Lena n'habite pas à côté. Donc je dois prévoir de reprendre des vacances. Sans doute deux semaines. Pour avoir le temps de venir, de faire plusieurs plans. En même temps ça a aussi l'avantage de me permettre de me replonger dans tout ça. Il faudrait que je me renseigne sur les endroits où Lena peut louer une caméra dans les environs. Je crains qu'il n'y ait rien avant Stuttgart. Ça n'est quand même pas la porte à côté. Et puis il faudra que je m'assure que les gens parlent bien anglais parce qu'il est certain que mes compétences en allemand ne sont pas assez pointues et, lorsqu'il s'agit de technique, il est toujours compliqué d'utiliser un interprète qui ne comprend pas du tout le sujet, comme c'est le cas de Lena.

Lena sourit en me voyant tirer des plans sur la comète. Elle me propose de manger tranquillement et de parler d'autres choses pour le moment et on prendra un temps après, plus tard dans l'après-midi pour planifier réellement. On verra si le projet est réalisable et comment on peut s'organiser pour y parvenir. Même si je comprends ses raisons je me sens frustré. J'ai envie de faire ça maintenant, tout de suite. Mais Lena est imperturbable. Elle continue de manger tranquillement. Elle me voit tenter d'avalier mon repas à toute allure et m'arrête immédiatement:

"C'est important de manger doucement aussi. Lorsque tu essaies d'avalier trop vite, avant d'avoir eu le temps de mâcher suffisamment longtemps, tu sollicites énormément l'appareil digestif. Cela te demande beaucoup plus d'énergie que si tu lui apportes un produit fini, suffisamment mâché pour qu'il n'ait presque plus de travail à faire."

Je ne peux me retenir de lever les yeux au ciel. Au lieu de s'en irriter Lena se contente de rire. Je hausse les épaules, vexé. Elle s'en aperçoit et reprend doucement:

"C'est difficile pour tout le monde au début. Mais après quelques semaines on n'a même plus besoin d'y penser. Aujourd'hui c'est devenu une seconde nature pour moi de mâcher longuement et de savourer chaque aliment. Une fois de temps en temps quand un événement de la vie fait que je dois vraiment me dépêcher, je reprends cette ancienne habitude. Mais je suis tout de suite consciente après, que ma digestion est plus difficile et plus fatigante."

J'essaie de m'imaginer Lena en train de dévorer un plat de spaghetti et je ne peux m'empêcher de sourire tellement cette vision est comique et me semble peu réaliste. Ça ne colle pas vraiment avec son caractère serein.

Je me concentre donc un peu sur le contenu de mon assiette. J'essaie de mâcher plus longuement. Je tiens quelques secondes puis je relâche mon attention et recommence à laisser errer mon esprit. Dès que je ne me concentre pas sur le goût, les textures ou le mouvement de mes mâchoires, je recommence à manger plus rapidement. Manger lentement me réclame réellement une attention de tous les instants. C'en est même un peu agaçant. Lena intervient tout de suite. Cette femme est impressionnante, elle semble deviner tous mes mouvements d'humeur avant même que ceux-ci ne se traduisent en actions réelles.

"C'est plus difficile qu'il n'y paraît n'est-ce pas?"

Oui effectivement, c'est vraiment difficile. Encore une fois je suis frappée par la détermination dont mon hôtesse doit faire preuve au quotidien pour maintenir ce contrôle de tout instant. Ne manger que ce qui est sain, toujours s'assurer que l'on mange lentement, faire du sport...

- Tu ne te dis jamais que vivre comme tu vis, c'est probablement beaucoup de sacrifices pour pas grand chose?

- Ce n'est difficile qu'en apparence. Je dis souvent que vivre comme je le fais c'est aussi simple que de conduire une voiture. La première fois qu'on se retrouve au volant et qu'on doit gérer en même temps le volant, les pédales, les clignotants, les feux, on est souvent complètement dépassés par les événements. On se dit qu'en fait nos parents et tous les adultes qui conduisent dans notre entourage sont clairement des génies pour arriver à gérer toutes ces informations en même temps. Et parce que c'est tellement complexe, en général au début, celui qui est là pour nous enseigner son art ne nous oblige pas à tout faire d'un coup, il ne nous laisse utiliser les pédales que lorsqu'on sait gérer le volant, et ne nous demande de gérer un itinéraire que lorsqu'il a confiance en notre gestion de la conduite mécanique. C'est de la même manière qu'il faut aborder, selon moi, tous les changements dans notre vie. Au début ça semble impossible. On n'a

plus de repère, on a l'impression qu'on ne pourrait jamais faire les choses comme on souhaite les faire, on se sent en échec. Et petit à petit on acquiert le contrôle des éléments. On commence à sentir quand et comment il nous est possible d'agir. D'abord consciemment et puis de façon automatique. Jusqu'à ce qu'on n'y pense plus. Souvent à ce moment-là on a tendance à oublier combien les débuts ont été difficiles et on considère comme une évidence cette nouvelle compétence durement acquise. C'est ainsi qu'il nous paraît normal aujourd'hui de marcher, courir, conduire, et tout un tas d'autres activités que nous effectuons tous les jours sans y penser. Vivre comme je le fais répond aux mêmes difficultés. Les premiers temps j'avais très envie de viande, puis je cédaï à toutes les sucreries, ou encore je trouvais toujours une raison pour manger vite sous prétexte que ce jour-là je n'avais pas le temps. Et puis peu à peu, tout est devenu une habitude. Cela ne me demande plus aucun effort de me lever tôt le matin. Mon corps qui y est habitué se réveille de lui-même. De la même manière le yoga, la méditation, les repas, le fait de ne pas avoir de télévision, et bien d'autres choses encore, sont devenues partie intégrante de mon rythme de vie. Cela ne me pose plus de difficultés parce que mon corps est entré dans un nouveau cycle, dans lequel il vit ces choix comme une évidence. Les premiers mois sont les plus difficiles parce que pendant ces mois-là il faut donner des nouveaux repères au corps et à l'esprit et s'y tenir. Et que c'est chaque fois un réel effort. Par la suite le corps et le cerveau ont pris leurs nouvelles marques."

Elle marque une pause, semble réfléchir à quelque chose puis ajoute:

"Ces premiers jours sont d'autant plus difficiles si on ne voit pas d'intérêt à ce changement. C'est pour ça qu'on échoue souvent lorsqu'on essaie d'intégrer des habitudes dont on ne perçoit pas le bien-fondé. Si tu passes ton permis parce que tu viens d'avoir 18 ans mais que par ailleurs tu n'as pas l'impression d'avoir besoin de conduire dans ton quotidien, parce que tu vis dans une famille où on ne se déplace qu'en vélo et en transports en commun, il est probable que passer ce permis va te prendre plus de temps qu'à ton voisin qui a besoin de ce permis pour travailler.

De ce fait c'est aussi à toi de réfléchir à ce qui te paraît utile et intéressant pour ta vie et de te demander à chaque fois pourquoi tu souhaites le faire. Si tu prends la résolution de t'entraîner pour le semi-marathon parce qu'un de tes amis te dit qu'il va le faire et que tu devrais faire comme lui, mais que toi-même tu détestes le sport, il y a peu de chance que tu t'entraînes longtemps. Alors que si tu t'entraînes au semi-marathon parce que tu as découvert que c'est le meilleur moyen pour toi de te réveiller le matin de bonne humeur, tu vas avoir beaucoup plus de motivation.

Pour changer quelque chose ou intégrer une nouvelle pratique dans notre vie, il y a plein d'aides possibles. D'abord c'est bien d'avoir une raison logique: je passe mon permis parce que je pense que dans la société moderne, passer son permis est un passage presque obligé, par exemple. Mais il est bon d'y ajouter une motivation personnelle, plus émotionnelle, qui va vraiment nous permettre de tenir sur la durée. Par exemple, je veux passer mon permis parce que, comme ça, cet été, je fais un road trip avec mes amis. Trouver quelqu'un qui veut faire la même chose que nous et qui peut nous soutenir, de ce fait, dans notre démarche est également un plus déterminant. Par exemple, je propose à mon meilleur ami qu'on s'inscrive dans la même auto-école, même si ça me fait payer un peu plus cher ou aller un peu plus loin, parce que comme ça on se motive à aller ensemble aux séances de code. C'est extrêmement soutenant aussi de mettre en place une régularité dans la mise en place de cette nouvelle habitude. Par exemple: tous les lundis après les cours, je libère ce temps pour la conduite et/ou le code. Comme ça je sais que je ne me retrouve pas à planifier des sorties sans réfléchir et à me retrouver à la dernière minute sans aucune plage horaire pour mon cours de code ou de conduite. Et puis il faut savoir clairement quel est notre objectif. Pour le permis c'est facile, mais par exemple pour ce qui est de faire du sport ça n'est pas aussi évident. Quand je prends ma résolution au nouvel an "Cette année je fais du sport", si je ne sais pas quel sport (par exemple la course), à quel rythme (3 fois par semaine pendant 20 minutes), et dans quel objectif (courir le semi-marathon), il est très probable que cette résolution reste lettre morte.

C'est tout ça qu'il m'a fallu mettre en place au début. Quand j'ai choisi d'être danseuse professionnelle, j'ai décidé de préparer un plan. J'ai appelé une professeur de danse qui donnait des cours près de chez moi et je lui ai demandé si je pouvais la rencontrer parce que son métier m'intéressait. Je lui ai demandé comment elle était arrivée à faire ce qu'elle faisait et j'ai noté tous ses conseils. En me basant sur ces derniers j'ai créé mon propre plan, et j'ai essayé de définir combien de temps je jugeais qu'il me faudrait pour atteindre chaque objectif. Par exemple combien de temps il me faudrait pour réussir telle figure, présenter tel concours. J'ai partagé mon plan en trois axes: la base, ce que je savais déjà et qui pouvait m'aider dans ce projet, le milieu, ce que je ne savais pas encore faire ou ce que je n'avais pas encore obtenu mais pour lesquels je savais comment m'y prendre, et le sommet, tous les éléments que je souhaitais obtenir mais pour lesquels je n'avais pas de plan précis. Par exemple cette professeur que j'avais rencontrée n'avait aucune connaissance en art-thérapie, je savais donc qu'il faudrait que je trouve quelqu'un d'autre pour me donner des éléments dans ce domaine. C'est ce

plan, et la rencontre avec des gens qui avaient réussi à faire ce que je voulais qui ont fait la différence avec la plupart des autres jeunes filles. Lorsqu'elles se contentaient de rêver que peut-être un jour elles pourraient danser, je me demandais moi, comment j'allais y parvenir. Ensuite je trouvais une ou deux copines qui avaient la même motivation que moi et nous nous soutenions pour nous entraîner plus dur. Si l'une d'elles était meilleure que moi sur un exercice, je passais mon temps à observer comment elle faisait. Je me fixais des récompenses pour me donner envie d'y arriver. Par exemple, lorsque je réalisais parfaitement une figure, je m'offrais un livre dont j'avais envie, ou je prenais des vacances. Je passais des heures à me gonfler d'émotions en regardant des vidéos de danse et en me disant qu'un jour je serais à leur place. C'est pour réussir mieux en danse que j'ai installé la plupart de mes habitudes actuelles.

- Et tu n'as jamais eu le sentiment que tu passais à côté de quelque chose, que tu perdais ta jeunesse, que tu aurais préféré tout laisser tomber et être une jeune fille comme les autres?

- Quand j'ai commencé à travailler dur, je dansais déjà depuis pas mal d'années, et quand on est tout petit c'est assez facile. Mais je me retrouvais face aux difficultés de l'adolescence, l'âge où la plupart des gens ont besoin de se sentir partie intégrante d'un groupe. On a envie de sortir, on a envie de faire autre chose. Mais même si je rêvais comme tous, d'appartenir à une bande, et d'être "comme tout le monde", je me rendais compte que la danse me donnait sens. Lorsque je m'investissais pour mon rêve, je savais où j'allais, ma vie avait une vraie direction. Et chaque réussite était une source de satisfaction inégalable. Ce sentiment d'être comblé en saluant à la fin d'un spectacle, cette impression de toucher les étoiles, rien de ce qui n'était pas la danse ne pouvait le remplacer. Si je sortais manger dans un fast-food, boire avec des copines, shot sur shot d'alcool et danser en boîte, sur le coup je m'amusais un peu, je rigolais beaucoup, je me sentais contente d'être comme les autres. Mais le lendemain j'avais mal partout, je me sentais déprimée et je réalisais que j'avais perdu mon temps. Peu à peu j'ai tout simplement trouvé des gens pour qui, la danse, ou toute autre passion, avait autant d'importance que pour moi. Et puis j'ai arrêté d'avoir besoin de ça. Aujourd'hui, je bois un petit verre pour les grandes occasions, je sors avec mes amis artistes pour assister à des spectacles, et je me sens épanouie comme ça. Ce qui m'importe c'est que je vis pleinement la vie que j'ai choisie. Et je ne rêve pas le soir d'une autre vie que j'aurais choisi de ne pas vivre, parce que c'était trop difficile. Je n'ai aucun regret. Et même je dirais que je me sens plus libre que nombre de gens. La plupart des personnes que je rencontre, comme toi, ont le sentiment que j'ai dû faire plein de renoncements. Mais

elles ne se rendent pas compte que la vie est faite de renoncements. Dans mon cas je les ai faits consciemment, en choisissant chaque jour de faire les choses différemment pour atteindre mon objectif. En revanche nombreux sont ceux qui ont renoncé à des choses bien plus importantes simplement parce qu'ils n'ont pas voulu faire des petits sacrifices. Ils auraient voulu être écrivains ou ministres, ingénieurs ou infirmières, chefs d'entreprise ou jardiniers, mais ils n'ont pas réussi parce qu'ils n'ont pas eu le courage de faire un plan et de s'y tenir. Aujourd'hui peut-être se sentent-ils libres parce qu'ils mangent ce qu'ils veulent quand ils veulent, parce qu'ils ont assez d'argent pour se payer des bonnes vacances, ou parce qu'ils peuvent passer leur soirée à se distraire, mais au fond, ils ont payé bien cher cette liberté, tu ne trouves pas? "

Lena semble s'être laissée totalement emportée par son plaidoyer. Elle me regarde maintenant comme si ma présence la surprenait un peu. Je ne dois pas avoir l'air très heureux, parce qu'elle rougit et commence à s'excuser:

"Je ne voulais pas te sembler moralisatrice, ou te dire que j'étais meilleure que les autres. Et encore moins te culpabiliser..."

- Non...Tu as raison. J'ai passé ma vie, comme ces gens dont tu parles, à croire que la liberté c'était de faire ce qu'on voulait quand on voulait, sans se soucier des conséquences. Mais peut-être qu'en réalité la liberté c'est ce que tu décris: pouvoir faire le choix de notre vie, et être capable d'affronter tous les obstacles qui nous empêchent d'y accéder. Mais il y a quand même des choses que l'on ne maîtrise pas. Par exemple qu'aurais-tu fait si tu avais eu un accident grave et que tu n'avais pas pu devenir danseuse? Tu ne te serais pas dit "Tout ça pour rien?"

- Heureusement je n'ai jamais eu à me poser la question. Mais je ne crois pas. Bien sûr au début j'aurais probablement été très malheureuse et j'aurais très certainement eu le sentiment que tout s'effondrait. Mais aujourd'hui je suis consciente que, quoi qu'il arrive, j'ai déjà vécu tellement de moments incroyables grâce à ma passion que je ne peux pas regretter. La danse, le yoga, une meilleure alimentation, le lien avec la nature, ... tous ces éléments qui m'ont coûté au début, m'ont apporté par la suite bien plus que ce que j'ai dû sacrifier en échange. Tu sais, dans le livre que tu es en train de lire, il y a un passage où il écrit "Si votre plan ne fonctionne pas, faites-en un nouveau". Je crois que aujourd'hui, c'est ce que je ferais. Si quelque chose aujourd'hui m'empêchait de continuer de danser, j'essaierais de trouver un autre plan. Avoir un but est le plus sûr moyen de continuer à se battre. Je ne sais pas si tu connais la prière de la sérénité? C'est un texte très connu. Il dit "Mon Dieu, Donnez-moi la sérénité d'accepter les choses que je ne puis changer, Le courage de changer les choses que je peux, Et la sagesse d'en

connaître la différence". Il me semble que c'est un excellent principe. Si j'ai eu un accident, il n'est rien que je puisse faire aujourd'hui pour que ça ne se soit pas passé. Il est donc inutile de m'attarder là-dessus, rien de bon n'en sortira. Il faut donc que je m'intéresse à ce que je peux faire de cet état de choses.

- Oui en théorie tu as raison, mais, parfois on a beau être conscient qu'il n'y a rien à faire on ne peut pas s'empêcher de le vivre mal, tu ne crois pas?

- Comme je t'ai dit, je suis sûre que si ça m'arrivait je ressentirais certainement une grande tristesse. Aujourd'hui on croît facilement qu'il est mal de pleurer ou d'être triste. Je ne suis pas d'accord. Je pense au contraire qu'il est extrêmement sain d'être très triste quand quelque chose de très triste arrive. Si on perd un être que l'on aime, c'est très dur. Et il faut se laisser le droit d'exprimer la profondeur de son chagrin. Et si l'on sent qu'on n'arrive pas à dépasser ce cap tout seul, il faut se faire aider, parce qu'on a le droit de demander de l'aide dans des situations difficiles. Mais il faut aussi arriver à se fixer une limite. La vie continue pour les survivants et les rescapés et il faut reconstruire sur les ruines de ce qui a été détruit. Et justement l'un des premiers pas, c'est de chercher ceux, qui ont vécu la même épreuve et qui l'ont dépassée, ou ceux dont c'est le métier d'aider à surmonter des épreuves."

Je suis fasciné par cette leçon de vie. Tout ce qu'elle dit est tellement plein de sens pour moi. C'est exactement ce que j'ai besoin d'entendre à ce jour. J'ai besoin qu'on me remonte un peu les bretelles et qu'on me mette face à ce que je n'ai pas affronté. Si il y a des choses que j'ai vécu et que je n'arrive pas à surmonter il faut que je cherche qui peut m'aider à les dépasser. Et sinon, il est temps d'aller de l'avant.

Pendant que nous prenons le thé Lena m'autorise enfin à reprendre la discussion autour de son projet. Je sens que ces moments où je réfléchis, autour de ce que j'ai longtemps considéré comme ma passion, sont, pour moi, des puits d'énergie. Lena ne me laisse pourtant pas le temps de m'y complaire. Son plan est ficelé pour toute la semaine et maintenant, elle souhaite que nous retournions marcher en forêt. Elle me propose une marche relativement courte et je me dis, lorsqu'elle me montre le chemin sur la carte qu'on devrait pouvoir être rentrés dans une heure, ce qui me donnera le temps de rediscuter quelques détails avec elle, avant son cours du soir. Mais, comme si Lena avait décidé de me contrarier jusqu'au bout, elle met un temps fou à avancer. Je suis très surprise parce que je suis tout à fait conscient, que cette jeune femme est bien plus en

forme que moi. Mais aujourd'hui elle reste désespérément à la traîne. Elle caresse un tronc d'arbre, trempe sa main dans l'eau d'un ruisseau, penche la tête en arrière pour offrir son visage aux rayons du soleil si peu nombreux en cette fin d'automne... Elle semble oublier qu'elle est en train de marcher par moments, plongée dans la contemplation d'une fleur ou d'un oiseau. Je finis par lui demander si elle ne voudrait pas se dépêcher un peu. Elle ne semble pas surprise de ma réaction et me demande:

"Est-ce que ce chemin te déplaît?"

C'est moi qui suis un peu pris de court. Je ne me suis pas vraiment posé la question. Je n'avais en tête que l'idée d'arriver le plus vite possible pour passer à la phase suivante de notre journée. Le chemin finalement m'importait peu. Je réponds par la négative, un peu gêné. Lena continue:

"Regarde cet oiseau qui chante de toute la force de ses poumons! On dirait que tout son corps est engagé dans cet effort pour se faire entendre. Il est tout petit et si fragile et pourtant son cri est très perceptible."

Lena me laisse un temps pour écouter, à nouveau, ce cri, auquel je n'avais jusqu'ici pas porté la moindre attention. L'oiseau répète plusieurs fois deux petites notes aigües. Lena me laisse un temps puis elle reprend:

"Le chemin est plein de surprises, de beauté et d'enseignements si l'on est prêt à y prêter attention. Dans ta vie, tu as trop souvent tendance à foncer tête baissée, sans observer ce qui t'entoure. Lorsque nous discutons du livre de Napoleon Hill nous parlions de l'idée de but, et c'est important. Dans la nature si tu pars marcher sans but, sans plan, tu risques rapidement de te perdre. Dans la vie c'est la même chose. Si tu veux arriver quelque part, il vaut mieux savoir clairement comment tu veux y arriver et régulièrement jeter un œil à la carte pour s'assurer que tu es toujours dans la bonne direction. Mais ensuite, une fois que tu sais où tu vas, il est important de profiter. Il y a tant à voir autour de toi. C'est comme cela seulement que l'on peut être heureux: en apprenant à tirer le meilleur du chemin. Qu'il est fatigant de marcher à toute allure, en ne pensant qu'à l'objectif final! Mais si tu fais des pauses pour te ressourcer en admirant ce qu'il y a autour de toi, tout est plus agréable. N'utilise les objectifs que comme un prétexte à la marche.

- Concrètement, qu'est-ce que tu me conseillerais dans ma vie de tous les jours?

- Fixe-toi des buts, fais un plan pour y parvenir mais prends le temps d'y arriver à ta vitesse. Prends le temps de regarder tout ce qu'il y a de beau dans ta vie, à chaque étape. Prends le temps de noter la présence des gens que tu aimes, prends le temps d'admirer la nature, de faire ce que tu aimes. Utilise la méditation pour apprendre à prendre plaisir

dans ta simple présence au monde. Et fais des pauses. Prends le temps de reconnaître ce que tu as réussi et de t'en réjouir. Prends le temps d'admirer chaque moment de ta vie. Et parfois si tu viens à te perdre, garde en mémoire ton objectif, essaie de refaire ton itinéraire de ton mieux, mais n'oublie pas que c'est également l'occasion de découvrir les merveilles d'un autre chemin. Le trajet sera plus long, mais qui te dit qu'il ne sera pas plus intéressant?"

En gardant ces mots en mémoire, je reprends ma marche. J'essaie d'ouvrir un peu plus les yeux sur ce qui se trouve autour de moi. Je commence peu à peu à distinguer des choses que j'avais totalement laissées de côté. Par endroits je note des changements dans les espèces d'arbre présentes, à un moment je note les éclats brillants que les rayons du soleil provoquent sur un ruisseau. La nature m'offre des sensations plein les yeux, les oreilles et le nez. Je découvre l'odeur de la mousse, je joue avec les feuilles mortes qui craquent sous mes pieds... Ces sensations physiques semblent réveiller en moi une conscience plus profonde de la vie. Tout mon corps se réveille dans la présence nouvelle à ce qui m'entoure.

Lorsque nous arrivons à la maison, nous avons bien passé plus d'une heure à marcher et il n'est plus temps de discuter caméra, mais je me sens serein et rafraîchi.

Ainsi va la semaine. J'apprends peu à peu à découvrir le goût des aliments. Je recherche avec plaisir les différentes saveurs. Mon corps semble s'épanouir dans les étirements du yoga et je commence à ressentir des effets positifs sur ma digestion et sur mon sommeil. Lorsque je me prépare à partir, je suis comme un homme neuf. J'ai terminé le livre de Napoleon Hill et même si je reste très sceptique, je suis en tous cas extrêmement satisfait de m'être prouvé à moi-même que je pouvais lire. Je suis triste de quitter cette maison dans laquelle j'ai été si bien accueilli et chouchouté mais nous avons convenu avec Lena que je reviendrai en mars pour filmer ses patients et cela me gonfle d'enthousiasme. Elle a même décidé de me payer cette prestation. Evidemment c'est une petite somme, bien loin du début de la fortune, mais ce que cela représente pour moi est beaucoup plus important que la réelle valeur financière: cela représente la reconnaissance d'une compétence que j'ai, une compétence que je peux dire professionnelle puisque quelqu'un ait prêté à "engager mes services".

Retour aux sources

Je fais mes adieux à Lena à la gare. Avant que je la quitte elle me donne un petit paquet cadeau. Elle me souhaite un joyeux Noël. Je le glisse dans mon sac touché par sa générosité.

Dans le train je repasse en mémoire cette semaine extraordinaire. J'ai le cœur gros de quitter ce petit havre de paix, mais je me réjouis intérieurement à l'idée de pouvoir déguster bientôt la cuisine de ma mère. Noël est l'occasion pour elle, chaque année, de faire étalage de toutes ses meilleures recettes et je salive déjà à l'idée de savourer un peu de foie gras de canard à la figue, une bonne dinde aux marrons ou une de ces bûches glacées dont elle a le secret. Après une semaine de régime j'ai hâte de retrouver la vie normale. Si le yoga et la marche sont des occupations que j'envisage de conserver, j'ai en revanche bien l'intention de mettre un terme aux restrictions alimentaires. Je rêve de fromage et de charcuterie.

Me voilà, à Montpellier, dans les rues de ma ville. C'est ici que j'ai grandi, ici que j'ai fait mes études. Comme à chaque retour de Finlande je me sens étrange. Je ne sais parfois plus, quel endroit je dois appeler "chez moi". Et c'est particulièrement vrai en cette période de déménagement. Peut-on dire que je suis chez moi à Montpellier? Je n'y ai pas d'appartement, ma chambre a depuis longtemps été annexée en chambre d'amis par mes parents et je n'y ai pas mis les pieds depuis plusieurs mois. Mais en Finlande... Dans ce studio qui n'est même pas meublé, qui n'a pour le moment aucune personnalité, peut-on dire que je serai chez moi?

Alors que le séjour chez Lena m'avait gonflé à bloc, je sens, dès mes premiers pas dans la maison familiale que tout ne va pas être aussi facile que je l'aurais voulu. Mes parents m'accueillent avec un enthousiasme qui cache mal leur embarras. Cela fait si longtemps qu'ils ont l'habitude de nous accueillir tous les deux que ce changement ne peut pas passer complètement inaperçu. Et puis il y a toutes les questions que je sens présentes sur le bout de leurs lèvres et auxquelles, pour une raison qui ne m'est pas très claire, je n'ai pas envie de répondre. Je sais qu'ils ont peur de ma réaction et qu'ils se taisent, en attendant que je lance, moi, le sujet. Mais je n'ai pas le courage de parler de ça. C'est tellement neuf tout ça.

Quand on raconte quelque chose qui nous est arrivé il y a cinq ou dix ans c'est toujours facile à raconter. On dit "J'étais jeune à l'époque, je ne savais pas que..." ou "On n'était juste pas fait l'un pour l'autre" ou "Je n'avais pas encore rencontré la bonne personne". Et on raconte sans y mettre d'émotion, autre, que de l'empathie envers la personne qu'on a été.

Mais quand c'est tout récent, quand on n'est pas tous les jours sûrs de ne pas avoir fait la plus grosse connerie de sa vie, on est encore comme un chaudron, bouillonnant sous l'assaut de tout ce que l'on ressent. On est parfois en colère contre l'autre, parfois contre soi, parfois contre le monde entier, qui nous a fait tel que nous sommes, incapables de gérer nos relations amoureuses. On est triste de ne pas avoir pas été à la hauteur, triste de ne pas avoir reçu l'amour dont on rêvait, triste d'être seul. On est fiers d'avoir eu le courage de partir. On est heureux d'avoir une nouvelle page à écrire. On a peur d'être seul. On a peur d'être incapable de retrouver quelqu'un. On a peur d'être nul, inintéressant, voué au célibat éternel. On se dit parfois que si ça n'a pas marché cette fois, ça ne marchera jamais. On se dit que peut-être l'amour dure trois ans. Et ainsi de suite. Une émotion succède à l'autre, à une vitesse incroyable.

Et c'est cela qui m'arrive. Comment dire à mes parents que je ne sais pas, si j'ai vécu le plus beau jour de ma vie (celui de ma libération) ou le pire (celui où mon monde s'est écroulé). Je n'ai jamais su me dire, et je sens que, cette fois-ci non plus, les mots ne veulent pas venir.

Alors au lieu de célébrer joyeusement en famille, j'erre beaucoup dans les quartiers de mon enfance. Je me hasarde dans les rues où nous avons vécu les plus beaux morceaux de notre histoire, Léa et moi.

Je revois le cinéma où je l'ai invitée la première fois. C'était une comédie romantique. Un truc nullissime. Je ne vais jamais voir ce genre de film. Mais je savais qu'elle aimait ça. Et je sentais que ça serait la meilleure façon de la faire craquer. Aller voir une comédie romantique avec une fille, c'est comme aller lui montrer un coucher de soleil. C'est un truc qu'on ne fait que pour emballer.

Je vais m'asseoir à notre café préféré. A chaque fois que je retrouve l'un de ces lieux, porteur de souvenirs, je ne sais pas si j'ai peur de la voir ou si j'en ai envie. Une part de moi rêve de tout effacer. De la revoir entrer dans ce même café où je lui ai pris la main pour la première fois, de lui prendre la main à nouveau, comme si on pouvait tout recommencer à zéro. Je lui redirais les mots qui avaient enflammé son regard à l'époque. Je l'écouterais me parler de ses galères. Alors que je suis assis là, à revivre cette scène, je me jure que si elle entre maintenant, je lui donnerai tout ce que je ne lui

ai pas donné. Je recommencerais à zéro et je lui dirait tout ce qu'elle veut entendre. Je ferai tout ce qu'elle me demandera. Je me promets d'être l'homme parfait, l'homme de ses rêves, l'homme de sa vie. J'attends, le cœur battant, m'attendant à la voir surgir, comme attirée par cette bonne résolution. La porte s'ouvre sur une jeune femme et déjà je suis prêt à me précipiter vers elle. Mais je me rassieds tout de suite. Ce n'est pas Léa. Bien sûr que ça n'est pas elle.

Revenir c'est se regarder avec plus de recul. C'est prendre conscience d'être une nouvelle personne. C'est voir que le monde qu'on a laissé n'a pas évolué, ou a évolué différemment en notre absence. Et que pour cette raison nous ne fonctionnons plus à l'unisson. C'est l'occasion de se réajuster ou de s'éloigner encore plus. Je crois, moi, que je m'éloigne. Et cette sensation est déchirante.

Oriane, m'aide un peu à mettre de l'ordre dans le flou. C'est peut-être ma seule découverte de ces vacances. Ma sœur n'est plus une petite fille. Même si ça fait longtemps qu'elle est entrée à l'âge adulte, je crois que je ne lui avais jamais vraiment accordé le crédit qu'elle mérite. Habitué à l'avoir traitée comme quantité négligeable pendant des années, je ne me suis jamais vraiment intéressé à ce qu'elle vivait de son côté. Oriane est vétérinaire. Son truc c'est les animaux. Et moi et les animaux ça n'est pas le grand amour.

Avec Oriane, j'ai parfois l'impression qu'on a construit nos goûts par opposition l'un à l'autre. C'est comme si on s'était partagés des territoires. Moi j'aime la glace à la vanille et au café, elle, elle préfère le cassis et le citron. Elle aime le rouge, je préfère le marron. Elle aime la chanson français, j'aime le hard rock. Et ainsi de suite. Si Oriane aime quelque chose il est presque certain que je ne l'aime pas.

Mais cette fois, Oriane a décidé de me trainer de force dans ses plans à elle. Et comme je ne sais plus trop bien de quoi j'ai envie, à part de sortir de l'atmosphère étouffante du salon, enseveli sous les décorations de Noël, je la suis, sans faire de difficulté.

Elle me traîne avec elle faire les boutiques pour trouver le cadeau des parents. Je ne lui dis pas mais je lui suis super reconnaissant. J'ai en effet totalement oublié de trouver quelque chose. Oriane me dit que, comme elle est un peu en retard cette année, on peut chercher ensemble. Je la soupçonne d'avoir volontairement omis d'acheter son cadeau à l'avance, pour me permettre de me sentir moins coupable. Elle avait certainement prévu que je n'y penserai pas. Mais elle a le tact de ne pas en faire état. Elle me donne des idées et on partage les frais.

Elle me traîne à la plage aussi. Elle est persuadée que, malgré le froid, ça vaut le coût de se geler les miches en bord de mer pour observer trois mouettes et deux goélands. Parce qu'il n'y a rien de plus beau, selon elle, que la méditerranée. Je ne sais pas si je suis d'accord avec elle, mais ça me fait plaisir quand même de passer un peu de temps sur la plage.

Le soir, elle m'emmène au cinéma. Elle m'accompagne voir des films d'action, qu'elle n'aurait sûrement jamais regardés.

Le soir de Noël, nous célébrons en famille avec nos grands-parents et nos cousins. Pour moi ça devient vite le cauchemar. Je m'attendais à faire face à des questions sans fin sur l'absence de Léa, mais ce qui m'arrive est bien différent. Ma mère a probablement prévenu tout le monde à l'avance, parce que c'est le silence le plus total. En fait c'est clair, le mot d'ordre est lancé: on n'en parle pas. C'est presque ridicule. Plutôt que d'une séparation on dirait qu'il s'agit d'un décès. C'est comme si personne ne se rappelait qu'elle avait existé.

Enfin presque, parce qu'à un moment, alors que je reviens des toilettes, j'entends ma grand-mère glisser à ma mère: "Je savais bien que ce n'était pas normal qu'ils ne soient pas mariés. Tu sais tu devrais lui présenter d'autres filles. A son âge, il est temps qu'il fonde une famille." C'est tellement cliché que j'en rirais certainement si ce n'était pas de moi qu'il s'agissait. J'hésite à entrer brutalement dans la pièce et à les interrompre pour le plaisir d'admirer la façon, dont elles vont certainement changer de conversation. Je les imagine déjà essayer de prendre l'air naturel, tout en scrutant mon visage à la recherche d'indices leur indiquant ce que j'ai, ou non, entendu de leur discussion. Je pourrais même glisser quelques phrases à double sens, histoire de leur faire se creuser un peu les méninges.

Mais je suis très las et je n'ai pas envie de jouer la comédie. Alors je fais marche arrière et me dirige vers ma chambre.

Dans mon sac ouvert, j'aperçois le cadeau laissé par Lena à la dernière minute. Je l'ouvre. Après tout, c'est bien Noël maintenant. Dedans il y a le livre de Napoleon Hill. Et dessus il y a une petite note.

"Ce livre a été lu par des centaines de milliers de gens dans le monde. Si tu te demandes pourquoi il n'a pas rendu ces milliers de gens riches voici une anecdote qui pourrait t'intéresser.

Lors d'un séminaire aux Etats-Unis, un intervenant s'est adressé aux participants (plusieurs centaines de personnes) et leur a demandé qui avait lu ce livre. Dans

l'assemblée, presque toutes les mains se sont levées. L'intervenant a alors demandé qui avait fait les exercices mentionnés dans le livre. Cette fois, seule une poignée de mains se sont levées.

Cela répond sans doute à ta question. Lire un livre te permet d'apercevoir une vérité. Agir selon les enseignements de ce livre te permettra de la vivre.

Ce livre a, j'en suis certaine, encore beaucoup à t'apprendre. Encore, faut-il que tu te lances vraiment. Mes vœux pour ta nouvelle année qui commencent sont simples: que tu parviennes à réaliser tes rêves, grâce à tes actions. Joyeux Noël Renault et bonne année!"

Je repose le livre et retourne dans le salon. Je me sens un peu mieux. Mais pas complètement. Est-ce que je peux y arriver? Puis-je faire mieux que tous ces gens dans l'assemblée qui sont passés à côté des enseignements de ce livre, simplement parce qu'ils n'ont pas eu le courage de faire eux-mêmes l'expérience? J'aurais envie de pouvoir demander à Lena ce que les autres sont devenus. Tous ceux qui ont levé la main. Est-ce que tous ceux qui ont levé la main sont devenus riches? Est-ce que tous ceux qui ont levé la main ont obtenu la vie de leurs rêves?

Dans les derniers jours que je passe à Montpellier je tente de modifier mon comportement envers ma famille. J'essaie de ne pas être fermé et distant comme j'en ai l'habitude. Mais quelque chose en moi résiste. Je me sens malheureux. Avant je ne me rendais pas compte de mes erreurs lorsque j'étais avec ma famille. Je pensais que "c'était comme ça". Mais maintenant que je les vois, je ne parviens pas plus à les changer. Je me sens souvent fatigué. J'ai souvent envie de m'isoler. Je passe beaucoup de temps sur mon ordinateur ou dehors à traîner dans les rues. Je pensais que savoir ce qui n'allait pas, suffirait à tout changer. Je réalise que changer ses habitudes demande bien plus qu'une simple prise de conscience. C'est un effort de tous les instants. Un effort épuisant et pour lequel je ne me sens pas vraiment prêt.

Physiquement, je ne me sens pas vraiment bien non plus. Je croyais que je serai ravi de pouvoir enfin goûter à tout. Mais après une semaine chez Lena, la vie n'a plus le même goût. Et mon goût surtout n'est plus tout à fait le même. Je sens maintenant que mon corps n'apprécie pas cet assaut de graisses auquel je le soumetts. Si, en temps normal, il ne se plaint pas trop, il faut croire que la découverte d'un nouveau mode de vie l'a fait

changer d'avis. Même si j'aime toujours autant le goût de la cuisine maternelle, mon ventre, lui, m'en fait voir de toutes les couleurs.

Finalement quand je me dirige vers l'aéroport je sens que je suis soulagé de partir. Et même si mes parents n'en disent rien, je pense que mon départ les allège aussi d'un grand poids. C'est incroyable comme il est dur de changer les relations dans une famille. On sent bien, eux comme moi, qu'on a envie d'être heureux, de passer des bons moments ensemble. Aucun d'entre nous n'a vraiment envie de heurter l'autre. Mais le résultat est loin d'être extraordinaire.

Alors que ma mère m'embrasse pour me faire ses adieux, elle me regarde longuement et me dit: "Tu donnes des nouvelles hein? On est là si tu as besoin d'un coup de main, tu le sais n'est-ce pas?" Je suis touché, mais également légèrement agacé. J'aimerais que nos relations soient plus simples. Alors je fais signe que oui, et je me dépêche de tourner les talons.

En avant

La sonnette de la porte d'entrée me tire d'un long sommeil. Je n'attends personne. J'attrape un t-shirt, enfle un bas de jogging et me dirige de mauvaise humeur vers la porte. J'ouvre et pousse un long soupir en voyant que Juuri se tient là, tout souriant, sur mon paillason. J'ai envie de lui refermer la porte au nez. Il n'a rien à m'apporter. Mais Juuri, n'est pas né de la dernière pluie. Il se dépêche de rentrer dans l'appartement, ferme la porte derrière lui et m'accompagne (ou plutôt me précède, une fois de plus) dans mon nouvel appartement.

Cette scène a un air de déjà vu. Sauf que cette fois, on ne me la fait plus. J'ai déjà fait les efforts nécessaires, j'ai déjà joué le jeu une fois, et je ne suis plus d'humeur. Je me sers un café et je m'assieds sur un coussin qui traîne par terre.

Mon appartement est un véritable capharnaüm. Rien n'est à sa place. Mes plans de décoration sont tombés à l'eau depuis longtemps. Je n'ai pas réussi à trouver le temps de meubler comme je l'aurais voulu. Je passe mon temps au travail et rentre de plus en plus tard. De toutes façons personne n'est là pour me le reprocher.

Juuri regarde mon appartement et avec une voix qui vibre, non de curiosité malsaine, mais de réel intérêt, il me demande:

"Tout va bien Renault?"

J'avais oublié que sa voix me faisait cet effet-là, mais après ce long silence de son côté, je me sens comme réveillé d'un long sommeil. Et il m'arrive quelque chose d'extraordinaire. Quelque chose qui ne m'est plus arrivé depuis longtemps. Je me mets à verser des torrents de larme. Ce n'est pas deux gouttes d'eau pour faire bonne mesure, mais bien une véritable avalanche qui se déclenche. Il y a tellement de déception en moi, tellement d'espoirs sans résultat, que j'ai remâchés si souvent, les dernières semaines.

Juuri ne se moque pas. Comme à l'accoutumée, il émane de lui ce réel amour pour l'humanité toute entière. Il irradie la sérénité et la douceur. Il me tend un mouchoir, et m'écoute, entre deux sanglots lui raconter ce qui se passe.

Après la semaine chez Lena, j'étais gonflé à bloc. Avec son cadeau je croyais pouvoir conquérir le monde. Et puis la semaine de Noël avec mes parents, le retour à Helsinki...

Tout ça m'a prouvé que j'étais toujours le même homme. Je ne savais pas gérer les relations personnelles, je ne savais pas gérer mon travail, je ne savais pas comment changer. Le livre de Napoleon Hill qui m'avait tellement touché, le journal dans lequel j'avais consigné mes doutes et mes espoirs, les enregistrements de méditation qu'il m'avait donnés, j'ai tout laissé tomber.

Peut-être que je ne suis pas suffisamment fort pour tout ça. La réussite c'est fait pour les autres.

Je m'attends à ce que Juuri soit déçu. Il avait probablement pensé que j'étais meilleur que les autres, sinon il n'aurait pas essayé de me faire changer. Mais Juuri n'est pas déçu. Il est fidèle à lui-même. Je me dis que si le monde s'écroulait à ses pieds, il garderait probablement ce même air paisible. Il me laisse me calmer petit à petit. Mes sanglots se font moins violents. Cela prend du temps mais le flot finit par se tarir. J'ai l'impression que je viens d'autoriser un monstre hideux, tapi au fond de moi, à sortir et à prendre le large. Je viens de me libérer de quelque chose. Je me suis comme lavé intérieurement.

Juuri me dit simplement:

"Tu viens de franchir une nouvelle étape."

Je le regarde un peu confus. Je me sens plus paisible, mais je ne vois pas pour autant de quelle étape il parle.

Juuri sort un carnet et un stylo. Sur le carnet, il trace une ligne droite avec un point final. Il me dit "Ça c'est ce que la plupart des gens espèrent de la vie. Une ligne droite. On va de la naissance à la mort, sans détour. Droit au but, comme on dit."

Il trace en dessous une courbe, qui fait des embardées dans tous les sens. On dirait un serpent. Parfois la courbe va vers le point, mais souvent elle se dirige un peu au-dessus ou un peu en-dessous, et parfois elle va même carrément à l'opposée. Mais plus on s'approche du point final et moins les retours en arrière sont fréquents, et plus le cap semble maintenu. Juuri dit "Voilà, ça c'est une estimation plus réaliste de ce à quoi l'être humain peut arriver."

Puis il place un point assez tôt sur la courbe et me dit "Quand je t'ai rencontré tu étais là."

Puis à une distance presque équivalente du point final, mais à un niveau plus avancé sur la courbe, il met un deuxième point.

"Maintenant tu es par là."

Je vois où il veut en venir, mais j'ai encore un doute:

"Comment tu sais que j'en suis là, et pas ailleurs? Et comment tu sais que je vais suivre cette courbe-là?"

- Je sais que tu es là, parce que je t'ai vu suivre ce chemin vers l'avant."

Il suit le tracé et il me dit:

"Là c'est quand tu as écrit ton premier mot dans ton journal, puis là c'est quand tu as pris ton courage à deux mains pour faire évoluer une situation bloquée dans ta vie personnelle. Ici tu as commencé à te reconnecter à ton rêve et à essayer de te voir de façon plus positive, et dans ce virage-là tu t'es découragé et tu as essayé de changer de direction. Ce point sur la courbe c'est quand tu es allé chez Lena. Toute cette ligne droite c'est le moment où tu as avancé le plus et où tu t'es reconnecté à ce qui comptait pour toi, avec son aide. Et puis là, il y a un retour en arrière très net, malgré quelques petites poussées dans le bon sens, et c'est ce que tu viens de me raconter, sur ces dernières semaines particulièrement difficiles. Tu vois, tu en es bien là."

L'écouter me raconter mon chemin me fait du bien. Je reçois comme une confirmation son récit de mon voyage. Oui, j'ai bien cheminé. J'ai fait parfois des détours pas très heureux, mais c'est vrai, j'ai aussi vécu tous ces moments-là. J'ai aussi découvert des choses sur moi, j'ai aussi appris beaucoup.

"Mais tu ne me dis pas, comment tu peux être sûr que je vais refaire demi-tour et reprendre cette direction que tu me montres.

- Personne ne peut prévoir l'avenir avec certitude Renault. Ne crois jamais quelqu'un qui te dirait qu'il sait exactement ce que tu vas devenir. Mais ça c'est un avenir possible pour toi. C'est-à-dire que tu es tout à fait capable d'arriver à ce point-là, le point de tes objectifs, de tes rêves. Et c'est de cette conviction dont tu as besoin, il me semble, non?"

- Mais Juuri tous ces moments que tu me montres où j'ai avancé ce sont ceux où quelqu'un d'autre m'a guidé. Toi ou Lena. Mais tu vois dès que je suis livré à moi-même, je repars en arrière.

Juuri éclate de rire:

"Ne t'inquiète pas pour ça Renault. Le monde est plein de gens qui te guideront. Il n'y a pas que moi ou Lena. Il y a d'autres rencontres que tu as faites avant et qui t'ont énormément apporté. Des gens qui t'ont aidé à apprendre des choses sur toi, des professeurs qui ont éveillé ta curiosité, des amis qui ont été là dans tes moments difficiles, des inconnus qui ont dit une phrase qui t'a particulièrement touché à un moment où tu en avais besoin."

Pendant qu'il parle je vois défiler des visages. Je comprends qu'il a raison. Juuri n'est pas la première rencontre qui change ma vie.

"Des gens continueront à rentrer dans ta vie, au moment où tu en auras besoin, à te donner des coups de pouce et à t'aider à t'orienter. Parfois tu les rencontreras en personne, parfois tu les découvriras au travers d'une de leurs œuvres: une sculpture, un tableau, un film, un livre ou une photo qui toucheront quelque chose au plus profond de toi. Parfois tu entendras parler d'eux et tu découvriras que quelque part dans le monde, une personne a lutté pour son rêve, et parce que tu entendras parler de cette personne que tu n'as jamais rencontrée, et que tu ne connais pas du tout, tu auras envie de continuer à lutter toi aussi. Et même si, au cours de ta vie, tu venais à te trouver seul, au milieu de nulle part, tu trouverais encore des guides, sous la forme des fleurs, des oiseaux et des bruits du vent. C'est cela qu'il te faut encore comprendre. Lorsque tu auras perçu que le monde nous parle de mille et une façons, tu ne seras plus jamais seul. Et quand tu seras triste et découragé, tu sauras où trouver du réconfort."

Juuri me fait un grand sourire et un clin d'œil et il ajoute:

"En parlant de rencontres, tu vas revoir Lena, d'ailleurs, il me semble. J'espère que tu n'a pas oublié de bloquer tes vacances?"

Lena! Bon sang, j'ai complètement oublié. Je lui avais promis de la recontacter le plus vite possible pour fixer ensemble la date de ma venue. Encore la preuve que je ne suis pas encore tout à fait prêt à prendre ma vie en main.

Mon visage vire à l'écarlate.

Juuri éclate de rire:

"Ne t'inquiète pas, va. Je suis sûr que Lena sera compréhensive. Allez maintenant que tu as repris du poil de la bête, il est temps de mettre en place de nouvelles actions. Tu as encore un long chemin à parcourir pour arriver à ton but!"

Juuri, fidèle à lui-même, me remet sur pieds. Sa stabilité me rassure. Son message simple et répétitif est suffisant pour me reconnecter à moi-même. Il n'est là que pour me donner des outils. Il ne peut rien faire à ma place. Mais chacune de ses propositions vient consolider les précédentes. Ainsi il m'amène à mettre en place des habitudes nouvelles, et par la force de la répétition, je sens que ces habitudes me transforment. Chaque nouvel élément me demande un effort. Mais en introduisant un seul effort à la

fois, je parviens à tenir et à avancer. Ainsi lentement mais sûrement, et malgré quelques détours, je suis en train de devenir plus proche de celui que je souhaite devenir.

Ce soir-là, je ressorts mon journal, je prends le livre offert par Lena. Je tourne les pages et m'arrête à celle que j'avais marquée, il y a un mois, pour me souvenir d'y revenir. Il y est inscrit " Mais par contre, il vous faudra assez d'imagination pour comprendre que l'on ne fait pas fortune par hasard ou par chance, et qu'il vous faut d'abord rêver, espérer, vouloir, **DÉSIRER** et **ÉLABORER UN PLAN** avant de réussir."

Avec la pointe de mon stylo je trace avec application les mots qui vont me faire franchir la prochaine étape:

"Objectifs de vie et plan pour leur réalisation".

Mon stylo file sur la page. Pour chaque chose que je souhaite réaliser, je me note les modalités nécessaires pour son accomplissement. Il y a encore quelques points d'interrogations, il y a des éléments qui me manquent. Mais les repérer c'est m'assurer de trouver une solution.

Je me sens plein d'énergie. Je sais que ces objectifs vont être mon guide. Je sais qu'ils vont me permettre d'avancer. Comme des repères dans la nuit, ils n'auront pas besoin toujours d'être suivis à la lettre. Mais ils me permettront de continuer à me battre contre le découragement dans les moments plus sombres. Et de me ressaisir lorsque je me sentirai plus fort.

Aéroport de Stuttgart, je sors de l'avion le cœur léger. Trois mois après ma première venue ici, je me sens, cette fois, franchement détendu et heureux. Je la repère tout de suite à la sortie de l'aéroport, dans une tenue aussi joyeuse que la dernière fois que je l'ai vue. En ce début mars, le temps est pluvieux et gris, mais, fidèle à son habitude, Lena, elle, rayonne.

Je suis heureux de la serrer, à nouveau, dans mes bras. Sa bonne humeur me fait beaucoup de bien.

Dans le train nous bavardons comme de vieux amis. Je lui donne des nouvelles de la Finlande, de mon boulot. Je lui parle de la façon dont j'ai aménagé mon studio.

Après mes retrouvailles avec Juuri en janvier, je l'avais appelée pour lui confirmer ma venue. J'allais raccrocher, puis je m'étais ravisé. Et je lui avais demandé si elle pouvait m'aider pour faire la déco de mon appartement. Alors par photos interposées elle m'avait donné son avis.

- Alors cette tenture que tu voulais mettre tu te rappelles? Tu ne l'as pas gardée j'espère!

- Non j'ai réussi à trouver un collègue de boulot pour me la racheter. tu m'as convaincu!

Oh, et j'ai réussi à maintenir toutes mes plantes en vie! Bon pour l'instant j'ai principalement des cactées, mais avec le mois de mars j'ai envie de planter plein de choses. Je me disais que tu pourrais me montrer un peu quelques trucs pendant que je suis ici. Par exemple tu pourrais me dire quelles plantes aromatiques sont les plus résistantes. Attention, c'est la Finlande chez moi, alors il me faut des plantes qui supportent les jours sans lumière!

Lena est une mine de renseignements. Je ne sais pas où s'arrête la liste de ses talents. Elle connaît tous les secrets de la cuisine, toutes les plantes, leurs vertus et comment les entretenir. Elle a l'art de marier les saveurs, les couleurs, les odeurs. Mais ses talents comme décoratrice d'intérieur m'ont époustouflé. Elle a fait une formation au Feng Shui, un art millénaire chinois, qui veut aider l'être humain à améliorer son lien avec son environnement. Elle a passé des heures à m'expliquer pourquoi mon lit serait mieux orienté d'une façon plutôt que d'une autre. Je n'étais pas cent pour cent convaincu, mais j'ai joué le jeu. Question d'énergie ou de bon goût, en tous cas le résultat final me plaît. Lorsque je rentre dans mon appartement le soir, je fais plus attention qu'avant à ce que je fais de mes affaires. C'est peut-être un peu prétentieux, mais je crois que c'est dû au fait qu'il est si bien aménagé. Quand tout est beau, que tout a une place, on a envie de laisser les choses telles qu'elles sont. Ranger n'a jamais été un réflexe pour moi. Mais dans mon nouveau chez-moi, je ne laisse plus rien traîner. J'ai envie que tout garde cette beauté et cette organisation qui me structurent et qui me font du bien. Mes collègues n'en reviennent pas du changement. Ils me disent que j'habite dans une pub IKEA. Mais je ne suis pas d'accord avec eux. Chaque image accrochée au mur, chaque photo, a une raison d'être. Chacune a été choisie parce qu'elle est un moteur. L'une se raccroche à un bon moment qui me donne confiance en moi, l'autre me rappelle un des buts que je me suis fixés. Ces images agissent comme des amis. Des voix silencieuses, qui sans arrêt me rappellent qui je suis, qui je veux être.

Et cela je le dois en partie à Lena, qui ne m'a jamais laissé faire de compromis. Avec Lena, on ne fait pas de faux sentiment. Ce n'est pas parce que c'est le cadeau de ma mère ou de ma petite sœur, qu'elle leur accorde une place. Même un peu caché dans un

coin, un objet qui ne me correspond pas, c'est un objet qu'elle estime inutile. Lena est, dans ce domaine, presque aussi subtile que Juuri. Elle ne m'a jamais pris de front, en disant: "Fais comme ça." ou "Ne fais pas comme ça." Elle m'a laissé faire les choix moi-même, mais toujours en me rappelant ce qui lui semblait important. Ses principes sont peu nombreux, mais immuables: simplicité, harmonie des couleurs, fidélité à soi-même. Des principes qui m'ont, il faut le reconnaître, donné du fil à retordre.

Lena lance des remarques en allemand. Je n'ai jamais eu l'occasion de la voir au travail et, pour cette première occasion, elle ne démérite pas. Elle fait remettre un repère au sol à l'un des danseurs, surveille l'échauffement des plus jeunes, discute avec l'un des plus vieux. Elle est partout à la fois et sa voix porte du haut en bas de l'estrade. J'ai passé l'après-midi précédent avec elle pour l'aider sur le réglage des lumières. J'ai encore quelques petites modifications à faire mais le tout commence à prendre forme.

Le caméscope sur l'épaule, j'effectue mes premières prises pendant les échauffements. L'idée est de les ajouter au montage sur le résultat final, comme une sorte de teaser, mais j'en profite aussi pour réaliser les derniers réglages de la caméra avant la véritable prouesse. Cela me permet de modifier une lumière qui me dérange ou de déplacer un siège pour faciliter ma circulation.

Les danseurs et danseuses ont entre six et quinze ans et je suis au moins aussi surexcité qu'eux. Pour nombre d'entre eux, c'est la première fois sur scène, et la première fois face à la caméra. Cela me donne une responsabilité encore plus grande: à moi d'immortaliser ce moment unique. Je fais une petite pause et en profite pour aider une petite qui a besoin d'aide pour son costume. Je ne parle pas un mot d'allemand, mais ses quelques mots d'anglais hésitant et ses gestes sont suffisamment clairs. Je voudrais pouvoir discuter un peu plus avec elle, mais j'abandonne: son anglais est vraiment limité.

Je vérifie avec Lena que j'ai bien repéré les différents tableaux. Je suis venu hier à la répétition générale afin de noter par où se faisaient les entrées des danseurs. Cela me permettra de ne pas être surpris et de pouvoir saisir les moments délicats.

Les gens entrent maintenant dans la salle. Bruits de voix, de pas, puis le silence. C'est le tour des danseurs d'entrer en action. Et le mien. J'avais le trac. Je ne l'ai plus. Je suis tout à l'action sur scène. Je tente de faire les choix judicieux qui rendront intacte la magie de ce moment. Je suis moi-même subjugué par la grâce et la beauté de ces jeunes corps en mouvement. Lena est en coulisses, elle s'assure que tout le monde monte sur scène au

bon moment, aide à changer de costumes et présente de temps en temps l'historique d'une chorégraphie.

Lorsque le spectacle se termine, je me sens exténué. Je regarde l'assemblée des parents et amis venus saluer les prouesses des jeunes artistes. Certains sont émus, d'autres indifférents. Je reconnais chez certains, une similarité de visages avec l'un des enfants filmés pendant la soirée.

Lena est prise d'assaut par des parents venus la féliciter du travail fait avec les élèves et par des élèves heureux et reconnaissants d'avoir pu, pour un soir, briller comme des étoiles montantes.

Je prends le temps de ranger mon matériel, puis patiente à l'autre bout de la salle. Pour la première fois, depuis que je l'ai rencontrée, je vois que Lena semble fatiguée. Mais elle rayonne quand même. Elle ne cesse de sourire à tous ces gens. Elle a vraiment mérité les mots de remerciement et d'encouragement de cette foule rassemblée. Elle a fait un travail formidable.

Je reste encore quelques jours pour faire un montage des images prises à la soirée. Ce n'est pas vraiment mon domaine d'excellence, mais c'est tout de même une partie que je trouve intéressante. De toutes façons, tout mon travail derrière la caméra n'est rien sans cette étape finale. Lena est une véritable professionnelle, et elle n'hésite pas, à plusieurs reprises, à me donner son opinion sur tel ou tel choix que j'ai faits. Elle ne sait pas utiliser les logiciels de montage, mais elle sait ce que la danse veut montrer. Et elle s'assure fermement que je rende hommage à ses propositions artistiques. Elle m'enseigne par ses remarques et ses questions, à donner toute sa place à l'œuvre filmée. Il faut être humble pour être cadreur. On est rarement le chef, bien plus souvent un simple exécutant. Et de façon générale un serviteur d'une action qui nous est extérieure. L'humilité, ce n'est pas de ne rien faire et de se borner de répondre aux attentes. C'est de savoir mettre toute sa créativité au service du respect de l'autre, de l'artiste au simple passant. Savoir montrer, sans rien dire, l'émotion présente. Le cadreur, à sa façon, est garant de l'atmosphère.

Il doit aussi assurer la lisibilité de ce qui se passe. Mal cadrer, cela ne nuit pas seulement à l'esthétique, mais bien plus, à la compréhension de ce qui se passe. La caméra doit appréhender les éléments qui permettent au spectateur de saisir ce qu'il se passe.

En faisant ce travail amateur, je perçois tout les savoirs qu'il me manque. Le résultat ne sera certainement pas à la hauteur de mes espérances pour cette fois. Mais je comprends

que seule l'expérience peut me faire progresser. Je me promets de travailler dur pour améliorer mes compétences.

Dans les moments de pause, lorsque Lena n'est pas au travail, j'abandonne ma passion pour les siennes. En cuisine ou dans le jardin, elle profite de mon passage, pour parfaire mes compétences dans ces domaines. Tour à tour diététicienne, herboriste, naturopathe ou agricultrice, elle me montre la présence de la vie derrière chaque brin d'herbe, chaque préparation culinaire, et chaque mouvement du corps.

Même si je ne partage pas sa vision extrême de la cuisine, j'ai envie de pouvoir conserver certaines choses chez moi. Doucement je change mon régime alimentaire. J'ai compris que, pour changer durablement quelque chose, il ne faut pas se lancer trop soudainement. Des petits changements quotidiens, sont plus efficaces sur la longue durée qu'une modification complète. Je supprime donc quelques aliments de mes placards et les remplace par d'autres. Lena a l'art de donner à tout ce qu'elle me fait manger un goût nouveau. Je veux tout apprendre, tout savoir. J'espère pouvoir transférer ces savoirs sur ma vie personnelle.

Mais toutes les bonnes choses ont une fin, et mes vacances aussi. Après avoir remis à Lena un produit fini qui ne me convainc qu'à moitié, mais semble la remplir d'aise, je me décide enfin à reprendre l'avion pour Helsinki. Mais je sais que j'emporte avec moi des saveurs, des odeurs et des émotions nouvelles.

Projets

Elle est là, fidèle à elle-même. Elle a un sourire jusqu'aux lèvres et un reflet de soleil dans les cheveux. Elle me serre dans ses bras, à la finlandaise, puis s'assied sur la chaise du café Reggata. Elle m'a manqué. Combien de temps faut-il pour réaliser que quelqu'un compte dans une vie? Il m'aura fallu presque un an. Un an pour réorganiser mon temps. Un an pour faire de l'espace pour les gens importants. Et après presque un an sans la voir, elle est toujours là. Je n'en reviens pas de ma chance. Son français teinté d'un tout petit accent du pays sonne à mes oreilles comme la plus douce des musiques.

"Alors tu es toujours là?"

- Tu es déçue?"

- Pas vraiment, mais j'imaginai que, maintenant que tu n'as plus de raisons de rester ici, tu voudrais peut-être rentrer?"

J'éclate de rire. Il est certain que j'ai voulu rentrer. Depuis que Léa n'est plus dans ma vie, j'ai pensé quitter la Finlande plusieurs fois. Mais il y a des choses qui me font penser que ce pays m'offre plus d'opportunités que la France. D'abord, il y a toutes les opportunités offertes pour se former tout au long de la vie. L'université, plus libre et plus ouverte que les universités françaises, me permet de choisir les sujets que je souhaite étudier, et d'étudier en même temps que je travaille. Ensuite il y a la lumière. Moi qui suis si sensible à ces jeux de couleurs et de luminosités que permet la caméra, je n' imagine plus me priver du spectacle unique des lumières du Nord. Un jour, je me le promets, je filmerai une aurore boréale. Juste pour le plaisir.

Je crois tout simplement, que, après tout ce temps, je suis tombé amoureux de la Finlande. J'aime la personnalité de ses habitants, dont la culture m'est désormais si familière, et pourtant sans cesse inaccessible. J'aime la solitude des paysages, les étendues de forêt qui drapent le pays à l'infini. J'aime le ski de fond, ce sport sans merci, qui met l'homme face à sa résistance, pour lui offrir les plus beaux des paysages de l'hiver. C'est tout cela que je découvre enfin, maintenant que j'ouvre les yeux. Il y a longtemps, quand je venais d'arriver ici, je suis tombé sur un espagnol, à peine plus jeune que moi. Je pensais qu'il détesterait ce pays. Le climat, si inhabituel pour lui, devait à mon sens être un élément rédhibitoire. Ce n'est que très récemment que je me suis souvenu de sa réponse et qu'elle m'a frappé dans toute sa réalité. Il disait: "la Finlande ça n'est qu'un reflet de nous-mêmes. Si tu es triste et malheureux, ce pays est

extrêmement dur. Mais si tu es en paix avec toi-même, c'est le pays de la sérénité." J'ai connu ces deux visages de la Finlande. J'ai connu la Finlande détestable, froide et grise. La Finlande déprimante. Mais récemment un nouveau visage s'est présenté à moi. Dans ce visage je vois de nouvelles opportunités. Celles d'un peuple qui croît que l'éducation est au cœur de la vie et ne doit pas se cantonner aux premières années de la vie. Mais aussi celles d'un peuple qui, peut-être grâce à ces cinq millions d'habitants, peut-être grâce à l'isolement de ses petits villages, a bâti toute son organisation sur la confiance.

"- Pas maintenant. Pas tout de suite. Je vais rester encore quelques temps je pense. Sans doute pas à Helsinki. Comme tous les Finlandais, je crois, j'ai un faible pour Tampere. Il y a un côté chaleureux dans cette ville. J'hésite encore. Je verrai les opportunités. Turku est aussi une réelle possibilité. J'ai appris qu'il y avait une école où je pourrais étudier pour être cadreur. Il faut encore que je me trouve un petit boulot le soir pour me permettre de vivre. Je crois aussi que je peux avoir une aide de l'état pour payer les cours.

- Alors c'est sûr, tu veux changer de travail? Tu ne te plais plus dans ta boîte actuelle?

- Oh la boîte n'est pas pire ou meilleure qu'une autre. Mais j'ai fait le tour de ce que le métier avait à m'offrir. Je suppose que j'ai mis du temps à m'en rendre compte. Mais mieux vaut tard que jamais n'est-ce pas. Maintenant que j'ai repris contact avec ma passion, j'ai vraiment envie de me lancer à fond là-dedans.

- Lena m'a dit que tu avais fait un super job pour son spectacle de danse, félicitations!

- Tu connais Lena?"

Inari éclate de rire:

"- Oui, depuis longtemps. Le spectacle était beau?"

- Magnifique. Elle arrive vraiment à faire sortir le meilleur de ses élèves! J'ai assisté à la répétition et à la mise en place juste avant le spectacle, j'étais bluffé. J'ai découvert une autre personne. Elle a une poigne incroyable. Les élèves ne peuvent rien lâcher c'est sûr. Et en même temps, elle est attentive à chacun et elle a beaucoup de complicité avec eux! Si je n'avais eu que des professeurs comme elle dans ma vie, je suis sûr que j'aurais travaillé beaucoup plus intensément!

Filmer le spectacle était un travail relativement simple, mais assez intéressant aussi. J'ai dû discuter beaucoup en amont avec Lena. Elle m'a longuement expliqué ce que chaque scène voulait exprimer, et j'ai ensuite essayé de faire passer cela par les images. Je n'étais pas totalement satisfait du résultat, mais ça m'a donné l'envie de m'améliorer. D'ailleurs je pense que c'est une piste que je devrais continuer d'explorer: filmer des spectacles, de façon bénévole même, serait une belle source d'expériences. Je suis en

train de chercher à prendre contact avec des groupes de théâtre et de danse amateurs.

J'ai quelques pistes déjà.

- Renault tu devrais te voir, tu es transformé. Je te trouve vraiment plus épanoui. Ça fait vraiment plaisir!

- Merci Inari. C'est un peu grâce à toi quand même. Enfin je ne te le dis pas trop, parce que tu serais capable de me renvoyer l'un de tes amis à l'improviste et c'est vraiment la dernière chose dont j'ai besoin en ce moment.

- Juuri et Lena ne sont pas sympathiques?

- Si, bien sûr. Mais tu me trouves déjà "transformé" après leur rencontre, si tu me fais rencontrer d'autres amis à toi, ma propre mère ne me reconnaîtra plus!"

En discutant ainsi avec Inari, face aux îles de l'archipel d'Helsinki, en cette belle journée de printemps, je réalise tout le chemin parcouru depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Il me semble qu'une nouvelle confiance me porte. De nouvelles portes s'ouvrent devant moi. De nouveaux rêves se créent. Je me sens plus détendu et je suis tout surpris de découvrir mon propre potentiel.

Il y a un an, j'étais enfermé dans une prison dont j'avais fixé moi-même les limites. Il est un moment dans ma vie, où, comme beaucoup d'autres, j'ai choisi mes propres frontières. Au-delà de ces démarcations imaginaires, tout était de l'ordre de l'impossible. La peur rétrécissant de jour en jour mon espace vital, j'étais en train d'étouffer, sans pour autant être jamais conscient de ces murs imaginaires. Je ne voyais pas que je me freinais. Il a fallu que cet espace devienne tellement petit que je ne pouvais presque plus respirer, pour qu'enfin, dans ma tête, un espace se libère. Pour qu'enfin je n'y tienne plus, et je me dise qu'il me fallait changer quelque chose. Je pense que c'est ce qui m'a permis de prendre la main que Juuri m'a tendu. S'il était arrivé plus tôt dans ma vie, l'aurais-je écouté? J'en doute fortement.

Je comprends que les crises de ma vie ont été une opportunité pour me ressaisir. J'ai pu reprendre la route après de longs détours, vers quelque chose qui me porte enfin. Ainsi, aujourd'hui, ce qui était impossible devient possible. Il a suffi que Juuri y croit. Lui ne s'est pas laissé prendre à mes barrières. J'ai pensé un instant qu'il était juste trop idiot pour voir que ce qu'il me proposait était irréalisable. Aujourd'hui, je pense que l'idiot c'était moi. J'espère qu'on ne m'y reprendra pas.

Je repense à mes projets: le cadrage, un déménagement, de nouveaux amis. En moi se mêlent l'excitation de la nouvelle aventure et les angoisses liées au changement. Je sais ce que je veux et c'est le plus important. Je sais à peu près comment y arriver. Et je sais que tout cela est bien réel. Cet avenir est vraiment le mien, celui que je m'offre.

Alors que l'heure de partir arrive, je me lève. Je jette un dernier regard à la mer, j'accueille toutes ses promesses d'îles à découvrir. J'admire tout ce que je vois. La beauté, aujourd'hui est partout. Je me sens reconnaissant d'être ici et aujourd'hui. D'être qui je suis devenu. Et d'avoir encore tellement à vivre.

Après un au revoir, je regarde Inari s'éloigner tranquillement. On se reverra. Très bientôt cette fois. J'en suis certain.